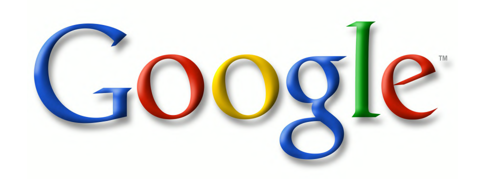
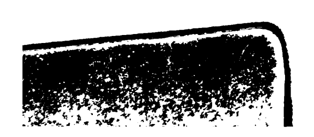





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



MONSIEUR

DE

ROBERVILLE,

TOME I.



MONSIEUR
DE
ROBERVILLE.

TOME I.

ŒUVRES COMPLÈTES DE PIGAULT-LEBRUN,
66 vol. in-12, figures. Prix, 160 fr.

Ces ouvrages se vendent séparément.

Garçon (le) sans souci, 2 vol. in-12. fig.	5 f.
L'Officieux, 2 vol. in-12. fig.	5 f.
Adélaïde de Méran, 4 vol. in-12.	10 f.
Angélique et Jeanneton, 2 vol. in-12.	5 f.
Barons (les) de Felsheim, 4 v. in-12.	10 f.
Citateur (le), 2 vol. in-12.	6 f.
Cent vingt jours (les), 4 vol. in-12.	10 f.
Cet ouvrage contient : Théodore, ou les Péruviens, 1 vol., M. de Klinglin, 1 vol.; chaque volume se vend séparément	2 f. 50 c.
Enfant (l') du carnaval, 2 v. in-12.	5 f.
Famille (la) Luceval, 4 vol. in-12.	10 f.
Folie (la) Espagnole, 4 vol. in-12.	10 f.
Jérôme, 4 vol. in-12.	10 f.
Homme (l') à projets, 4 vol. in-12.	10 f.
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol. in-12.	5 f.
Mon Oncle Thomas, 4 vol. in-12.	10 f.
Monsieur Botte, 4 vol. in-12.	10 f.
Monsieur de Roberville, 4 v. in-12.	10 f.
Théâtre et poésies, 6 vol. in-12.	12 f.
Une Macédoine, 4 in-12.	10 f.
Tableaux de Société, 4 vol. in-12.	10 f.

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE.

Par PIGAULT-LEBRUN.

Vanitas vanitatum,
et omnia vanitas.
Eccles.

TOME PREMIER.

PARIS,
BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière
le Théâtre Français, n°. 51.

1818.

MONSIEUR DE ROBERVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Suites d'un mariage précipité.

Tout le monde sait ce que c'est qu'une première nuit de noces. Ceux-là, surtout, que l'amour a mis dans les bras de l'hymen, se rappellent toute la vie cette nuit à laquelle, malheureusement, nulle autre ne doit ressembler. Roberville protestait à sa petite Rose que leur vie entière s'écoulerait au sein des délices et des enchantemens. Rose, très-novice, croyait fermement à ces paroles, et répondait, en rou-

gissant de pudeur et de plaisir : Ainsi soit-il, mon cher ami!

Roberville avait cependant appris de la piquante madame Chedeville, de la tendre Aliba, de la fiancée de Corambé, et de quelques autres, avec quelle promptitude se détruit le prestige. Mais qu'étaient toutes ces femmes comparées à Rose? Avaient-elles ce titre sacré, qui fait du plus saint des devoirs le plus doux des plaisirs? Possédaient-elles cette sensibilité exquise, cette finesse de perception, cette éloquence de la nature, cette variété d'expressions, qui multiplient, pour ainsi dire, une femme, et la rendent toujours nouvelle? La vérité de tout cela, est que Rose n'avait encore dit que quatre mots; mais ils étaient d'un sens, d'une profondeur, d'un agrément!

Ils en étaient à cet instant où la nature cesse de seconder une infati-

gable imagination. M. de Roberville avait un bras passé sous le cou satiné de sa séduisante compagne ; il caressait de l'autre ce joli doigt qu'il avait décoré la veille de l'anneau sacré, ce talisman qui nous assure de la fidélité d'une femme, en lui rappelant sans cesse ses sermens et ses devoirs. Ses yeux fatigués étaient fixés sur les yeux à demi clos de la voluptueuse Rose. Il démêlait, sous ses longues paupières, l'expression de l'amour le plus tendre, et de la plus sincère reconnaissance. « Oh ! s'écria-t-il, qu'il est » doux d'être aimé ainsi ! Qu'il fau» drait entendre peu ses intérêts, » pour ne pas prolonger cette scène » ravissante ! Ma chère Rose ? — » Mon bon ami ? — Nous déjeune» rons au lit. — Oui, mon ami. — » Nous y dînerons. — Oui, mon » ami. — Nous y souperons. — Oui, » mon ami. — Aujourd'hui, de-

» main, le reste de la semaine, le » reste du mois. — Oui, mon ami. » — C'est ainsi qu'on vit véritable» ment l'un pour l'autre. Oublions » le monde, qui nous devient étran» ger. Je trouve en toi tout ce qui » fixe un cœur délicat, hymen, » amour, amitié. Que le lit nuptial » soit notre univers ! » *Vanitas vanitatum !*

Il sonne. Maman Perceval épiait depuis long-temps le moment du réveil. Sans doute M. de Roberville est passé dans sa garde-robe, et elle se dispose à prodiguer à sa fille ces soins réparateurs que l'expérience a transmis, de génération en génération, aux mamans Perceval.

Elle s'arrête, en voyant son gendre au lit; elle s'étonne, lorsqu'il lui dit très-sérieusement que ce n'est pas elle qu'il demande, mais le déjeuné. Elle passe de l'étonnement à la stupéfaction, quand elle apprend que le jour,

la semaine, le mois, s'écouleront ainsi. Elle emploie les représentations, les observations, les réflexions. Elle proteste que jamais personne, dans sa famille, n'a fait un tel abus du mariage; que les femmes s'y résignent, à la bonne heure, mais sans cesser d'être chastes, et qu'une mère, jusqu'alors irréprochable, ne peut tolérer un tel excès, sans provoquer, sans mériter le blâme général.

Robert réplique qu'il n'a pas épousé la famille, mais Rose; que personne n'a le droit de s'immiscer dans le mystère conjugal; que si les habitans jasent, on les laissera jaser; et que la mère, jusqu'alors irréprochable, a perdu tous ses droits sur sa fille, de l'instant où elle l'a présentée à l'autel. Madame Perceval s'emporte, son gendre rit; elle crie, elle tempête; les gens de la noce accourent à la porte de la chambre nuptiale, et sont

au fait, en deux minutes, de l'objet de la contestation. Rose, interpellée par sa mère, balbutie d'abord, et, soufflée par son mari, elle répond bravement qu'elle a promis obéissance. Madame Perceval, piquée, outrée, exaspérée, se dispose à arracher draps et couverture. Roberville saute à bas du lit, la prend respectueusement par les épaules, et la pousse dehors. Hélas! disait en elle-même la bonne maman, qui avait le coup d'œil juste et prompt, M. Perceval était jeune, beau, vigoureux comme cela il y a vingt ans: il est bien changé! Et vous aussi, aurait-on pu lui répondre.

Roberville s'enferme à double tour; il met ses verroux. Il ouvre sa croisée; il appelle son domestique; il lui donne ses ordres. Bientôt un grand panier, bien garni, monte du jardin au premier, soutenu, balancé par la ceinture et les jarretières de la jo-

lie mariée. Un guéridon, roulé près du lit, se transforme en table, et l'amour fait les honneurs du repas.

On mange, on boit; on se regarde, on oublie un moment la perdrix rouge, le Clos-Vougeot, le marasquin. On y revient; on porte le seul *toast* dont on pût s'aviser : *Amour extrême, invariable, éternel.* On jure par les plaisirs passés ; mille baisers scellent le serment. Les yeux s'appesantissent, se ferment, et un doux sommeil rend de nouvelles forces à l'hymen, qui, quoiqu'en dise M. de Roberville, n'est pas infatigable.

Cependant la malignité, toujours prompte à saisir le ridicule, toujours disposée à le répandre, à y ajouter, à en rire de ce ris qui ressemble à la rage, la malignité n'était pas oisive. La petite bonne Valin n'avait cessé d'aller et de venir le jour du mariage et le lendemain : elle se glissait partout, à

la cuisine, à l'office, dans les jardins. Elle écoutait par les trous des serrures, et elle allait rendre compte à sa maîtresse, de ce qu'elle entendait, et même de ce qu'elle n'entendait pas.

Madame Perceval, qui dirigeait tout, qui se mêlait de tout, qui était toujours en l'air, avait vingt fois rencontré la petite bonne. Mais la mariée était mise comme un ange, le repas était somptueux, l'assemblée brillante, et il était bon que madame Valin n'ignorât rien de tout cela; mais on avait le plus haut intérêt à lui cacher la scène un peu scandaleuse qui venait de se passer, et celles qui pourraient suivre. En conséquence, madame Perceval prit par une oreille la petite bonne, qui s'était fourrée parmi les convives, et qui riait comme eux à la porte de la chambre nuptiale.

L'oreille fut tirée de façon à guérir la petite fille de la manie d'écouter.

Elle s'enfuit, dès qu'il plut à maman Perceval de lui rendre la liberté. Mais, hélas! elle avait tout vu, tout entendu.

Vous sentez quel avantage avait maintenant le famille Valin sur la famille ennemie. Une mère à qui tous les moyens sont bons pour marier sa fille; un mari qui affiche l'incontinence, et qui outrage les mœurs publiques; une jeune mariée sans pudeur, qui consent à passer un mois au lit; etc., etc.

« Mettez-vous à votre secrétaire, » monsieur Valin. — Pourquoi faire, » ma femme? — Comment, pourquoi » faire? Une complainte en quarante- » deux couplets. — Mais, je n'ai ja- » mais fait de vers. — Eh bien, vous » commencerez. — Mais, ma bonne... » — Mais, monsieur.... — Je ne sau- » rais.... — Je le veux. »

Les maris des petits endroits sont dociles. M. Valin passe à son secré-

taire, prend son canif, taille sa plume, se frotte le front, se gratte l'oreille. Madame Valain, l'œil animé, un bras en l'air, frappe le carreau du pied, et s'écrie : « Allons » donc, monsieur, allons donc ! » Est-il si difficile de déchirer son » prochain? — J'y suis, ma femme, » j'y suis. »

« Or, écoutez l'histoire mémorable. »

L'histoire mémorable.... Et M. Valin s'arrête là. Avec aussi peu de disposition pour la poésie que Roberville, mais bien plus patient, il cherche au plafond le second vers, qu'il n'y trouve pas. Maman Valin en dicte deux sans reprendre haleine, et mademoiselle Mimi finit le second couplet. Il était acrimonieux, outrageant, et il n'en parut que meilleur.

Nos trois poètes, par occasion, eurent beaucoup de peine à arriver à à la sixième strophe à la fin de la jour-

née. Cependant M. Valin n'avait cessé, pour entretenir leur verve commune, de racler son violon pendant que Mimi chantait, rechantait le dernier vers fait, pour appeler le suivant. Quarante-deux couplets à faire de cette façon, avaient quelque chose d'effrayant. Mais le désir de se venger est un terrible stimulant. On résolut de ne pas se coucher que la complainte ne fût terminée, et comme on était pressé de jouir, on convint de ne pas tenir trop rigoureusement à la rime, ni même à la mesure.

Nous avons laissé notre héros et sa jeune épouse, fatigués, accablés sous le poids des myrtes, se livrer à un sommeil réparateur. Leurs yeux se rouvrirent enfin à la lumière, et leurs cœurs à l'amour. Roberville prouva une fois, deux fois encore, que personne n'aimait comme lui, et lorsqu'il ne lui resta plus de preuves à administrer, il essaya de remplir, par une

conversation sentimentale, un intervalle qu'il prévoyait devoir être assez long. Parler d'amour à ce qu'on aime, c'est encore jouir; recueillir sur ses lèvres ces traits heureux, ces expressions brûlantes, qu'une vive passion peut seule inspirer, et qu'elle apprécie si bien, c'est doubler la jouissance : ainsi pensait Robert, et il n'avait pas tort.

Il les attendait, ces mots enchanteurs, ces traits d'ivresse, et il les attendait en vain. Oui, mon ami; non, mon ami; mon ami, je ne sais; ah! mon ami; voilà à-peu-près ce que lui répondait Rose, et cette manière de répondre n'avait rien de bien satisfaisant. Mais la fatigue, la timidité, privent une femme d'esprit de la plus grande partie de ses moyens, et Rose doit être spirituelle, puisque c'est un ange : Roberville n'a garde d'en douter, puisque le curé l'a dit;

C'est de quoi il eût pourtant été bon de s'assurer avant que d'épouser.

Il faut lui donner le tems de se remettre, pensait le jeune homme. Il faut faire naître sa confiance, et forcer doucement l'esprit qui se cache à se manifester. Roberville qui avait eu la prétention d'entrer à l'académie, en avait conservé beaucoup à l'érudition, et il n'était pas fâché de trouver l'occasion de se faire valoir : cela ne lui était pas difficile. Il eût parlé trois heures, que sa petite Rose ne se fût pas permis la plus légère observation. Il se jette à corps perdu dans la haute littérature. Il cite Montesquieu, qu'il connaissait à peine, le Contrat Social qu'il n'entendait pas, Hélvétius qu'il n'avait pas lu, et une cinquantaine de vers qu'il avait retenus de la Henriade. Rose ouvrait ses grands yeux, écoutait en silence, et finit par bâiller si

franchement, que son mari s'arrêta court. Allons, allons, se dit-il, ce n'est pas là son genre d'esprit. Essayons la littérature légère. Il cite ce qu'il se rappèle de plus piquant, de plus gai de Bernis, de Boufflers, des autres amans des muses espiègles, et les bâillemens continuèrent sans interruption. Que signifie cette fureur de bâiller, pensait le citateur?... Hé! j'y suis. M. Morisset, mon premier maître d'école, homme docte et grand observateur, nous disait: Mes amis, il y a trois sortes de bâillemens: bâillement produit par des tiraillemens d'estomac; bâillement effet de l'ennui; bâillement précurseur du sommeil. Or, madame de Roberville n'a pas sommeil, puisqu'il y a une demi-heure au plus qu'elle est éveillée. Elle ne s'ennuie pas avec Collé et Panard, puisqu'elle a de l'esprit comme un ange: elle a donc appétit.

D'après ce raisonnement, dont la justesse lui paraît démontrée, Roberville rassemble les débris du déjeûner, et propose une aile de perdrix. « Je vous remercie, mon ami.
» — Je t'en prie, Rose. — Je ne
» saurais, mon ami. » Morbleu! dit-il tout bas, je m'y perds. Passons à une dernière épreuve.

Il prend un nouveau texte. Il s'étend sur l'économie rurale, sur les soins intérieurs de la maison et la langue de sa jolie épouse se délie. Il apprend en quel tems se taille la vigne, en quelle saison se fait la vendange, quels plaisirs on s'y permet, quelles niches font les garçons aux fillettes, comment on tisse le chanvre, le couplet favori qu'on chante en filant, et ce qu'on accorde de déchet au tisserand sur vingt-cinq livres de fil. Vint ensuite l'art de transformer les jeunes coqs en chapons, d'engraisser les poulardes et

d'élever des dindons, partie essentielle et difficile de la basse-cour. Allons, allons, pensa Roberville, si elle n'a pas l'esprit orné, elle l'a du moins solide, et les femmes en état de bien conduire leur maison, sont plus rares qu'on ne pense. La véritable richesse est dans l'ordre et l'économie : ma femme doublera mes produits ; il est clair qu'elle m'apporte douze mille livres de rente. Elle est jolie, très-jolie ; je la crois douce ; j'ai donc fait un très-bon mariage...... Il est pourtant un peu dur de passer sa vie à parler chanvre et dindons.

Bah ! qu'est-ce au fond que ces conversations si brillantes et si vantées ? de la facilité, du vide, assaisonné de quelque esprit dirigé par l'orgueil, par l'envie de se faire valoir, et d'abaisser les autres. Que reste-t-il à la fin de ces vains mots qui ont frappé l'air ? Rien. Et que

manque - t - il aux tableaux un peu rustiques de Rose, pour les rendre enchanteurs? de les parer du charme de la mythologie. Substituons à *vendange*, au *vin du crû*, Bacchus, Silène et les Bacchantes. Que nos pigeons soient l'oiseau de Vénus; cherchons Priape dans un chou et dans une laitue; plaçons Flore et Zéphire dans l'anémone et la tubéreuse, et nos entretiens sont ceux des gens du meilleur ton.

Le mari le plus sot a, comme un autre, la manie d'être l'instituteur de sa femme, lorsquelle est jeune et docile. Cet animal barbu est si vain, lorsqu'on sourit à un trait heureux de sa compagne, de pouvoir dire à l'oreille d'animaux de son espèce : c'est moi qui l'ai faite ce qu'elle est! Pauvres gens, qui ne vous doutez pas que la plus naïve vous mène en paraissant vous céder,

et que la force est toujours l'aveugle servante de l'adresse!

Roberville, vain comme un mari, commence aussitôt son cours de mythologie. Il indique à Rose les noms qui doivent embellir chaque objet. Rose trouve qu'il est plus clair et plus court de dire *tonnerre* , que Jupiter lançant la foudre ; *rosée* , que les pleurs de l'Aurore; et *abricot*, que les dons de Pomone. Robert insiste , Rose persiste. Il commence une dissertation sur l'excellence du langage poétique , et Rose bâille plus fort que jamais. Ici Roberville réfléchit et se mord les lèvres. « Ma » chère amie, dînons , cela fait tou- » jours passer une heure. »

Ils dînent. L'heure s'écoule en effet; mais combien d'autres doivent s'écouler de ce moment à la fin du mois , et le moyen de les remplir

avec une femme qui répond en bâillant! Si du moins il avait quelques livres, il tromperait la lenteur du tems, car il sent bien qu'il ne peut penser à s'habiller et à paraître après la manière positive dont il s'est expliqué avec madame Perceval. Un mois aux arrêts! dans un lit! avec une statue! quel supplice, et à qui s'en prendre, qu'à cette imagination toujours exaltée, toujours au-delà du vrai, et dont il a toujours la faiblesse de suivre la première impulsion!

Rose, sans goût pour la fable, en a pris beaucoup à l'*histoire*. Elle croit, dans son ingénuité, que son mari peut à son gré en multiplier les leçons. Elle s'approche, elle agace; elle sourit, elle attaque : la fable, toujours la fable, rien que la fable, « Ah! dit-elle, en baillant de nou» veau, si j'avais mon bas, je tricoterais. — Tu as raison, Rose, le

» plaisir n'est pas inépuisable. C'est » par le travail qu'on y revient et » qu'on en sent le prix. »

En débitant cette phrase très-morale, Roberville avait mis un pied hors du lit, puis l'autre ; il est debout. Il fait quelques tours par la chambre ; il s'arrête devant une croisée, il regarde les arbres de son verger, les fleurs de son parterre ; il revient à son lit, retourne à sa croisée.

En allant et venant, en ouvrant toutes les portes, excepté celle qu'il grillait d'ouvrir, la porte qui conduisait à l'escalier, il trouve dans un cabinet de garde robe... il trouve !... ressource précieuse, bonheur inespéré !...

Dans ce tems-là tout le monde, depuis le colonel du cercle jusqu'au bourgeois élégant, faisait de la tapisserie. Roberville jouait l'homme du bon ton depuis l'heureuse issue

de son affaire avec M. Dupont, et ce qu'il venait de trouver avec un plaisir si vrai, c'est son métier.»

Il le tire au milieu de la chambre, il passe un caleçon, un manteau de nuit, et finit une aile de l'Amour qui enlève Psyché. Celle-là parlait du moins, pensait-il, et cependant son amant a des ailes. Les anciens connaissaient mieux le cœur humain que moi.

Rose, assis sur son lit, sa tête soutenue sur ses mains, et ses coudes appuyés sur ses genoux relevés, le regardait faire, sans rien dire, et peut-être sans rien penser. Elle se fatigue enfin et de sa position, et de ce lit solitaire. Par un mouvement machinal, elle se trouve aussi debout; elle a passé une robe du matin. Elle est derrière le fauteuil de son mari, et elle s'écrie; « Ah! que cette » dame est bien! »

Roberville se retourne. Il voit une

figure enchanteresse qu'embellit le plaisir de la surprise, des formes célestes, qu'une robe négligemment jetée trahit de toutes parts. L'aiguille tombe de sa main. Il regarde, il admire. « Ah! dit-il, Psyché était » moins belle que toi; mais elle » avait une âme. — Et moi aussi, » j'en ai une. Maman et M. le Curé » me l'ont dit.—Ah! Rose, pourquoi » as-tu parlé? tu as détruit le charme. » — Je ne t'entends pas. — Hélas! je » le sais bien. »

Elle demande à son mari ce qu'il veut faire de cette jolie vierge et de ce beau Gabriel qui la tient dans ses bras. « Partie d'un meuble, ma bonne » amie. — D'un meuble? — Oui, un » des six fauteuils qu'accompagnera » un canapé.—Apprends-moi à faire » un meuble. Je trouve cet ouvrage» là plus amusant que mon tricot. »

Roberville, enchanté de se dérober à l'ennui qui le tourmentait, et

que doublait celui qui se peignait un moment avant dans tous les traits de sa femme, met l'aiguille dans ses jolis doigts, lui montre à la tenir, à la conduire. Rose est gauche; mais c'est la gaucherie d'Hébé, rougissant et laissant tomber sa coupe aux pieds du dieu qui lui sourit. Roberville l'encourage, elle fait mieux; il s'applaudit, bientôt elle va l'égaler.

Allons, allons, se disait-il, elle n'est pas si bornée. Celle qui apprend à broder en deux heures, est susceptible d'apprendre autre chose. D'ailleurs la patience et l'amour peuvent opérer un prodige.

Le reste de la journé s'écoula assez agréablement pour tous deux. La ceinture et les jarretières montèrent le souper, et on retrouva avec plaisir ce lit qu'on avait oublié pendant quelques heures. La volupté et le sommeil y régnèrent tour à tour,

et le jour naissant ouvrit des yeux qui se dirent : amour et bonheur.

Que faire, quand les yeux et la bouche ont tout dit? Déjeûner comme la veille, comme la veille se remettre au métier. Faire de la tapisserie deux jours de suite, en faire encore le lendemain, le reste du mois! Quelle perspective! « Je m'ennuie, ma » bonne, dit franchement Roberville. » — Et moi aussi, mon ami. — En- » nuyons-nous avec courage. — En- » nuyons-nous, mon ami.

» — Tu descendrais volontiers? » — Oui, mon ami. — Et moi aussi, » ma femme. — Descendons, mon » ami. — C'est impossible, Rose. » — Pourquoi donc, mon ami? — » Veux-tu que nous passions, dans » l'esprit de tes parens, de tes amis, » pour des jeunes gens inconsidérés, » qui ne savent ce qu'ils veulent, » ni ce qu'ils font? Si le projet » de nous suffire à nous-mêmes

» nous

» nous a donné en effet du ridicule,
» à quelles plaisanteries piquantes
» ne nous exposerions-nous pas, en
» paraissant ne pouvoir plus nous
» supporter dès le second jour ? Sans
» doute ce ne serait qu'une appa-
» rence trompeuse, car je t'aime
» toujours passionnément. — Et
» moi aussi, mon ami. — Mais l'ap-
» parence est tout dans le monde.
» —Elle est tout, mon ami ? — Tout
» absolument, Rose. Travaillons.
» — Travaillons, mon ami.

» Je suis excédé, s'écrie Robert
» vers le soir, et il jette au milieu de
» la chambre aiguilles, soie et ci-
» seaux. Je n'y tiens plus. — Ni moi,
» mon ami.—Qu'on pense, qu'on dise
» ce qu'on voudra, il faut sortir de
» cette insoutenable prison. — Sor-
» tons, mon ami. » Et les voilà tous
deux, s'occupant gaîment de leur

toilette, enchantés d'échapper l'un à l'autre.

Roberville a examiné scrupuleusement la mise de sa jeune épouse. Il a placé la guirlande de fleurs sur sa tête ; il a donné un tour gracieux aux plis de l'étoffe qui la couvre. Je la retrouverai céleste, pensait-il, quand j'aurai passé un jour sans la voir.

Ils sont prêts, et Roberville balance, il hésite, il entr'ouvre la porte, il la referme. C'est qu'il faut vraiment de la force d'esprit pour s'exposer à des épigrammes, pour paraître les braver. Rose le regardait faire et ne concevait rien à ses irrésolutions. Sa bonne fortune le tira d'affaire.

Un aigre violon se fait entendre. Deux voix plus aigres encore le couvrent bientôt. Roberville prête l'oreille. Elle est déchirée par de détestables vers bien méchans, bien in-

jurieux. Le prétexte qui s'offre est naturel ; le jeune homme le saisit; il joue la fureur, il saute sur son épée, il sort.

Rose ne sait à quoi attrib[illegible]erlère de son époux ; elle ignore ce qu'il veut faire de son épée ; mais elle le suit, parce qu'elle est bien aise de sortir de cette chambre, et elle est sans alarmes, parce qu'un beau jeune homme de Paris doit savoir ce qu'il fait.

« Quels sont, s'écrie Roberville
» en descendant, quels sont les inso-
» lens qui osent nous chansonner,
» et chanter leurs infâmes couplets
» à ma porte ? Ne l'avais-je pas prévu,
» dit maman Perceval ? Châtions-
» les, reprend Roberville. Châtions-
» les, poursuit le papa Perceval, »
et il s'arme d'une broche. « Passez
» le premier, mon gendre. — Je
» sais trop ce que je vous dois, beau-
» père.... »

Beau-père se souciait peu de l'honneur qu'il lui fesait ; mais il était difficile qu'il refusât. Tous les hommes sentent le mérite de la bravoure, et M. Perceval y prétend comme une prude brigue la considération due à la sagesse. Celui-ci ne pouvant donc refuser le généralat, crut au moins devoir user des prérogatives de sa dignité. Il prit le valet de Roberville pour son aide-de-camp, lui ordonna d'ouvrir la porte de la rue, de reconnaître la position et les forces de l'ennemi, et de venir lui en rendre compte.

Pendant que le général s'occupait de ces mesures préliminaires, les chanteurs allaient leur train. Déjà ils en sont au vingt-unième couplet. Madame Perceval rugit de s'entendre qualifier de bégueule, d'édentée, de vieille ridée. Le curé arrange un prône dans lequel il prouvera qu'on peut sans conséquence accepter et

manger un dindon. Papa Perceval aiguise la pointe de sa broche à la fin du couplet qui le traite d'époux imbécille et qu'on mène par le nez. La petite sœur Félicité, la plus raisonnable de la famille, proteste que les moyens qu'ón va employer pour repousser une ridicule aggression, sont dangereux et pitoyables. Personne ne l'écoute, et l'aide-de-camp ne sachant plus auquel entendre, sort sans autre arme que son fouet de poste, dont il jouait à ravir.

Il voit le papa Valin raclant entre madame son épouse et mademoiselle Mimi, qui continuaient leur charivari infernal. De chaque côté du trio est un estafier armé d'une fourche, qu'il porte fièrement sur l'épaule en manière de trident : ce sont les charretiers de la maison Valin. Devant et derrière, sont deux drôles portant chacun un fléau : ce sont les batteurs

en grange. Autour d'eux est un cercle, composé des ivrognes, des fumeurs, des curieux, des oisifs, des nourrices, des fileuses, des commères du village, c'est-à-dire, de la presque totalité des habitans, qui riait de ce gros rire symbole de la sottise.

M. Bourguignon avait servi un certain marquis, qui fesait battre par ses gens les bourgeois qui lui déplaisaient, et qui entendait qu'ils respectassent sa livrée. Bourguignon voulut épargner à son nouveau maître l'humiliation de se mesurer avec des manans, et il commença à faire claquer son fouet, et à frapper à droite et à gauche.

Mais M. de Roberville n'était pas marquis; mais les paysans du lieu n'aimaient point qu'on coupât à coups de fouet le visage et les bras de leurs femmes. Ils cédèrent d'abord à la vivacité de l'attaque: ils s'ouvrirent,

ils reculèrent. Mais, revenus de leur première surprise, ils tombèrent en masse sur Bourguignon, qui appela à son secours son maître, qui ferma la porte à double tour, qui monta au premier étage, et qui, aidé de papa Perceval, jeta bravement sur les assaillans les pots et autres ustensiles, que les trois dames leur fournissaient en abondance.

Papa Valin eut une oreille coupée d'un coup d'armoire; Mimi et sa maman furent *contusionnées*, et se seraient trouvées mal, si elles n'avaient craint d'être plus grièvement blessées. Elles prirent papa chacune sous un bras, et firent une retraite précipitée, en appuyant un mouchoir sur la blessure du nouveau Malchus. Les spectateurs, qui perdaient l'espoir d'entendre la fin de la complainte, et qui n'avaient plus à gagner là que des coups, se dispersèrent, après avoir

mis sous leurs bras les ustensiles qui valaient la peine d'être emportés, et avoir cassé les vitres de M. de Roberville avec les autres.

Bourguignon, roué de coups, était resté sur la place. Lorsqu'on eut longuement et certainement reconnu qu'il était bien seul, on fut le relever, on lui fit prendre des vulnéraires, et on lui couvrit le corps de compresses d'eau et de sel.

Or, comme on ne peut pas habiter une maison sans vitres et sans batterie de cuisine; que lorsqu'on a coupé une oreille au coq du village, et qu'on s'est fait des autres habitans du lieu autant d'ennemis déclarés, on cesse d'y être en sûreté, M. de Roberville avisa prudemment d'envoyer la petite bonne de maman Perceval à la poste voisine. En attendant son retour, on fit les paquets, et deux heures avant le jour, les deux familles montèrent dans la

cariole d'osier des Perceval, et dans le cabriolet qui avenait amené M. de Roberville de Paris. On partit au galop, et on sortit du village par les derrières, de peur de mésaventure.

Voilà donc notre héros, qui ne devait plus revoir la capitale, et qui y retourne au bout de quinze jours. Voilà l'homme qui devait se livrer exclusivement aux douceurs de la vie champêtre, et qui y a renoncé en vingt-quatre heures. Voilà celui qui voulait passer un mois au lit avec sa femme, et qui, dès le premier jour, a cherché un prétexte de renoncer honnêtement à ce dernier projet. Oh! si l'homme se servait de son expérience, de ses lumières et de sa raison, que de fautes, que de regrets il s'épargnerait! Mais! hélas! enfant à tout âge, il chancelle, il marche de chute en chute; il accuse la fortune, quand il ne doit accuser que lui; et

pour finir ce chapitre par un trait de morale sublime que vous connaissez déjà, mais que je ne saurais vous rappeler trop souvent, je répète avec l'*Ecclésiaste : Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

CHAPITRE II.

Autres inconvéniens d'un mariage irréfléchi.

C'EST une terrible chose qu'un mariage, quel qu'il soit ! A-t-il été fait avec précipitation, on impute au mari certains petits événemens fâcheux. Tel époux a-t-il étudié sa femme, a-t-il cherché à la bien connaître avant que de se lier, on se moque de lui, quand on ne peut le blâmer. Cependant tous les mariages possibles se font de l'une ou de l'autre manière : il demeure donc constant qu'un mari ne peut échapper au blâme ou au ridicule. On voit cela, on sait cela, on se marie pourtant, et on fait bien ; car, sans le mariage, que deviendrait le monde ? Au reste, un puissant mo-

tif de consolation pour un pauvre époux, c'est que tel qui le raille aujourd'hui sera raillé demain; et puis, sur cent billets, il s'en trouve un bon, et chacun compte sur celui-là. Revenons.

Pendant que le cabriolet et la cariole roulaient, Roberville s'occupait de la manière dont il vivrait à Paris. D'abord il logera dans le quartier de l'Estrapade : l'air y est pur, et on ne connaît dans ce pays-là ni les académiciens, ni même l'académie. Ainsi sa femme et sa famille ignoreront l'humiliation que lui a valu sa *Morale par alphabet.* Rose sera mise dans le meilleur goût, parce qu'une jeune femme aime cela, et qu'un mari est bien aise que la sienne brille dans son quartier. Elle aura un maître de danse, qui fera disparaître certain air gauche que le cher époux commence à remarquer. Elle apprendra la musique, parce

que, lorsqu'on chante, ou qu'on joue d'un instrument, on ne parle pas, et que Rose.... comme bien d'autres, gagne beaucoup à se taire. Elle fréquentera les spectacles, parce qu'ils forment l'esprit, et que de ce côté-là il y a tout à faire. On se liera avec quelques gens aimables, s'il y en a à l'Estrapade, qui feront oublier à Rose ses choux-fleurs et ses dindons, et de qui elle prendra au moins ces lieux communs qui annoncent l'usage du monde, qui ne sont pas de l'esprit, mais qui en tiennent lieu... aux yeux de ceux qui n'en n'ont pas. Roberville lira beaucoup, et il trouvera cent bibliothèques à un écu par mois. Sa femme prendra insensiblement le goût de la lecture; et si elle a le courage d'ouvrir la grammaire de Restaut, il est indubitable que, dans un an ou deux, elle saura l'orthographe, ce qui donne une certaine opinion, à l'Estrapade surtout, de l'éducation qu'on a reçue.

La famille Perceval faisait, de son côté, un plan de vie assez agréable. La maman se proposait de loger, elle, son mari et Félicité, chez son gendre, à qui elle promettrait, pour la forme, une bonne pension, que son desintéressement éprouvé ne lui permettrait pas d'accepter. Elle partagera ses loisirs entre les *Grands danseurs du Roi* et le prédicateur en vogue. M. Perceval comptait affermer son bien, et trouver un estaminet où il lirait tous les jours la Gazette de France de feu Marin, ou le Journal de Bouillon, en fumant sa pipe et en vidant sa pinte de tisanne.. Sa tisanne, c'est du vin blanc. Mademoiselle Félicité pensait qu'une jolie fille vieillit ignorée dans un village; que lancée sur un grand théâtre, elle fixera les regards, et que ses parens, qui ont marié sa sœur sans dot, feront sans doute en sa faveur un sacrifice qui lui procu-

rera un établissement solide et agréable. Chacun rêvant de son côté, on voyageait sans mot dire. Rose ne parlait pas plus que les autres. Je ne saurais vous dire à quoi elle pensait; peut-être ne pensait-elle à rien.

Madame Perceval avait bien jugé Roberville. Les femmes, même celles qui ont le moins d'esprit, possèdent un certain tact qui ne les trompe jamais. A la première ouverture d'une pension, le gendre se fâcha aussi sérieusement que si on lui eût essentiellement manqué. Il était enchanté de vivre avec les parens d'une épouse qu'il aimait tendrement; mais il était sensiblement blessé qu'on ne rendît pas justice à son cœur, et qu'on doutât de ses moyens. Maman Perceval l'appaisa facilement, en consentant à vivre à ses frais, et en lui protestant qu'il fallait la juste et pro-

fonde considération qu'elle lui portait, pour imposer silence à sa délicatesse.

On se logea donc, et spacieusement, afin d'éviter les longs têtes-à-têtes, dont Roberville était tout-à-fait revenu. Il se meubla élégamment parce qu'il avait de la vanité ; et comme il acquit le mobilier nécessaire à deux familles, que ses déplacemens continuels lui coûtaient beaucoup, et qu'il ne tira presque rien des meubles qu'il avait laissés à la campagne, il commença à emprunter.

Il aurait pu réfléchir que le train surlequel il montait sa maison nécessiterait de nouveaux emprunts; qu'on peut prendre une jolie femme sans dot, mais qu'on n'est pas obligé d'épouser toute sa famille. Roberville vous le savez, est un homme à projets; et ces gens-là ne réfléchissent jamais qu'après l'événement.

Il était toujours empressé de se réunir le soir à sa petite femme. Une demi-heure à l'amour, le reste au sommeil, et les nuits sont courtes. Les journées s'écoulaient dans les dissipations de toute espèce, et ne pouvaient paraître longues. Roberville se trouvait passablement heureux. Il se plaisait sur-tout auprès de mademoiselle Félicité, sa belle-sœur, presqu'aussi jolie que Rose, et qui avait sur elle les avantages de la gaîté, d'une imagination vive, et des saillies qui en sont la suite naturelle. Il pensa que de l'Oseraie, qu'il accusait de le contredire toujours, avait eu raison dans cette circonstance comme dans mille autres. Il est certain, se disait-il, que si j'eusse attendu huit jours de plus, c'est Félicité que j'eusse choisie. Je ne fais que des sottises. Mais comme il n'y a pas de remède à celle-ci, les réflexions sont inutiles : ne réfléchis-

sons plus. Qui sait d'ailleurs ce que deviendra Rose ? C'est une plante tardive que la culture développera. A propos, cherchons-lui des maîtres.

Roberville n'en connaissait pas. Mais M. Bourguignon, qui avait servi un marquis, était au courant des usages, se piquait d'avoir du goût, et prétendait connaître ce qu'il y avait de mieux parmi ces gens qui vivent du surperflu et de la sottise des grands, et des petits qui ont le ridicule de les singer. Ce fut donc M. Bourguignon qu'on chargea de choisir les maîtres qui allaient faire l'éducation de madame.

Il amena d'abord un danseur, jeune, bien tourné, d'une jolie figure et qui se présentait avec grâce. Il avait, comme tous ses confrères, la prétention d'être homme essentiel, et, comme la plupart d'entr'eux, il avait tout son esprit dans ses jambes.

« Combien, monsieur, prenez-
» vous par leçon? Six francs, mon-
» sieur. — Six francs! J'aurais pour
» ce prix-là des maîtres de mathéma-
» tiques, de grec et de latin. — Vous
» les aurez, sans doute, monsieur.
» Mais à quoi servent le latin, le
» grec et les mathématiques? Moi,
» monsieur, j'enseigne l'art de plaire,
» j'anime les grâces, je les embellis,
» je les crée au besoin. Dans un an,
» Madame sera accomplie. Qu'est-
» elle à présent? une statue parfaite,
» à qui il faut que je communique
» la vie ».

Cette manière de définir la danse, de faire valoir des entrechats, n'était pas bête du tout. Ainsi, rien de tout cela n'appartenait à M. Duponceau. Il avait appris ces phrases d'un danseur de l'opéra, qui avait persuadé à tout Paris qu'une femme qui ne danse pas comme mademoiselle Guimard, n'est bonne à rien.

Il est tellement flatteur d'avoir une femme *accomplie*, un tel avantage est si réellement impayable, que Roberville ne marchanda plus. M. Duponceau se mit en devoir de donner sa première leçon.

« Que faites-vous donc, mon-
» sieur ? » vous prenez les mains
» de madame ! — Pour la placer.,
» monsieur. — Vous enlevez son
» fichu ! vous touchez ses épaules
» nues!—Pour les lui ouvrir.— Vous
» la troussez, morbleu ! — Je re-
» lève, je drape sa jupe. — Ne re-
» levez rien, monsieur. — Il faut que
» je voie les jambes. — Vous ne ver-
» rez que les pieds. — Il m'est im-
» possible de lui rien apprendre ainsi.
» — Pardonnez-moi, pardonnez-
» moi. — Je connais mon art, peut-
» être. — Votre art ! Votre art ne
» consiste pas à tâtonner une femme
» de la tête aux pieds. — Je vous
» proteste, monsieur.... — Je ne le

» veux pas, m'entendez-vous? —
» Savez-vous ce qui résultera de vo-
» tre opiniâtreté? — Qu'est-ce? —
» Dans un an, madame ne saura
» rien. — Que vous importe, pourvu
» que je vous paye? — Et ma
» gloire, monsieur?»

Roberville s'étendit, en homme intéressé, sur l'indécence de semblables leçons. Il ne concevait pas comment des pères et des maris souffraient une telle licence. Duponceau lui jurait que c'était un usage généralement reçu; qu'un *professeur* de danse est un homme délicat par principes, et qu'en entrant chez une jolie femme, il laisse ses sens à la porte. Roberville tint ferme, et Duponceau fut obligé de composer. On convint que madame aurait une robe à coulisses, qui fermerait sous le menton, mais qui ne descendrait qu'à deux doigts au-dessus de la cheville du pied, et qu'elle dan-

serait avec des gants. Or, comme une robe ne se fait pas en une demi-heure, la première leçon fut remise au lendemain.

Le professeur de musique se montra moins exigeant. Il ne demanda à voir ni les jambes, ni les épaules. Mais il s'étudia à donner à madame une pause romantique : il lui montra à arrondir son bras sur sa harpe, à laisser entrevoir ses formes, en se servant des pédales, à pencher mollement la tête, à baisser voluptueusement la paupière dans la romance, à lancer des regards perçans pendant un allegro. Roberville prétendait que tout cela n'est pas l'art. M. Sandrin répondait que ces moyens étaient au-dessus de l'art même, et le faisaient oublier; qu'on n'écoute pas une jolie femme qui déploie tous ces avantages, parce qu'on s'enivre du plaisir de la contempler; qu'il suffit qu'elle pince supportablement quelques variations, pour être

recherchée, fêtée, adorée, et qu'il est beau pour un mari, de trouver dans sa femme l'objet des désirs de tous, et celui dont il est exclusivement aimé.

» Mais, messieurs les *professeurs*, » puisque *professeur* il y a, il sem» blerait, à vous entendre, qu'on » ne prend une jolie femme que » pour les autres. Je ne me soucie » pas du tout que la mienne plaise » à tout l'univers. L'admiration » mène droit au cœur, et le cœur..... » — Ne mène à rien, monsieur. L'É» cueil que vous redoutez, n'est dan» gereux que pour les femmes sans » vertu ; et toutes celles qui pincent » de la harpe en ont beaucoup. — » Etes-vous marié, monsieur le pro» fesseur ? — Non, monsieur, et je » n'ai nulle envie de l'être. — Eh » bien ! monsieur, si cette envie » vous prend, vous ne voudrez ni » œillades langoureuses, ni regards

» animés. Vous n'entendrez pas que
» votre femme soit à demi-nue, pour
» qu'on admire son bras et sa gorge,
» ni qu'elle place sa harpe de manière
» à faire deviner sa cuisse. Suppri-
» mons tout cela, s'il vous plait ; ou
» s'il faut choisir, je préfère la gau-
» cherie modeste d'une femme qui
» vit dans son intérieur, aux grâces
» et à la voluptueuse vertu de vos *har-*
» *pistes*. — Alors, monsieur, il faut
» que madame devienne une artiste
» consommée, et qu'elle brille par
» son talent, si elle ne séduit point
» par ses formes. — Eh ! monsieur,
» voilà tout ce que je vous demande.»

Rose prenait ses leçons le matin. Elle faisait peu de progrès dans ces deux genres, mais beaucoup dans ce que le monde appelle *maintien*, et ce que les hommes indulgens nomment assurance. Le soir elle allait au spectacle. Elle ne trouvait de bon à l'Opéra que les ballets; elle baillait en écou-

tant

tant le *Tartufe* et *Mérope;* mais elle riait de tout son cœur des *Fourberies de Scapin* , et des tours de l'*Avocat Patelin*. Son goût pour la toilette se formait sensiblement, et tous les jours il lui fallait quelque chose de nouveau. On l'admirait à l'Estrapade, oh dame! Et tous ceux dont son mari avait composé sa société, étaient ses petits serviteurs : Rose se croyait un personnage.

Un jour, son mari était allé acheter un ouvrage très-agréable, et qui faisait un bruit prodigieux, à cause des idées hardies dont il abonde, et qu'on trouvait neuves alors. Papa Perceval se promenait au Jardin du Roi; maman et Félicité écoutaient un Génovéfain , bien pomponné, bien musqué, qui régnait, comme un petit sultan, sur son auditoire féminin. Roberville revient, son livre sous le bras. Il monte sans se faire annoncer, parce que la bourgeoisie

n'avait pas encore adopté cet usage, dont les maris, de tous les tems, devaient cependant pressentir l'utilité. Que voit celui-ci? M. Duponceau caressait, baisait amoureusement la gorge de madame. Roberville, furieux, manifesta sa présence en appliquant un vigoureux soufflet au danseur, et il adresse des reproches sanglans à sa femme. « Mon » ami, monsieur me montre la danse » de Flore et de Zéphire; c'est ce » qu'il y a de plus nouveau; et ainsi » que l'air frais d'un beau matin joue » dans le calice des fleurs, ainsi Zé» phire s'enlace dans les bras de » Flore, et lui communique, par ses » baisers, l'incarnat de la rose. — » Et vous l'avez souffert! Quelle im» pudence! Et qui vous a dit tout » cela? — Mon ami, c'est monsieur. » — Vous verrez qu'elle me fera cocu » par excès de bêtise! Comment? » Ventrebleu! Cet homme est étendu

»sur un canapé, vous êtes sur ses »genoux, et il vous persuade qu'il »danse! Monsieur le drôle, je vais »vous attaquer en séduction. — Mon»sieur le mari, je ne possède pas un »écu, on se moquera de vous, et »voilà tout ce que vous gagnerez. — »On se moquera de moi! — Oui, »monsieur, on se moque des maris »qui ont de l'humeur, c'est l'usage. »— Sortez, faquin! » Duponceau sortit, et il était tems : monsieur le mari allait se faire raison à coups de canne.

Il était facile de pénétrer madame, et Roberville brûlait de savoir jusqu'où les choses avaient été poussées. Rose repondit avec son ingénuité ordinaire, et Roberville resta persuadé qu'il n'y avait eu que des baisers pris et rendus, mais que, cinq minutes plus tard....

Une pareille aventure était bien faite pour dégoûter des maîtres à la

mode, et inspirer le projet des précautions pour l'avenir. Le *professeur* d'attitudes voluptueuses et de coups d'œil assassins fut aussi congédié. La réforme s'étendit jusques sur Bourguignon, à qui monsieur ne faisait pas l'honneur de le craindre personnellement, mais qui paraissait fait pour bien mener une intrigue.

Duponceau fut remplacé par un maître à danser de la rue des Fossés-St.-Victor. Soixante ans, une bouche dégarnie, les joues cavées, une perruque à trois marteaux, des souliers tailladés partout à cause des cors et des durillons : voilà son signalement.

Le nouveau maître de harpe était à-peu-près du même âge ; et la goutte qui lui rongeait les mains, leur donnait quelque ressembance avec des pates de chapon rôti.

Le successeur de Bourguignon tenait beaucoup de ces deux messieurs, et, à la faveur de ces chan-

gemens, Roberville crut pouvoir dormir en paix.

Une particularité qui le frappa, et qui ajouta à ses regrets, c'est que Félicité, qui n'avait reçu aucune leçon, mais qui assistait régulièrement à celles que prenait sa sœur, savait ce qu'on avait inutilement essayé de lui apprendre; et son beau-frère, occupé un jour dans un cabinet voisin, fut étonné d'entendre raisonner la harpe de madame avec assez de méthode et de précision. Il croit qu'il s'est opéré dans sa femme un changement subit. Il se lève enchanté; il accourt. Félicité, qui se croyait seule, s'étonne à son tour; elle s'arrête, la harpe est muette, mais Roberville a vu. « Ah! » lui dit-il, en l'embrassant, on ne » vous ferait pas croire, à vous, que » vous dansez, si vous étiez assise » sur les genoux d'un homme couché » sur un canapé ». Félicité rougit du

plaisir de mériter l'éloge, et de celui d'être vengé d'un choix injuste et précipité. L'amitié qu'avait déjà pour elle son beau-frère, devint un sentiment exclusif, qui, par la suite, le consola de bien des choses, parce qu'elle le partagea sincèrement.

Cependant, Roberville dépensait le double de son revenu, et il ne réfléchissait pas encore aux inconvéniens qu'entraîne le dérangement des affaires. Jusques-là, il n'avait rien vendu, mais les emprunts se succédaient. Rose, qui ne calculait pas plus que lui, demandait toujours; et si son mari se permettait de légères observations, elle fronçait son joli sourcil, son front était nébuleux. Elle ne recouvrait la parole, le sourire ne reparaissait sur ses lèvres, que lorsque le marchand d'étoffes et la couturière reparaissaient.

Il y avait déja quelque tems que Félicité prévoyait les suites de ce

désordre. La timidité naturelle à son âge, une sorte de délicatesse ne lui permettaient pas de s'ériger en censeur, et de faire la leçon à son beau-frère. Cependant, l'avenir désastreux qui le menaçait, lui et son épouse, la déterminèrent enfin à surmonter de frivoles considérations. Elle parla avec douceur, et la solidité de ses raisonnemens n'en fut que mieux sentie.

Roberville forma à l'instant le projet de payer ses dettes avec ses économies. Honteux de revenir sur ses pas, craignant de s'expliquer avec Mme. Perceval, il prit le parti de lui écrire qu'il avait été égaré par son cœur, et que l'état de sa fortune ne lui permettait plus de soutenir son train de maison. Il représenta à sa femme que douze francs dépensés chaque jour au spectacle, font, par an, cent quatre-vingt louis qui valent mieux que toutes les ariettes et les

gambades du monde ; qu'une jeune dame peut être très-passablement mise, sans payer dix louis par mois à sa couturière et à sa marchande de modes, et qu'à dix-huit ans on peut se passer d'un *remise*.

Mme. Perceval se soumit : elle n'avait pas d'autre parti à prendre ; mais Rose avait appris déjà des dames de l'Estrapade, qu'une femme ne doit jamais céder à son mari. En conséquence de ce principe, elle entreprit de prouver, et elle prouva très-mal qu'elle ne pouvait, qu'elle ne devait pas réduire sa dépense. Roberville, qui l'aimait moins, à mesure qu'il s'attachait davantage à sa sœur, prononça le mot je le *veux;* mot fatal, qui met toujours le feu dans un ménage : Rose pleura, et son mari lui tourna le dos.

Vous prévoyez bien que les bonnes amies furent consultées. Indépendamment de l'esprit de domination,

passion première des femmes, celles-ci tenaient à certains dînés, où Roberville faisait également régner l'abondance et la gaîté ; et on n'est pas fâché, à l'Estrapade, de ménager son pot au-feu. Un *chorus* général d'indignation s'éleva contre les maris impérieux. On se consulta, on discuta, et arrêta que Rose opposerait la résistance à des prétentions absurdes, et que si son mari employait les moyens violens, elle se vengerait.

Elle ne savait pas encore comment une femme se venge, et elle n'osait le demander, de peur de passer pour ce qu'elle était. Mais elle déclara très-nettement à Roberville, qu'une femme *comme il faut* ne peut vivre sans voir Clairval et Vestris, et qu'elle continuerait de fréquenter les spectacles. Ce ton tranchant étourdit d'abord Roberville ; mais, revenant au sentiment de sa dignité,

qu'on outrageait avec impudeur, il prononça la défense positive de sortir sans son agrément.

Rose ignorait les dangers où s'expose une femme qui brave un mari raisonnable. La perte de son affection, celle de l'estime des honnêtes gens, les chutes réitérées où peuvent l'entraîner son dépit, et l'abandon de ceux qui la soutiennent contre elle-même, par des égards, des respects qu'il est toujours flatteur de mériter, rien de tout cela n'était prévu, ne s'était même offert à sa pensée. Elle sortit; elle fut prendre Mme. Thomasseau, la plus élégante de ses jeunes amies, et elles allèrent entendre les vers voluptueux d'*Atys*.

Selon l'usage invariable des femmes, Rose raconta en chemin la scène très-vive qu'elle avait eue avec son mari; et Mme. Thomasseau ne manqua point de la féliciter sur sa

noble et courageuse résistance : elle l'exhorta à secouer entièrement le joug, et à jouir de sa jeunesse.

Mme. Thomasseau jouissait de la sienne dans toute l'étendue du mot. Elle avait épousé un riche marchand de draps, et elle vivait chez elle avec son premier garçon, dont elle n'était pas fort éprise, mais qu'elle trouvait commode d'avoir sous sa main. Elle avait un bijoutier à la porte des Tuileries, un conseiller au parlement au Marais, et un officier aux gardes au faubourg Saint-Germain ; de sorte que, dans quelque quartier de Paris qu'elle allât, elle rencontrait, sans se détourner d'un pas, l'amour ou le plaisir, ce qui ne laisse pas d'être agréable.

Mme. de Roberville devait aller vîte avec une telle institutrice. A peine furent-elles placées et eurent-elles jeté un coup d'œil rapide sur

tous les points de la salle, que madame Thomasseau s'écria : Voilà votre vengeur! Ce vengeur était un jeune mousquetaire, qui occupait la loge voisine.

Rose voit un officier bien brillant, bien tourné, d'une figure aimable, et elle ne conçoit pas encore quel mal ce vengeur peut faire à son mari. Le mousquetaire, qui déjà dévorait des yeux deux jolies femmes, dont il n'est separé que par une frêle barrière, a saisi le sens des mots jetés par Mme. Thomasseau. Il débute par une salutation moitié leste, moitié polie. Mme. Thomasseau y répond par une inclination de tête et un doux sourire. Rose se lève et répond par une profonde révérence, telle que la lui faisait faire Duponceau, au commencement et à la fin du menuet. Le mousquetaire eut envie de rire; mais, Rose était si jolie!

Pouvait - elle long - tems paraître ridicule ?

Il s'approche, il parle de la pièce qu'on va jouer, des actrices qui vont paraître, de la mode du jour, de Longchamp, du maréchal de Saxe, et il parle de tout avec l'amabilité que donne l'esprit, et la grâce que procure l'usage du grand monde. Bientôt il cesse de généraliser la conversation; il s'occupe exclusivement de ces dames; il se félicite du hazard heureux qui les lui a fait rencontrer. Ne les aura-t-il vues un moment que pour les regretter toujours? Emporteront-elles le repos du reste de sa vie? C'est Mme. Thomasseau qui répond à tout, et qui ne répond pas mal. Son doux sourire a engagé la conversation ; c'est tout ce qu'elle voulait. Maintenant, sa gaîté est modeste, réservée, décente même, parce qu'elle sait que les hommes ne s'attachent qu'en proportion de

la résistance qu'ils éprouvent, et qu'elle se flatte que Rose réglera sur elle tout son ton et son maintien. Si Mme. Thomasseau eût été seule, elle subjuguait le mousquetaire. Il avait balancé un moment. Mais c'est maintenant à Rose que s'adressent ses vœux ; elle est l'objet unique de ses desirs, et Rose méritait la préférence.

« Mademoiselle est sans doute de «Paris ? — Non, Monsieur. — Com» ment ? Une provinciale aurait ces » grâces naturelles, cette tournure, » cette aisance qui n'ont rien d'af» fecté ! » Ici, Rose rougit de plaisir : la flatterie est l'arme la plus dangereuse des hommes. « Mademoiselle » est chez des parens, sans doute ? » — Je suis chez mon mari, Mon» sieur. — Mariée, mariée à cet âge ! » C'est un meurtre, une indignité ! » Et quel est l'heureux mortel qui a » ravi cette fleur ? — Heureux ! Il ne

»l'est pas, Monsieur. — Comment, »Madame, il ne l'est pas? — Il le »dit, Monsieur. Le monstre! Et, »que lui faut-il donc? — Que je »me soumette à des volontés tyran»niques. — Voilà bien les maris! »Le vôtre ose être exigeant, lui, qui »devrait passer sa vie à vos pieds! »Vengez-vous, Madame, c'est le »seul parti qui vous reste.» Hélas! pensait Rose, je le veux bien; mais, qu'il me dise donc comment on se venge; moi, je n'ose pas le demander.

Notre mousquetaire n'était pas homme à le lui laisser ignorer longtems. Des expressions passionnées, un ton vrai que donne toujours le desir, que les femmes veulent bien prendre pour de l'amour, firent palpiter le cœur de Rose. Elle écoutait, elle n'avait plus la force de répondre, et le mousquetaire n'y perdait rien.

Déjà l'entreprenant officier a passé dans la loge voisine; déjà il à couvert de baisers une main charmante qu'on lui abandonne : c'est plus qu'on doit oser en public, c'est aussi tout ce qu'on peut s'y permettre; mais ces baisers étaient expressifs. Avant la fin du spectacle, Rose commençait à se douter de quelque chose, et la vengeance à lui paraître douce.

On allait se séparer, et on voulait se revoir. Le mousquetaire demande la permission d'aller, le lendemain, assurer Madame de son respect : c'est toujours par-là que l'on commence, même avec celle qu'on veut le moins respecter. « Je ne demande »pas mieux, Monsieur; mais, mon »mari!.... — Laissez-moi faire, »Madame, je serai son ami. — »Vous serez son ami! Vous ne me »vengerez donc pas?» Le mousquetaire partit d'un éclat de rire;

Mme. Thomasseau suivit son exemple. « C'est un enfant à former, dit-»elle. — Je m'en charge, Madame. »Mais, de quoi donc riez-vous? — »Charmante ingénuité! Précieuse »ignorance qu'il me sera si doux de »dissiper! »

On convient de l'heure et du prétexte que prendrait M. de Vercourt; des moyens qu'on emploierait si le mari était un homme sans usage, sans savoir-vivre; et le mousquetaire fit monter ces dames dans le carrosse de certaine comtesse qui était à sa disposition. Contenu par la présence de Mme. Thomasseau, qu'il prenait pour une demi-vertu, et à qui il faisait trop d'honneur, il se borna à ces protestations qui manquent rarement leur effet, qui sont sincères la veille, et auxquelles une femme qui a de l'expérience ne croit plus le lendemain. Il les déposa sur

la place de Saint-Michel, pour leur donner le tems d'arranger la fable qu'elles débiteraient en rentrant, et il courut attendre le moment heureux dans les bras de sa comtesse.

Roberville fut aussi indigné que surpris de l'évasion de sa femme. Il concevait qu'on peut, à son âge, ne pas obéir rigoureusement, et chercher à couvrir la désobéissance de quelque prétexte spécieux; mais, braver ouvertement un époux, mépriser sa colère et les convenances, jusqu'à lui faire dire par ses gens qu'elle est allée à l'Opéra, est un excès d'audace qu'il ne devait pas attendre d'une femme de dix-sept ans : c'est ce qu'il ne peut pas souffrir, c'est ce qu'il doit réprimer.

Quels moyens emploiera-t-il ? Dix plans divers se succèdent, et tous à l'éxécution lui présentent des inconvéniens qu'il n'a pas prévus d'abord, parce qu'il est toujours en-

traîné, par son imagination, au-delà de ce qui est raisonnable. Consultera-t-il Félicité? En fera-t-il l'ennemie de sa sœur? peut-il même le desirer? Sa meilleure, son unique amie ne se dégraderait-elle pas à ses yeux, en nourrissant en lui un éloignement qui, chaque jour, devenait plus prononcé? A-t-elle d'ailleurs l'expérience qui, seule, peut conseiller sagement dans une conjoncture aussi délicate?

Indécis, incertain, mais toujours furieux, Roberville court chez M. de l'Oseraie, chez cet homme à qui il doit tant, qu'il a trouvé sensible à ses peines, indulgent pour ses erreurs, et dont il a si mal reconnu le tendre attachement. La longueur de la route, la fraîcheur de l'air, lui avaient calmé la tête; et, en entrant chez son ami, il ne sentait plus que ses torts envers cet être estimable.

Il s'attendait à être froidement reçu; il le méritait; il en convenait lui-même. Quel fut son étonnement, lorsque de l'Oseraie prit, à son aspect, un air riant, et lui serra la main!

« Tu me délaisse dans la prospé-»rité : tu as donc quelque nouvelle »disgrâce à me confier? J'aime que »tu reviennes à moi dans le malheur. »Cela prouve ta confiance et une »affection que tu oublies trop sou-»vent, mais que rien ne peut étein-»dre. Voyons, mon ami, que puis-je »pour toi?

Roberville, rassuré, raconta tout ce qui s'était passé depuis son mariage jusqu'à ce moment. Rendu, par la bienveillance de son ami et par la chaleur du débit, à son premier ressentiment, il peignit les torts de sa femme en traits de feu. De

l'Oseraie sourit et lui dit : « N'atta-
»chons pas à une première impru-
»dence, une importance que pro-
»bablement elle ne mérite pas. Ta
»femme a fait une fausse démarche;
»mais il me semble que tu en es
»l'unique cause. — Moi, mon ami,
»moi! — Ecoute, Roberville. Tu as
»commencé par vouloir faire de ton
»amour et de celui de ta femme,
»l'occupation de tous les jours et de
»tous les momens. Tu t'es hâté d'user
»un sentiment qui n'est pas éternel,
»qui ne se reproduit jamais; tu
»l'avais éprouvé dix fois : voilà une
»première faute.

»Ton amour-propre se révolte,
»s'indigne pour une misérable chan-
»son, qui eût été oubliée le lende-
»main. Tu te mets en état de guerre
»avec tout un village; tu es forcé
»d'enlever ta femme des lieux où
»elle vivait dans la médiocrité, au
»milieu de gens simples comme elle,

»qui ne pouvaient ni la corrompre,
»ni même altérer la pureté de ses
»goûts. Tu la conduis à Paris; tu
»ouvre ta maison à des gens que tu
»ne connais pas, et qui peuvent être
»dangereux. — Je ne reçois, à peu
»d'exceptions près, que des femmes.
»— Tant pis. Ce genre de liaison
»est d'autant plus dangereux qu'il est
»plus libre; et de tous les corrup-
»teurs, le plus insinuant, le plus
»perfide est une femme corrompue.
»Revenons.

»Tu prends un état que ta for-
»tune ne te permet pas de soutenir.
»Tu fais contracter à Rose l'habi-
»tude du luxe et des plaisirs dispen-
»dieux, et lorsque ta raison te fait
»sentir la nécessité d'une réforme,
»tu crois qu'il suffira d'un mot pour
»y ployer une jeune femme sans
»jugement et sans expérience! Elle
»résiste, tu devais t'y attendre; et
»au lieu de voir, dans sa résistance,

»l'effet certain de son défaut de »lumières, au lieu de l'amener in»sensiblement à tes idées par la »douceur, par des raisonnemens, tu »deviens exigeant, impérieux. Tu »prononce le mot, *je le veux,* mot »que des circonstances majeures lé»gitiment quelquefois, mais qui est »toujours le signal de la discorde, »et qui ne laisse d'autre parti que »celui de la sévérité. Que de fautes »à-la-fois!

» Ta femme s'aigrit aulieu de cé»der. Elle désobéit ouvertement, et »elle veut que tu le saches. Quelles »sont maintenant tes ressources avec »un être qui n'en a aucune dans »l'esprit, et qui a cessé d'aimer? Ne »t'abuse pas là-dessus, mon ami! »Eût-il survécu quelque chose de ce »premier amour à l'abus que vous »en avez fait, cette faible lueur a dû »s'éteindre par ce mot redoutable.

»C'est un malheur de le prononcer »quand on y est contraint; c'en est »un plus grand d'être forcé de le »soutenir; mais le dernier de tous »est de voir mépriser une autorité »légitime, sans laquelle il n'existe »pas d'ordre dans une maison.

» Je te le répète, j'attache peu »d'importance à la démarche qu'a »hasardée ta femme. Mais tu t'es mis »toi-même dans une position qui ne »te permet plus de reculer. Repré»sente-lui d'abord qu'elle a manqué »à son devoir. Déclare-lui, avec fer»meté, qu'à la première désobéis»sance, tu la mettras dans un cou»vent. Elle parait altière; elle déso»béira encore, je le crains. Alors, »il n'y aura plus à balancer. Effectue »ta menace. Conduis-là dans une »maison décente; fournit abondam»ment au nécessaire, mais imprime »d'abord la terreur. Elle passera de

l'indifférence

» l'indifférence à la haine. Mais les
» remontrances d'une supérieure
» éclairée, ses propres réflexions la
» ramèneront insensiblement à toi et
» à ce qu'elle se doit à elle-même.
» Elle verra dans son époux un ami
» vrai envers qui elle a eu des torts
» réels : elle aura appris à craindre,
» à respecter ton autorité, et elle te
» saura gré de ta clémence, quand
» le moment d'en user sera venu.

» Tels sont, mon ami, les tristes
» et uniques conseils que je puisse
» te donner; tel est le parti que
» j'eusse pris moi-même, si le sort
» m'eût mis à une semblable épreuve.
» — Oh ! toi, tu es heureux en tout.
» — J'ai fait ce qu'il fallait pour
» l'être. Quand j'ai pensé au mariage,
» J'ai comparé l'amour à un mé-
» téore éblouissant, mais passager.
» J'ai senti qu'une vive amitié, des
» soins, des prévenances, des égards

» mutuels, rendent seuls constam-
» ment heureux, et j'ai eu le bon-
» heur de rencontrer une femme pé-
» nétrée comme moi de ces vérités.
» Va, mon ami, je te plains au-
» tant que je t'aime; mais sois
» homme, et déploies-en le carac-
» tère. »

En quittant M. de Vercourt, madame Thomasseau avait fait la leçon à sa compagne. « Il faut, lui avait-
» elle dit, mener son mari ou en
» être esclave, et dans l'alternative,
» il n'y a pas à balancer. Vous ve-
» nez de débuter comme un ange:
» sachez maintenant persévérer. Il
» vous en coûtera, à la vérité, quel-
» ques efforts, vous aurez quelques
» combats à soutenir pour subju-
» guer un homme qui annonce de
» l'énergie; mais l'empire est le prix
» du courage, et vous le perdez sans
» retour, si vous cédez une fois. Dé-
» clarez d'un ton aisé et ferme que

» vous n'entendez pas vous contrain-
» dre, et que vous avez été à l'Opéra,
» parce que tel était votre bon plai-
» sir. Si M. de Roberville s'emporte,
» opposez une dignité calme à l'o-
» rage, et retirez-vous dans votre ap-
» partement.

» N'allez pas lui parler du char-
» mant mousquetaire : au moindre
» soupçon d'une intrigue galante, il
» ameuterait contre vous tous les
» maris ; ces animaux-là ont tous le
» ridicule de ne vouloir pas être
» trompés. Il entraînerait encore
» dans son parti les dévotes, les
» prudes, les bégueules ; et une
» femme qui n'a plus pour elle que
» ses amans, est à peu près seule :
» car ce n'est plus l'amour de l'indi-
» vidu qui les guide, c'est celui du
» plaisir, et cet amour-là n'est qu'un
» goût passager. Bonsoir, ma pe-
» tite. Fermeté, adresse et discré-

» tion : avec cela une femme arrive
» à tout. »

Roberville et Rose se conformèrent exactement aux conseils qu'ils avaient reçus. Le mari exigea tout ; l'épouse ne voulut rien accorder. Ils se séparèrent aussi indifférens l'un pour l'autre que s'ils eussent eu quinze ans de mariage, et aussi animés, aussi aigris que deux Normands qui se menacent mutuellement d'une assignation.

Il est bien extraordinaire, pensait Roberville, que ma femme ne trouve des idées, qu'elle ne s'exprime facilement que pour me contredire. Vous verrez qu'elle deviendra aimable pour tout le monde, excepté moi. Cette remarque de Roberville pourrait être faite par bien des maris, qui n'y pensent pas. Concluons-en que tout est pour le mieux, et ajoutons

une huitième *béatitude* à celles que nous connaissons déjà : *Bienheureux les maris faciles et confians.*

CHAPITRE III.

Vous deviez vous attendre à cela.

MADAME de Roberville dormit très-bien : les sots ne s'affectent jamais. Son mari se frotta le front une partie de la nuit : était-ce un pressentiment ? L'image du beau mousquetaire se présenta le matin à l'imagination paresseuse de madame, et fixa le sourire sur ses lèvres. Monsieur, à son réveil, retrouva les soucis sur son oreiller.

Il était à peine levé, qu'on lui annonça quelqu'un qui demandait à le voir avec empressement. Roberville ordonne qu'on fasse entrer, et à peine a-t-il parlé, que la porte s'ouvre, qu'un jeune homme se précipite et

le serre dans ses bras en s'écriant : « Mon cousin, mon cher cousin! »

Roberville le regarde. Taille bien prise, figure heureuse, habit de soie noire complet, dentelles d'Angleterre, épée d'acier, chapeau sous le bras: on pouvait reconnaître ce parent-là. Roberville n'y voyait qu'une difficulté : il ne se souvenait pas d'avoir ouï dire à sa mère qu'il eût jamais des oncles ou des tantes, et sans cela il n'est pas aisé d'avoir des cousins.

« Monsieur, répondit-celui-ci, » votre père avait un frère nommé » Hippolyte, qui parvint à l'âge de » dix-huit ans, sans avoir faire autre » chose que jurer, boire, jouer aux » dés et avec les filles. Grand-papa » Robert, qui n'était pas endurant, » le fit enlever, conduire à Brest et » mettre à bord d'un vaisseau qui partait pour les Antilles.

» Au milieu de la traversée, le bâ-
» timent fut assailli d'une tempête,
» dont je vous ferai l'histoire si vous
» voulez. — C'est inutile, monsieur.
» — Il fut jeté sur un rocher où il
» se brisa. L'équipage se mit dans les
» chaloupes, et on refusa d'y rece-
» voir Hippolyte, parce qu'on ne
» voulait pas les surcharger, et que
» si quelqu'un devait être noyé, il
» valait mieux que ce fût un mauvais
» sujet qu'un autre. En conséquence
» de ce raisonnement, auquel Hip-
» polyte eût répondu d'une manière
» victorieuse, si on lui en eût laissé
» le temps, il fut réduit à s'accro-
» cher à quelques plantes marines,
» et il resta dans l'eau jusqu'au cou,
» attendant le moment d'être tout-à-
» fait submergé, ou tiré de-là par
» quelqu'un de ces coups du sort qui
» tiennent du prodige, et que ce-
» pendant on lit partout.

» Bientôt il se trouva les épaules

» hors de l'eau ; une heure après, » il n'en avait que jusqu'à la ceinture ; enfin le roc se découvrit, » et Hippolyte put se promener à » pied sec. Vous allez me prendre » par mes propres paroles, et crier » au miracle. Rien n'est pourtant » plus simple que ce que je vous ra- » conte : la marée baissait, voilà » tout.

» En se promenant sur son rocher, » Hippolyte pensa que la marée » qui avait baissé remonterait infail- » liblement au bout de six heures. » Il ne savait même pas si elle ne » baissait pas déjà au moment où le » vaisseau périt, auquel cas il aurait » à la marée prochaine, de l'eau par » dessus la tête, perspective qui n'é- » tait pas faite pour l'égayer.

En faisant toutes ces réflexions, » il broncha et tomba, parce qu'il » observait les bornes de l'horizon,

» au lieu de regarder à ses pieds. Sa » chute ramena son imagination va» gabonde au point qu'il occupait, » et il se trouva entre un coffret et » deux caisses, dont il ne put se ti» rer qu'à l'aide d'un ferrement avec » lequel il les brisa. Une des caisses » était pleine de biscuit, l'autre de » vin de Champagne, et le coffret » d'or.

» Hippolyte but et mangea, et se » trouva assez bien pour tenir à la » vie et aux jouissances. Il regarda » ses richesses avec complaisance, » et jugea que s'il pouvait les porter » à terre, il aurait de quoi jouer aux » dés et avec les filles le reste de ses » jours. Il n'y avait qu'un obstacle à » surmonter : c'est que la terre était » à quatre ou cinq cents lieues de » lui.

» Cependant, comme un grand » cœur ne désespère de rien, Hippo» lyte se mit à fabriquer, des débris

» du bâtiment et de quelques cordages rompus, un mauvais radeau » sur lequel il chargea ses provisions » et son or. Il s'y plaça ensuite, s'y » attacha fortement, et s'abandonna » à sa bonne ou à sa mauvaise fortune.

» Bientôt un vaisseau, que la tempê e avait aussi écarté de la route, » mais qu'elle n'avait pas brisé, parut fort à propos, et recueillit » Hippolyte, son biscuit, son vin de » Champagne et sa cassette. Tout » cela est arrangé pour le mieux, allez-vous dire. J'en conviens avec » vous ; mais une preuve certaine » de la vérité de ces faits, c'est que » me voilà, et que je n'existerais point » si mon père se fût noyé alors.

» Hippolyte, arrivé à Saint-Domingue, crut en être quitte pour » payer généreusement son passage. » Ce n'était pas là le compte du capitaine. Presque tous les hommes

» sont fripons, quand ils peuvent
» l'être avec impunité. Celui-ci
» avait jeté un dévolu sur la cassette
» de mon père, et il lui déclara qu'il
» fallait partager, ou s'attendre à être
» dénoncé et à perdre le tout. Hip-
» polyte dit au capitaine que le trait
» n'était pas delicat. Le capitaine ré-
» pondit qu'on fait toujours mal ses
» affaires avec de la délicatesse, et
» il persista si vivement dans ses
» prétentions, qu'Hippolyte aima
» mieux se tirer de ce pas difficile
» avec cent mille écus qu'avec
» rien.

» Il vécu un ân comme un petit
» seigneur. Un an de cette vie encore,
» et il ne lui serait plus rien resté.
» L'amour, qui fait au hazard le
» bien et le mal, l'amour le sauva.

» Hippolyte rencontra chez le
» gouverneur la fille d'un riche ha-
» bitant, jeune, jolie et très-éveillée.
» Vous savez qu'il aimait à jouer

» avec les filles; elle aimait à jouer
» avec les garçons ; ils jouèrent tant
» qu'au bout de six mois monsieur
» le gouverneur lui notifia que s'il
» n'épousait mademoiselle Sophie
» dans les vingt-quatre heures, il
» le ferait mettre aux fers à la ré-
» quisition de son père.

» Comme une femme jeune, jo-
» lie et riche, vaut mieux qu'un pro-
» cès criminel, Hippolyte épousa
» mademoiselle Sophie.

» Comme il n'était pas très-con-
» tent de son père, il n'avait pas jugé
» à propos de lui donner de ses nou-
» velles.

» Comme un père se console aisé-
» ment de la perte d'un mauvais sujet,
» le grand-papa Robert ne s'occupa
» plus de son fils.

» Comme un goût qu'on ne com-
» bat point devient irrésistible, ma

» mère joua tant avec les garçons, » qu'elle en mourut.

» Comme il est juste qu'un père » meure avant son fils, le mien s'est » décidé, il y a six mois à me trans- » mettre sa fortune.

» Et comme on ne jouit bien de » de son opulence qu'à Paris, j'ai » tout réalisé, je me suis embarqué, » et je suis ici depuis huit jours.

» Mon premier soin a été de cher- » cher les Robert, s'il en existait en- » core. Je n'avais reçu de mon père » que des renseignemens très - géné- » raux sur sa famille. Cependant, à » l'aide de quelques notes du lieute- » nant de police, et des régistres de » votre paroisse, je vous ai découvert, » mon cher cousin, et je m'empresse » de vous offrir mon amitié, et » votre part de deux millions, si » vous en avez besoin. »

Cette histoire était un peu extraordinaire, et le ton du narrateur peu propre à persuader. Mais le moyen de ne vouloir pas être le cousin d'un homme qui a deux millions, et qui vous offre sa bourse! Roberville devait soixante mille livres, et les intérêts de cette somme réduisaient son revenu à neuf mille francs. Il forma le projet de se libérer aux dépens du cousin.

Il devait craindre que le parent attribuât le dérangement de ses affaires à son inconduite, ce qui pourrait éteindre tout-à-coup cette belle chaleur, ce noble désintéressement. Roberville jugea donc à propos de faire précéder la demande des soixante mille francs, du récit des faits qui avaient successivement nécessité les emprunts; et il conta au cousin les particularités que vous connaissez déjà. Le cousin le plaignit, le loua de la fermeté qu'il

opposait aux fantaisies d'une femme déraisonnable, s'engagea formellement à payer ses dettes, et finit par une offre qui devait séduire un homme dans sa position.

« J'ai acquis hier, lui dit-il, à » Épinay, près Saint-Denis, une » propriété charmante. La maison » est simple, mais les jardins sont » délicieux. La nature n'a produit » nulle part de paysage aussi piquant » aussi varié; nulle part l'ordonnateur n'a aussi complètement caché » l'art. Ce chef-d'œuvre est l'ouvrage » de M. de Nayer, qui s'est fait la » plus haute réputation en ce genre(*). » Vous le connaissez, mon cousin? » — Non, mon cousin. — Vous en » avez au moins entendu parler? —

(*) Ces jardins existent réellement. Ils appartiennent à M. de Nayer, maire d'Epinay, qui en fait parfaitement les honneurs, et qui passe sa vie au sein des arts et de l'amitié.

» On en parle partout. — Je vous
» prête ma maison. Conduisez-y ma-
» dame de Roberville ; et passez-y
» quelques mois avec elle. Les beau-
» tés locales la séduiront, et elle per-
» dra insensiblement à Epinay ces
» habitudes qui vous blessent si juste-
» ment. Vous serez arrivé à votre but
» sans avoir été contraint d'employer
» l'autorité, moyen que dans notre
» famille on emploie toujours à re-
» gret. »

Roberville trouve la proposition sage et naturelle. Il se félicite de ramener, sinon l'amour, du moins le calme dans sa maison. Il accepte avec les protestations de la plus vive reconnaissance et du dévouement le plus absolu. Il fait appeler madame.

Madame paraît, et monsieur lui présente le cousin. Elle le fixe, recule et rougit. « Quel enfantillage !
» s'écrie Roberville. Approchez, ma-
» dame ; embrassez un parent géné-

» reux, qui rétablit nos affaires. »
Rose hésite, elle balance, elle craint de faire quelque bévue; son mari la pousse dans les bras du cousin. Par quelle fatalité l'hymen donne-t-il toujours tête baissé dans les piéges que lui tend l'amour?

Le cousin est le mousquetaire; la maison d'Epinay appartient à sa comtesse, et il n'aurait pas un sou, s'il n'avait emprunté la veille cinquante louis à un de ses camarades.

Roberville fait part à sa femme de l'intention où il est de passer quelque temps à Epinay. Sa femme lui répond qu'elle est disposée à faire ce qui lui plaira, et que la société de son parent lui sera toujours agréable. « Voyez-vous, disait tout bas Roberville au mousquetaire, voyez-vous » les effets heureux de l'énergie que » que j'ai déployée hier? Les fem» mes, quoi qu'elles disent, sentent » qu'elles sont faites pour obéir. Elles

» ploient sous un mari ferme, et ne ré-
» sistent qu'à un sot.—Vous avez rai-
» son, mon cousin. Mais sachez mainte-
» tenant adoucir le joug, à mesure
» que ma cousine reviendra à son de-
» voir. » — Vous sentez bien que je
» l'engagerai à être toujours plus sou-
» mise, en reconnaissant sa docilité
» par des égards, des attentions. Oh!
» je sais comment il faut mener une
» femme. — Mon carosse est à la
» porte : ne laissez pas refroidir ces fa-
» vorables dispositions. » Les mousquetaires menaient les affaires rapidement, et celui-ci était plus mousquetaire qu'un autre.

« Allons, ma bonne amie, donnez
» ordre qu'on nous fasse une malle ou
» deux pendant que nous déjeunerons.
» — J'y cours, mon ami. — Je suis
» sûr, mon cousin, que vous n'aurez
» plus de ma cousine que de la satis-
» faction. — Ma foi, je commence
» à le croire. »

M. de Vercourt ne manqua point d'offrir son hommage à la famille assemblée. Roberville répéta exactement ce que lui avait dit le cousin. Papa et maman Perceval ouvrirent les yeux et les oreilles. Félicité observait le jeune homme, et tira son beau-frère à part. « Ne lui trouvez-vous » pas, dit-elle, un air contraint ? — » Bah ! voulez-vous qu'un homme de » vingt ans, qui n'a encore vécu qu'a» vec des nègres, soit à son aise, au » milieu de quatre à cinq personnes » qu'il voit pour la première fois ? Ap» prenez qu'il me donne soixante » mille francs, et qu'il me prête les » plus beaux jardins des environs de » Paris. — Je n'ai rien à répondre à » cela. »

On déjeune. M. de Vercourt est réservé, gai, spirituel avec décence. Pas un regard qui s'adresse à Rose ; toutes ses attentions sont pour Félicité. « Il est charmant, disait tout

» bas maman Perceval. Si elle pouvait le fixer, pensait Roberville! Beaucoup de maris sont de cette finesse-là.

On laisse la garde des lieux au beau-père et à sa femme; on témoigne à Félicité de vifs regrets de la quitter; on se promet de venir quelquefois passer un jour avec elle; on ne manquera pas de lui amener l'aimable cousin. On part, on arrive à Epinay.

« Cette maison, dites-vous, ap-
» partient à la comtesse? — Et si la
» fantaisie d'y venir lui prenait? —
» Elle est dame d'atours de la Dau-
» phine, et elle est de service en ce
» moment. — Et son carosse? —
» Un moment donc, vous ne me lai-
» sez pas le temps de respirer. M. de
» Vercourt a renvoyé l'équipage, et
» il a dit à Roberville: Il faut lui ôter,
» avec les moyens d'aller à Paris,
» l'envie d'y retourner. »

La jolie cousine se lance dans les bosquets, dans la prairie. Elle monte le yacht, elle visite les îles ; partout elle admire, elle s'écrie, elle proteste qu'elle passerait sa vie dans ce lieu de délices. Roberville partage son ravissement. Il n'a qu'un regret, c'est de ne pouvoir acquérir ses jardins enchantés. « Mais le cousin est » si bon ! il paraît tenir si peu à ce » qu'il a ! Je ne lui ai demandé que » soixante mille francs ; il m'eût également donné cent mille écus. Qui » sait, lorsqu'il apprendra combien » je tiens à cette propriété...... » *Vanitas vanitatum !*

Quand on n'est que trois à la campagne, il est difficile de se ménager des têtes-à-têtes ; et quand on n'a que cinquante louis à sa disposition, il n'y a pas de temps à perdre. Vercourt avait distribué les logemens de manière à pouvoir s'introduire facilement la nuit prochaine chez madame.

Mais il fallait au moins trouver le moment de lui dire à l'oreille: Vous laisserez votre porte ouverte, parce qu'elle crie sur ses gonds. Il suivait Rose pas à pas; mais il avait toujours sur ses talons le cher mari, trop reconnaissant pour ne pas faire à son noble parent la cour la plus assidue. Vercourt enrageait .... et Rose aussi.

On dîne, et le repas est frugal. Le mousquetaire assure qu'une vie sobre est mère de la santé, qu'il se trouve à merveille de ce régime; et Roberville n'a garde de le contredire. C'est la femme du jardinier qui a fait la cuisine; c'est le jardinier qui apporte les plats et qui se retire. Vercourt proteste qu'il ne peut souffrir les domestiques, qu'ils ôtent toute la liberté de la conversation, et qu'ils sont souvent les espions de leurs maîtres. Roberville ne manque pas d'assurer que pour être bien servi, il faut se servir

soi-même. Cependant il regarde sa femme ; il craint qu'un genre de vie aussi nouveau ne lui déplaise extraordinairement.... Sa femme conserve sa gaîté franche et son air satisfait.

Il amène la conversation sur l'objet qui l'intéresse essentiellement. « Il est » inutile mon cousin, de me parler » de cela davantage : c'est paraître » douter de ma sincérité J'ai con» tracté un engagement ; je le tien» drai. Mais l'exécution tient à cer» tains arrangemens que je dois pren» dre avec mon banquier. Je ne peux » terminer avant quinze jours, et j'en » suis bien fâché. — Que cela ne vous » chagrine pas, mon cousin. J'atten» drais un mois s'il le faut. — Je vous » certifie qu'avant ce temps-là vous » saurez à quoi vous en tenir. A pro» pos, savez-vous que votre belle » sœur est jolie, mais très-jolie ! — » Elle a de l'esprit comme un ange, un

» un caractère doux, et les qualités
» les plus rares. — Je crois en effet
» cette jeune personne propre à as-
» surer le bonheur d'un galant hom-
» me. — Et je serai enchanté de la
» voir bien mariée. J'avais toujours
» eu de l'éloignement pour le ma-
» riage. — Et notre petite Félicité
» vous en rapproche peut-être. —
» Je ne dis pas encore ce que je ferai.
» Au reste, j'assurerai un million à
» celle que j'épouserai. » Roberville
croit déjà sa belle-sœur millionnaire
Heureux de son bonheur futur, il cherche le pied de sa femme; il veut lui exprimer et lui faire partager un sentiment, que les convenances ne lui permettent pas de laisser éclater : ce n'est pas le pied de madame qu'il rencontre; c'est celui de quelqu'un bien plus habile, qui, sans se déconcerter, répond mollement à la douce pression, et qui caresse en même temps le pied

mignon qu'on lui a abandonné à l'instant où l'on s'est placé. Maris, défiez-vous des grandes napes à table, des bras à la promenade, et des sacs partout.

On se lève, on rentre dans les bosquets ; le cousin s'échappe un moment ; il revient, il offre son bras à madame, et la jolie main, qui paraît à peine le toucher, le presse amoureusement. Le sac, confident discret, est légèrement suspendu à un doigt effilé ; il est entr'ouvert, il a déjà reçu le billet qui prononce sur les destinées du mari. Rose s'éloigne à son tour, elle reparaît, ici derrière un arbre ; plus loin, derrière des touffes de lilas ; elle joue, elle folâtre ; à peine l'a-t-on perdue de vue, et elle a trouvé une minute pour lire et déchirer le billet. Oh ! c'est un grand maître que l'amour ! on l'a

souvent dit, et je pouvais me dispenser de le répéter.

Nos jeunes gens se lassent de courir. On veut se reposer sur le bord de l'eau, sous les peupliers d'une île qui semble consacrée à l'amour. On remonte sur le yacht, on vogue, on aborde. On trouve une collation champêtre composée du meilleur laitage et des fruits les plus beaux. Tout cela ne coûte rien à Vercourt : c'est la comtesse qui traite sa rivale. Avouons, messieurs, que s'il y a des femmes adroites, il y a des hommes qui les valent bien.

« Oh, parbleu, il me vient une » excellente idée. Par ici, par ici, » ma belle cousine ! » Vercourt prend la main de la jeune femme, il l'entraîne, ils sont au milieu du canal. « Cousin, vous voilà précisément » dans la position de Robinson. » Voyons si vous serez aussi indus-

trieux que lui. Il est charmant, pensait Roberville. Quelle variété piquante il met dans nos plaisirs! Rose a raison, on passerait ici sa vie... Hé! mais... oui... sans doute, ces jardins sont à moi. Le cousin aime Félicité, Au premier jour il me chargera des demandes. J'exigerai cette terre en présent de noces, et un homme amoureux ne refuse rien.

Pendant que le bon mari fait des projets, Vercourt, suit l'exécution des siens. Il a conduit sa douce amie sous un bois épais. Un banc de gazon se présente, on s'assied, on débute par les aveux mutuels qu'on s'est faits la veille à l'Opéra, mais que la passion naissante aime tant à répéter. Le beau mousquetaire croit pouvoir tout se permettre : tout autre l'eût cru comme lui. « Finissez, monsieur, » je ne permettrai point cela. — Refuser à un homme qu'on aime un » baiser sur ces lèvres de rose? —

» Ma bouche a promis fidélité. — » Parbleu, c'est bien le moment d'a» voir des scrupules, et d'en avoir » d'aussi plaisans! —Je ne plaisante » pas, monsieur. Ma bouche ne » faussera pas son serment. » Le mousquetaire insiste; madame de Roberville se défend avec opiniâtreté. Vercourt s'afflige, se désole. « Que » vous êtes enfant! de quoi vous » plaignez-vous? du refus d'une ba» gatelle. Mais ne savez-vous pas » qu'il n'y a que ma bouche qui ait » juré. »

Vercourt, en riant aux éclats, devint possesseur de milles charmes qui n'avaient rien promis, et dans l'excès de leur ravissement, cette bouche si chaste fut infidèle comme le reste.

Rose, revenant à elle, se plaignit amèrement de l'infraction du traité. Le mousquetaire promit d'en observer les conditions à l'avenir. Il le

viola cinq minutes après, et la conscience timorée de la petite femme était déjà rassurée lorsqu'ils rejoignirent le nouveau Robinson.

Le pauvre insulaire avait travaillé de son côté, non à défricher un coin de terre, ni à prendre des chèvres sauvages, mais à enlacer les ramaux d'un saule pleureur dans les branches de quelques peupliers. Il avait préparé pour le cher cousin un toit de verdure impénétrable aux rayons du soleil. La bêche avait pratiqué une table de gazon, et le petit fossé qui l'entourait était destiné à reposer leurs pieds. La collation était rangée avec goût sur l'herbe verdoyante.

« A merveille, à merveille, cou-
» sin ! s'écrie le mousquetaire. Que
» de choses en aussi peu de temps !
» D'honneur, vous êtes dignes d'ha-
» biter une île déserte. — N'est-il pas
» vrai? et vous, à quoi avez-vous

» passez le temps? — J'ai donné à
» ma cousine une première leçon de
» billard. Elle manie la queue à ra-
» vir. »

Tout le monde était fatigué, et la collation parut excellente. Au repas champêtre succéda le plaisir de la pêche, et l'étang de la comtesse fournit la matelote pour le soir. Le mousquetaire avait trouvé un éclair de bonheur sur le banc de gazon; mais l'amour est insatiable, et Vercourt soupirait après des jouissances commodes, prolongées. Il observa que pour bien saisir les beautés de la nature, on doit se coucher avec le soleil afin de se lever avec lui. Roberville, excédé des travaux de la journée, ne désirait plus que son lit; Rose, très-satisfaite de son amant, était impatiente de se retrouver dans ses bras, et quand tout le monde est du même avis, les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Neuf heures

sonnaient, et chacun se retirait chez soi.

Après les derniers complimens, Vercourt tire sa porte avec fracas, et la repousse aussi-tôt, il s'assure une sortie facile. Il a en effet persuadé le cousin qu'il est bien et dûment renfermé, et qu'il ne pense qu'à dormir. Rose a suivi à la lettre les instructions que lui donnait le billet : son appartement est ouvert ; elle est dans un lit parsemé de roses, et dans l'état où Vénus sortant du sein de l'onde ; elle compte les minutes ; elle appelle en secret l'amour et le bonheur.

Roberville, toujours plein d'attentions et de prévenances, avait aussi laissé sa porte ouverte et sa bougie allumée : il n'y avait pas de domestique dans la maison. Le cousin pourrait avoir besoin de quelque chose, et les soins de tous genres ne coûteront rien à un homme qui attend de

celui auquel il les rend, soixante mille francs et une propriété charmante.

L'ardent, l'impétueux Velcourt prête depuis quelque temps une oreille attentive : le plus profond silence règne autour de lui. Il se lève. il sort de sa chambre. La lumière qui frappe sur le mur opposé à la porte du cousin, indique qu'elle est ouverte. Roberville a-t-il quelque soupçon ? L'inclination qu'on feint pour sa belle-sœur, ne doit-elle pas écarter toute idée d'intelligence avec sa femme ? Lit-il ? que fait il ? C'est ce dont il faut d'abord s'assurer. L'amant le plus intrépide ne se brouille avec le mari qu'à la dernière extrémité, et Vercourt voulait conserver l'amitié de celui-ci jusqu'à son dernier écu.

Il veut savoir si le cousin veille ou dort ; il s'avance sur la pointe du pied, il tâtonne : le point lumineux

lui sert de fanal, sans rien éclairer autour de lui. Un jardinier, une jardinière, connaissent peu les dispositions d'un appartement : ces bonnes gens ont laissé dans un coin du corridor, un guéridon, une cuvette et son pot à l'eau, qui devaient être dans un cabinet de toilette, et que Vercourt ne pouvait s'attendre à rencontrer là. Son pied accroche le meuble léger et sans aplomb. Le guéridon, la porcelaine, roulent à dix pieds de lui, et se brisent avec fracas. Le cousin se réveille en sursaut, saute de son lit, prend sa bougie, et se trouve nez à nez avec Vercourt. « Bon Dieu ! qu'avez-vous, mon » cher cousin ? — Une indigestion » épouvantable, et je viens vous de» mander du secours. — Du thé, » mon cousin, force thé. « — Non, » un verre de rhum, et l'estomac se » dégagera. — Du thé, vous dis-je, » du thé, c'est le remède souverain.»

Roberville ouvre la croisée ; il appelle la jardinière à grands cris ; Vercourt se donne au diable ; Rose, interdite, profite cependant de ce moment de tumulte pour s'enfermer à double tour.

La jardinière accourt, un pied chaussé, l'autre nu ; un jupon dans une main, son fichu dans l'autre et ce désordre ne la rend pas plus intéressante. Une bourré, est au feu, la bouilloire suspendue, la boîte au thé sur la table, la théière essuyée. Vercourt assure qu'il va mieux, et annonce qu'il va se recoucher. Roberville y consent, mais il déclare qu'il passera le reste de la nuit auprès du cher cousin, et qu'il lui versera de l'eau chaude, jusqu'à parfait soulagement. Vercourt proteste qu'il ne boira pas ; Roberville jure qu'il boira Vercourt s'enfuit dans sa chambre, Roberville y entre avec lui. La jardinière monte le thé, Roberville

verse, Vercourt se cache sous la couverture. Roberville prie, supplie, conjure; le mousquetaire est sourd. Roberville commence, sur les indigestions, une dissertation aussi prolixe que savante. La jardinière, femme très-entendue, saisit cette circonstance favorable; elle descend, elle remonte armée d'une seringue; et, pendant que Roberville cherche à découvrir la tête, elle attaque le postérieur. Un coin de la couverture est levé, et Vercourt, ne sait plus à quel assaillant faire face. Défend-il le haut, il sent le bout de la canule à l'orifice. Echappe-t-il à l'instrument, il retrouve Roberville la tasse à la main. Il se ploie, il s'allonge, il se roule, il s'étend comme un ver. Dans la rapidité de ses mouvemens il heurte le bras de Roberville; l'eau bouillante lui couvre une épaule et le dos; la douleur le rend immobile; l'arme fatale est appliquée,

le piston joue, Vercourt n'a pas perdu un goutte. Prompt à la rispote, il renvoie à la jardinière l'eau qu'elle a introduite, mais colorée et odorante. Elle jette les hauts-cris: le mousquetaire la regarde; il est vengé. Le visage, le cou, la gorge sont inondés. La bonne femme s'emporte tempête; Vercourt et Roberville rient aux éclats.

Le reste de la nuit est employé à réparer le désordre. Le mousquetaire recouche dans des draps blancs. Roberville s'obstine à rester; le cousin le laisse faire, et s'endort profondément, bien convaincu qu'il ne peut mieux faire. Roberville attribue ce sommeil tranquille à l'évacuation produite par le lavement. Rassuré sur l'état du cousin, il rentre dans sa chambre, et se remet au lit.

Rose ne sait à quoi attribuer le carillon infernal qu'elle a entendu;

elle croirait que son mari a surpris son amant cherchant à s'introduire chez elle, sans les bruyans éclats de rire qui ont terminé cette scène. Elle se lève au point du jour, elle descend dans les jardins, elle cherche, elle trouve le jardinier, elle l'interroge, elle apprend que ses plaisirs ne sont que différés.

Parbleu, se disait Vercourt en s'habillant, je ne craindrai la nuit prochaine, ni thé, ni graine de lin, ni mari. Celui-ci est le premier qui ait mystifié un mousquetaire; mais je prendrai glorieusement ma revanche. En déjeunant, il parle de Félicité, il en parle à la promenade, il en parle au dîner, et toujours avec plus de chaleur. Enfin lorsque le jour va finir, qu'on peut tout au plus arriver à Paris avant que le soleil se montre à Pékin, Vercourt prie, supplie son bon, son obligeant cousin,

de ne pas différer son bonheur, et d'aller à l'instant même demander le cœur et la main de sa belle-sœur. Roberville cède avec empressement à des instances dont le résultat peut combler tous ses vœux. Il prend son épée, sa canne à pomme d'or; il trotte à pied jusqu'à Saint-Denis, où il se jette dans la première cariole qui se présente.

« Ah! mon ami, disait Rose à son » amant, tu m'as fait connaître combien la vengeance est douce; mais » jusqu'ici, tu m'as bien peu vengée. » — Nous avons aujourd'hui un tort » de plus à punir : une nuit qui de- » vait être délicieuse, et qu'on m'a » fait passer entre une bouilloire et » une seringue! — Et les inquiétu- » des mortelles que j'ai eues? — » Oui, la vengeance sera sans bornes. » Une nuit d'Alcmène pourrait à » peine y suffire. — Qu'est-ce qu'une » nuit d'Alcmène, mon ami? —

» C'est une nuit double, mon petit
» ange. — Oh ! ayons une nuit
» double. »

Quand on en a passé une sans dormir, le lit est bien attrayant. Il a un charme irrésistible, embelli par le désir et la présence de l'objet aimé. Nos amans soupent de bonne heure, ils soupent à la hâte ; Vercourt donne, en se levant, le signal du combat ; son intrépide amante se montre digne de lui ; il l'enlève, il la porte, il la dépose sur l'autel ; il arrache jusqu'au dernier voile qui couvre la victime, le premier sacrifice est consommé. Cher vengeur, cher vengeur, disait d'une voix entrecoupée la jeune femme, ivre de la vengeance qu'elle a goûtée, et de celle que son amant lui promet encore.

Le bon mari cheminait trop lentement au gré de son impatience. Il était dix heures au moins, lorsqu'il

arriva à l'Estrapade. Il craignait de trouver la famille Perceval couchée. Mais Félicité n'avait à se venger de personne, et dès long-temps maman Perceval ne trouvait plus de vengeurs. On allait se mettre à table.

Félicité se hâte de donner un couvert, et cet aimable empressement est payé de deux baisers. Aux caresses fraternelles succèdent les félicitations. Il est difficile de s'en réjouir, quand on n'en connaît pas l'objet. On attendait, la bouche ouverte, que Roberville s'expliquât : c'est par-là qu'il aurait dû commencer ; mais il ne faisait rien comme un autre.

Il débuta par dépeindre son cher cousin de la tête aux pieds ; il fit valoir le moindre de ses agrémens personnels, ce qui était fort inutile : Félicité était fille, et toute fille à marier a jugé en un clin d'œil un homme qui ne l'est pas. Roberville vint enfin aux propositions. Des propositions,

il passa aux conditions, et il ne dit plus un mot qui ne fût avidemment recueilli, et qui ne plût infiniment. En marquant le plus haut intérêt, et un zèle vraiment sincère pour le bien-être futur de la petite personne, M. de Roberville ne s'oubliait pas. « Mon cousin » donne à Félicité un million, dont » sa charmante habitation d'Epinay » fait partie pour trois cent mille » livres. Mais comme il a pour moi » beaucoup d'amitié, il entend que » j'aie la jouissance à vie de cette mai» son, à la charge par moi de l'en» tretenir dans l'état où elle est, et » de l'y recevoir avec sa femme » quand ils voudront y venir. »

Il n'y avait pas la moindre objection à faire contre ces arrangemens. Il restait à une fille, qu'on mariait encore sans dot, sept cent mille francs net, un fort joli homme. Il eût fallu être bien difficile pour déli-

bérer : aussi répondit-on à l'instant, et de la manière que le désirait Roberville.

« Ce cher cousin, de quelle joie » son tendre cœur sera pénétré ! » avec quelle ivresse il va m'entendre !...... Eh !...... mais...... pourquoi retarder la jouissance que l'amour lui réserve ? Peut-être l'incertitude de son sort l'empêche de se » livrer au sommeil. Qu'il sache » dans deux heures qu'il n'a plus » qu'à marquer l'instant de sa félicité. » Qu'on m'aille chercher un fiacre. »

Roberville repart avec plus d'empressement encore qu'il n'est venu. Il anime, il stimule son cocher, et à chaque coup de fouet il ajoute quelque chose au pour-boire promis. Il arrange sa harangue au cousin. Elle est insinuante, flatteuse, et il ne résistera pas à des phrases si bien tournées ; d'ailleurs, la jouissance de la maison d'Epinay est le prix de la

main de Félicité. Le cousin y gagnera encore; pensait-il ; car enfin, j'ai estimé ce bien-là au-dessus de sa valeur. Il n'entrera dans aucune explication avec les Perceval : celui qui donne n'a rien à dire, et Félicité est trop avantagée, pour se permettre la plus faible réclamation. Ainsi, il n'est pas probable que ma supercherie soit jamais découverte. D'ailleurs je me mettrai toujours en tiers, jusqu'après la signature du contrat. Ma foi, vive les gens d'esprit! me voilà propriétaire sans frais.

Roberville descend à une portée de fusil d'Epinay; car enfin. tout amoureux qu'est le cousin, il pourrait fort bien reposer, et on ne saurait avoir trop de ménagemens pour son bienfaiteur. Sonner à la grille serait inconvenant; car le logement du jardinier est éloigné, et il faudrait que le cousin vînt lui-même ouvrir ce qui ferait beaucoup de peine à

Roberville. Il longe les murs du parc; il cherche l'endroit d'où sa vue s'est perdue dans la vallée de Montmorency, et où, par conséquent, la muraille a peu d'élévation. Il s'accroche, il monte, il parvient au faîte: le voilà dans l'enclos Pauvre mari !

Il s'avance vers la maison. Il écoute; pas le plus léger bruit. « Il » dort, dit-il ; allons attendre son » réveil dans ma chambre, et qu'il » doute, aux premiers mots qu'il en» tendra, s'il veille, ou s'il n'est pas » flatté par le plus doux des songes. » Toujours plein des plus délicates intentions. Roberville va chez le jardinier ; il frappe, il demande la clef d'une fausse porte des cuisines ; il revient, il allume une bougie, il quitte ses souliers au bas de l'escalier, il entre chez lui, et la perte de nos amans était au moins retardée, s'il ne lui fût venu dans l'esprit d'aller écouter à la porte du cousin.

» Je n'entends rien, c'est à mer-
» veille ; mais avec qui causerait-il ?
» et s'il ne dort pas, n'est-il pas juste
» que je jouisse de la reconnaissance
» due à mes succès et à la célérité de
» mes démarches ? » Idée fatale aux intérêts de tous.

Roberville s'avance sur la pointe du pied ; il trouve la porte de Vercourt ouverte, il avance..... C'est maintenant lui qui doute s'il veille ; il ne peut en croire ses yeux ; l'étonnement, la colère le rendent immobile ; la bougie est prête à s'échapper de sa main...... Vercourt n'est pas dans son lit, il n'y a pas été ; il ne peut en partager qu'un, c'est celui...... Et le mari le moins attaché à sa femme n'aime pas cela.

Quand on est seul à la campagne avec sa maîtresse, qu'on ne craint ni mari, ni fâcheux ; qu'on s'est assuré que les jardiniers sont allés, à l'autre extrémité du parc, oublier les tra-

vaux du jour, enfin, qu'on a fermé la porte ordinaire d'entrée, on croit n'avoir pas besoin d'autres précautions; et Vercourt avait négligé de s'enfermer avec madame de Roberville. L'époux outragé parait tout-à-coup devant eux.

« Lâche, ingrat, tu déshonores
» l'homme qui te croyait son ami!
» — Qu'avez-vous donc, mon cou-
» sin? — Ce que j'ai, malheureux,
» ce que j'ai! — Allons, ne va-t-il
» pas se mettre un tas de chimères
» dans la tête, s'aviser d'être jaloux!
» — Moi! jaloux d'une perfide,
» d'une infâme! Je suis furieux, et
» les effets de ma colère seront terri-
» bles pour tous deux. — Modérez-
» vous, mon cousin. Le cœur plein
» de l'image de Félicité, je ne pou-
» vais dormir, et je suis venu parler
» d'elle avec madame. — Parler avec
» madame, tous deux dans le même
» lit! — Qu'importe? Vous ne sup-

» posez pas sans doute qu'on puisse
» éprouver les désirs auprès de sa
» cousine germaine. Et quand cela
» serait, ne savez vous pas que le
» bienheureux Robert d'Arbrissèles
» couchait avec les plus jeunes de ces
» religieuses, dans l'unique vue de
» mortifier ses sens? Or, ne puis-je
» pas aussi me sanctifier auprès de
» madame? C'en est trop, s'écrie Ro-
» berville, exaspéré, hors de lui, et
» il lève sa canne à pomme d'or. On
» peut pardonner, reprend le mous-
» quetaire, quelques injures à un
» mari qui a de l'humeur : mais je ne
» supporterai pas ce dernier ou-
» trage. Oui, mon ami, vous êtes
» cocu, puisque voulez le savoir, et
» vous me rendrez raison du geste que
» vous venez de vous permettre. —
» Quoi, non content de me couvrir
» d'infamie et de ridicule, vous allez
» encore attenter à ma vie! —
» Mon

» Mon cher, tout homme qui épouse femme jolie et bête, doit s'attendre » à bien des accidens et à être cor» rigé, lorsqu'il prend trop mal les » choses; c'est la règle. Allons, en » garde ; et finissons-en. »

En écoutant, en débitant ces dernières phrases, Vercourt a passé sa culotte, et a mis flamberge au vent. Le courage très-équivoque de Roberville est soutenu par la fureur, irrité par les railleries ; d'ailleurs, on le pousse, on le presse ; il tire sa petite épée.

Madame Thomasseau a appris à Rose que rien ne donne autant de célébrité à une femme que deux hommes qui se coupent la gorge pour elle, et Rose se garde bien de séparer les combattans. Elle se borne à faire des vœux pour Vercourt, parce qu'elle sait encore qu'une femme du bon ton s'intéresse plus à son amant qu'à son

mari. Il est vrai que le mousquetaire l'a traitée de bête; mais elle a lieu de se croire une bête fort aimable, puisqu'il lui a juré qu'il l'aime à la rage.

Ces messieurs ont croisé le fer; Vercourt fait les gros yeux, il a frappé trois ou quatre fois le parquet du pied, et déjà Roberville a reculé jusqu'au mur, où le cher cousin va le clouer, lorsqu'un carillon infernal fait ce que Rose aurait dû faire. Vercourt recule à son tour; il regarde, il s'inquiète, il attend. Roberville respire.

Madame la comtesse, jeune, jolie, riche, et veuve avec tout cela d'un vieux mari qui s'était borné à lui procurer quelques avant-goûts, s'était donnée à Vercourt avec tout l'abandon d'un cœur qui cède au besoin d'aimer. Faveurs, largesses, elle prodiguait tout pour le fixer; elle avait même pardonné quelques infidélités

passagères du genre de celle-ci ; mais ces infidélités mêmes avaient éveillé sa jalousie, et un homme à gages lui rendait compte de toutes les démarches de Vercourt. Elle avait trouvé odieux qu'il pût la tromper encore ; intolérable qu'il choisît sa maison pour le théâtre de ses plaisirs, et surtout qu'il lui donnât une bourgeoise pour rivale. L'amour-propre est au moins de moitié dans toutes les sensations des femmes.

Madame la comtesse avait écrit pendant une partie de la journée précédente ; elle s'était adressée à plusieurs gens en place ; elle s'était échappée de Versailles à l'entrée de la nuit, et elle venait jouir de sa vengeance.

« Dans cette chambre, s'écria-t-elle » en entrant, dans ce lit même ! Le » trait est atroce. Messieurs, exécutez » les ordres dont vous êtes porteurs. »

Ces messieurs étaient un commissaire et deux exempts de police, soutenus par une douzaine de leurs gens.

« De par le Roi, dit un exempt à » madame de Roberville, levez-vous » et suivez-moi.—Où faut-il vous sui- » vre, monsieur ? dit Rose intimidée. » — A la salpétrière, mademoiselle. » Le roi est bien bon, dit Roberville, » de m'éviter la peine de châtier ma » femme. Comment, reprit la com- » tesse, vous êtes le mari ! Vous faites- » là un joli métier. — Vous voyez, » madame, que j'ai l'épée à la main.

» De par le roi, dit l'autre exempt » à Vercourt.—De quoi s'agit-il, mon- » sieur ?—J'ai ordre de vous remet- » tre au commandant de votre corps. » —J'entends, quinze jours d'arrêts. » Ma chère comtesse, le tour est un » peu vif.

» Monsieur, continua Roberville » en s'adressant au mousquetaire,

» vous sentez que je ne veux pas de
» vos soixante mille francs.—Et vous
» faites bien.—Je renonce aux ca-
» deaux d'un parent tel que vous.—
» Je vous le conseille. — Je me suis
» montré en brave homme. — Pas
» trop. — Et maintenant la justice
» aura son cours.—Je ne connais pas
» cela — Ah ! vous feignez d'être
» amoureux de ma belle-sœur, vous
» me faites courir à Paris, et tout
» cela pour coucher avec ma femme!
» Voilà des témoins : je mangerai une
» partie de vos deux millions, et cette
» maison m'appartiendra dans peu
» de temps, entendez-vous, mon
» cousin ?

» Votre cousin !... deux millions !...
» cette maison vous appartiendra, re-
» prit la comtesse. Je vois qu'on vous
» a joué comme moi, mon cher ami.
» Monsieur est le cadet d'une famille
» distinguée de Bretagne, et vous

» n'êtes qu'un petit bourgeois. Il n'a
» pas cent louis de rente, et vous ne
» gagnerez rien à plaider contre lui.
» Cette maison est à moi, et vous au-
» rez la bonté d'en sortir avec celui
» qui vous y a établi.

» Un petit bourgeois, répliqua Ro-
» berville ! un petit bourgeois comme
» moi vaut bien une grande dame sans
» mœurs.— Qu'est-ce que c'est, mon
» ami ? Est-ce à vous qu'il appartient
» de juger les usages de la cour ?—
» ma foi, madame, les petits jugent
» les grands, et je prononce, moi,
» qu'entre les femmes-filles il n'y a
» de différence que du coin de la rue
» à l'intérieur d'un palais.—Délivrez-
» moi, messieurs, de ces criaillereries.»

Le commissaire s'avança gravement, de peur de perdre de son importance, de chiffonner sa robe, et de déranger sa perruque à trois marteaux. Le bras étendu et l'index en l'air, il dit :

« Votre principe, monsieur, n'est que
» d'un philosophe, et ce n'est point
» avec des hypothèses qu'on gouverne
» les états.- L'expérience a établi des
» distinctions que nous appliquons ri-
» goureusement aux différentes classe
» de femmes. Femmes honnêtes, et il
» y en a. Elles s'ennuient un peu ; mais
» elles sont respectées. Femmes fai-
» bles, qui n'ont qu'un amant. L'opi-
» nion publique les ménage, parce que
» la faiblesse est le partage ordinaire
» de la condition humaine. Femmes
» galantes, qui ont plusieurs amans,
» mais qui accordent leurs plaisirs
» avec les bienséances. Celles-ci sont
» reçues partout. On en parle à l'o-
» reille ; mais comme on ne cesse de
» leur marquer une estime qu'elles
» n'inspirent plus, elles se trouvent
» fort bien de la galanterie ; et voilà
» pourquoi il y a tant de femmes ga-
» lantes. Femmes entretenues, qui

» appartiennent au plus *donnant.*
» L'état de ces dames est un peu
» scandaleux ; mais elles sont jolies,
» et on ne méprise pas ce qui plaît.
» D'ailleurs nous les protégeons, parce
» qu'elles tendent sans cesses à rétablir
» l'égalité des fortunes. Quant à celles
» qui trafiquent publiquement de leurs
» charmes, nous les tolérons, parce
» que les femmes honnêtes et faibles
» leur doivent de ne pas recevoir dans
» les rues de baisers avinés, et de ne
» pas faire d'une borne un sofa.
» Mais à la moindre incartade elles
» passent du ruisseau à l'Hôpital et
» à la Salpétrière. Ces maisons sont
» les égouts, où la fange va se per-
» dre, et quelquefois se purifier. Or,
» il est clair que ce n'est pas là que
» je conduirai une femme en puis-
» sance de mari, que j'ai trouvée
» avec un mousquetaire dans une
» maison respectable. Je prends sur

» moi de mener madame aux *Repen-*
» *ties*, couvent où elle retrouvera une
» société très-variée, où par consé-
» quent elle ne se corrigera pas, mais
» où elle restera tant qu'il plaira à
» monsieur de l'y laisser et d'y payer
» sa pension.—Comment, monsieur,
» je suis cocu, et il faut que je paye!
» Il me semble que mon prétendu
» cousin....—Fi donc, monsieur, ce
» serait vous déshonorer. Vous avez
» une jolie femme, elle vous trompe.
» et vous paierez. C'est la règle à la
» cour, et cette règle sera la vôtre,
» puisque vous ne voulez pas tenir
» à la bourgeoisie. Partons, s'il vous
» plaît. J'ai encore un capucin à pren-
» dre rue Trousse-Vache, et un prieur
» de bénédictins chez la Montigny. »

Vercourt monta dans un fiacre avec son exempt; madame de Roberville dans un autre, accompagnée du commissaire et de sa suite. Madame la com-

tesse, après avoir fermé ses porte
pris ses clefs, s'élança dans son c
rosse: Roberville resta seul sur le pa
et comme on ne se pend plus, qu
ne se noie plus, qu'on ne s'afflige p
pour être cocu, il reprit, à pied
chemin de Paris, et il disait: « A qu
» que chose malheur est bon. Me v
» au moins débarrassé d'une fem
» que je n'aime plus. »



CHAPITRE IV.

Roberville premier commis.

Comme ces sortes d'accidens ont toujours un côté plaisant, que le plaisant mène au ridicule, et que le ridicule est ce que les Français craignent par-dessus toutes choses, Roberville était un peu embarassé en rentrant à son logement de l'Estrapade. Un père, une mère, une sœur, sont toujours empressés de savoir pourquoi et comment une aussi proche parente est disparue. Les indifférens mêmes se font un malin plaisir de pénétrer ces sortes d'aventures, qui alimentent la conversation pendant une demi-heure, et c'est beaucoup, dans un siècle où on a si peu de chose à se dire, qu'on est réduit à une bouillotte ou à un boston.

Roberville sentit donc qu'il ne pouvait cacher ce qui venait d'arriver, et il prévint les interrogations, afin que le lendemain il ne fût plus question de rien. Il s'étendit avec complaisance sur les détails de son combat avec Vercourt ; il allait le tuer infailliblement, si le respect dû aux ordres du roi n'eût retenu sa main. Maman Perceval trouva fort étrange que le roi daignât se mêler de ce qui se passe dans l'intérieur des familles. Elle prétendit que, dans de telles circonstances, c'est au mari seul à invoquer l'autorité ; mais que tout mari qui prend ce parti est un sot, parce qu'il donne de la publicité à une chose si ordinaire, que personne n'y prend plus garde. Elle conclut à ce que Roberville réclamât sa femme, qui ne devait pas être aussi rigoureusement punie pour un acte de tempérament. Roberville répliqua que *les actes de*

tempéramant pourraient se multiplier, et qu'il n'en voulait pas courir la chance ; que ce n'est pas d'ailleurs le nombre, mais le genre de l'acte, qui constitue le cocuage ; qu'il se tenait pour être aussi bien cocu, que s'il eût épousé madame A.... ou madame F.... et que sa faible moitié resterait où elle était.

Ce raisonnement ne persuada point maman Perceval. Elle continua la discussion, et distingua les différentes nuances du cocuage, avec une précision qui annonçait plus que de la théorie : Roberville fut inflexible.

Maman Perceval observa alors, avec beaucoup de sagacité, que puisque sa fille cadette manquait un joli homme et un million, elle devait au moins, en mère prudente, assurer les droits de son aînée. Elle enjoignit en conséquence à M. Perceval, d'aller le lendemain prendre hypothèque pour

mille écus de revenu, au capital de soixante mille francs, du douaire assuré à madame de Roberville, par son contrat de mariage. Roberville s'écria qu'il était bien dur de voir engager son bien en faveur d'une femme infidèle, qui ne lui avait rien apporté. Il s'étendit sur la rigueur, sur l'indécence d'une telle mesure. Maman Perceval répliqua que les lois sont toujours respectables, qu'aucun cas ne dispense de les observer, et elle fut inflexible à son tour.

Un événement plus ou moins fâcheux, force toujours celui qu'il frappe à un retour sur lui-même. Roberville, qui réfléchissait trop tard, mais qui pourtant réfléchissait quelquefois, pensa que ce n'est pas tout d'être défait de sa femme; qu'il est bon aussi de se délivrer de ses créanciers. Les intérêts des intérêts grossissaient chaque jour la masse de ses dettes, parce

qu'il ne payait personne, d'après une raison fort simple, c'est qu'on n'abandonne pas le quart de son revenu, quand on n'a que douze mille livres de rente. Il jugeait en ce moment, qu'il vaut mieux renoncer à la partie qu'au tout; et comme il était aussi neuf en affaires, que familier avec tous les genres de dissipation, il fut consulter sur les formes à suivre, son oracle ordinaire, M. de l'Oseraie.

« Mon ami, lui dit celui-ci, il est » inutile de revenir sur le passé : oc» cupons-nous de l'avenir. L'outrage » que tu as reçu, est de ceux qu'un » homme d'honneur ne pardonne ja» mais. S'en trop affecter, serait d'une » dupe : femme qui trompe, ne mérite » pas un regret. Y paraître insensible, » serait d'un cœur sans délicatesse, et » quelque parti que tu prennes, on » rira d'abord : c'est à quoi doivent » s'attendre tous les maris qui se trou-

» vent dans une certaine position ;
» mais le public ne méprise que ceux
» qui autorisent le déréglement de
» leur femme, par une lâche insou-
» ciance. Une dignité calme et réflé-
» chie te conciliera les esprits, si d'ail-
» leurs ta conduite est sans reproche,
» ce qui dépend entièrement de toi.

» Commence par payer tes dettes.
» Il est honteux de devoir, surtout,
» quand on peut s'acquitter. Le reste
» de ton bien sera plus que suffisant
» pour assurer le douaire de madame
» de Roberville. Hypothèque cette
» dernière partie ; mets-toi dans l'heu-
» reuse impuissance d'en disposer.

» Tu ne concevais pas, dis-tu, qu'on
» pût vivre avec neuf mille livres de
» revenu. Concevais-tu davantage
» qu'on fût riche avec cent mille écus
» de rente, ne sachant pas se borner,
» et dépensant toujours au-delà des
» produits ? Mon ami, il est bien rare

» qu'un homme oisif ne finisse par se » ruiner. L'art de conserver sa for- » tune est plus difficile qu'on ne pense, » et ceux qui ne sont pas nés avec un » certain esprit d'ordre, n'ont qu'un » moyen de prévenir le naufrage, c'est » de s'occuper. Le travail éloigne d'a- » bord les fantaisies; il apprend la va- » leur de l'argent, par la difficulté de » le gagner; il devient ensuite une » habitude salutaire, sous tous les » rapports.

» Travaille donc, mon cher ami. » Je t'en ai cent fois offert les moyens, » et je peux te les procurer encore. Le » temps et l'expérience ont dû t'ou- » vrir les yeux, et j'aime à croire que » tu n'éluderas plus, sous les prétextes » les plus frivoles, des conseils que tu » demandes de bonne foi, et dont la » solidité paraît te convaincre. »

M. de l'Oseraie entra ensuite dans des détails nécessaires, mais que je ne

rapporterai point, parce qu'aujourd'hui il faut être sobre de morale, quand on veut se faire lire. Roberville, ramené, convaincu par les raisonnemens de son ami, se sentit tout-à-coup enflammé d'une noble émution Il forma le projet de se faire citer comme un modèle d'application et d'exactitude. De l'Oseraie, qu'il avait si souvent trompé, crut à la sincérité de ce retour, le félicita, l'embrassa, et l'envoya mettre ordre à ses affaires domestiques.

Les deux doyens des maîtres de danse et de harppe, une femme-de-chambre et le vieux domestique furent congédiés, comme gens au moins inutiles. Roberville garda sa cuisinière, personnage toujours essentiel; mais il lui prescrivit la plus sévère économie. Il quitta son appartement de l'Estrapade, et força ainsi la famille Perceval, qui devait lui payer une

pension, et qui ne payait rien, à retourner dans ses champs. Il regretta l'amitié sincère et les agrémens de Félicité; mais il pensa que lorsqu'on a travaillé tout le jour, on est bien aise de dormir la nuit, et qu'on peut se passer de la société d'une jolie fille, peut-être trop séduisante. Il se défit d'une partie de son mobilier, notamment des ottomanes : il se rappelait la danse de Flore et de Zéphire. Il vendit sa maison de campagne, dont il ne jouissait plus, et qui lui coûtait mille francs par an en frais de jardinage, quoiqu'il ne mangeât pas une laitue de son jardin; en réparations que son architecte ne faisait pas, et en impôts qu'on est bien aise de réduire autant que possible. Le prix de cent cinquante arpens de ses terres les plus médiocres compléta la somme dont il avait besoin, et il se retira à un troisième étage, rue Jean-Pain-Mollet. C'est là qu'il devait

économiser neuf mille francs chaque année, parce qu'il avait décidé de vivre désormais avec ses appointemens. Or, il est clair qu'il ne lui fallait que sept ans pour recouvrer ce qu'il avait dissipé en quinze mois.

La France était alors en guerre avec la moitié de l'Europe. Lowendal venait de gagner la bataille de Lawfeld, Richelieu prenait Mahon, mais les Anglais ruinaient nos colonies. Dans cet état de choses, il y a toujours des gens actifs, adroits, qui s'enrichissent en silence, et avec des apparences légales. Un M. Merlicourt venait d'obtenir l'entreprise des vivres de la marine. On ne connaissait pas, disait-on, de plus honnête homme. De l'Oseraie lui-même en eût répondu sur sa tête; et Merlicourt, en effet, s'était toujours très-bien conduit dans des affaires commerciales, dont les bénéfices dépendent

uniquement de la confiance publique.
Un entrepreneur des vivres de la marine doit ordinairement cette place à de puissantes protections, et les protecteurs étaient chers en ce temps-là. On n'offre pas une boîte de bonbons à la maîtresse d'un roi; et il est assez naturel de reprendre, à la première occasion, trois ou quatre cent mille livres qu'il a fallu distribuer. Il est naturel aussi que ceux qui les ont reçues trouvent bon que celui qui les a données, s'arrange en conséquence. Il est vrai cependant que, pour que les uns gagnent, il faut que les autres perdent. Ceux qu'on dépouille se plaignent quelquefois; mais ils parlent de si loin, de si bas, qu'ils ne sont point entendus; et ceux qui sont là-haut, assurent de bonne foi que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.
C'est à Merlicourt que de l'Oseraie

parla de Roberville. Il en parla
chaleur. Merlicourt prévoyait
certaines circonstances où les
offices des gens considérés pour
lui devenir nécessaires. Il saisit
empressement l'occasion de s'att
de l'Oseraie. Roberville fut nomm
mier commis dans une partie q
connaissait pas. Il en fit l'observa
poussé peut-être autant par la p
que par un mouvement de pr
Merlicourt répondit qu'il était
étranger que Roberville à son
nistration, quand il l'avait obt
que tout s'apprend avec de l'i
gence et de la bonne volonté, et
sujet présenté par M. de l'Os
devait être abondamment pour
tout cela.

On a dit, il y a long-temps,
mène les hommes en caressant
vanité. Celle de Roberville lui su
qu'il pouvait tout faire sans di

tions et sans connaissances. Quelques louanges encore, et il se fût chargé du gouvernement de l'État. Voilà donc le sort de nos braves marins, chargés de la défense de Chandernagor, de Pondichéry, du Sénégal, de la Guadeloupe, de la Martinique et de nos côtes, confié à deux hommes, dont l'un doit voler, d'après les raisons exposées plus haut, et dont l'autre ne sait pas encore de quoi se composent les provisions de bouche qu'il doit fournir à nos escadres. Oh! c'est une belle chose que les protections!

De l'Oseraie était trop honnête homme pour souffrir que son ami acceptât cet emploi, s'il en eût connu l'importance. Il présumait, avec quelque raison, que Merlicourt, qui avait besoin d'agens éclairés, n'employait personne que conformément à ses forces. Il crut que la place accordée à Roberville était de celles qui rappor-

tent beaucoup et qui occupent p
une de ces places de faveur, co
il y en avait alors, et comme il
en aura plus, bien certainemen
assura Merlicourt de sa recon
sance, et Roberville fut installé.

Sa nomination ne fut pas pl
connue, que vingt ou trente d
subordonnés accoururent dans
cabinet, lui présentèrent leurs h
mages et lui demandèrent sa pro
tion. Jamais Roberville n'avait
fêté, honoré ainsi; il était encha
et tant que la conversation fut g
rale, il la soutint avec une dignit
mable. Mais comme on ne passe
deux heures à se louer récipro
ment, parce que la matière est bie
épuisée quand on ne se connaît
et même quand on se connaît,
messieurs, après avoir prêté à Ro
ville toutes les qualités, toutes
vertus qu'il avait, ou qu'il n'

pas, finirent par lui demander ses ordres. Donner des ordres, quand on n'est au courant de rien, et en donner à trente personnes, c'est ce que le personnage le plus impudent n'oserait faire. Roberville, étourdi de sa position, répondit, d'un air important, qu'il verrait. On lui répliqua que le travail pressait; qu'on équipait à Brest une flotte qui devait mettre à la voile au premier moment, et qu'on ne cessait de recevoir à ce sujet des lettres de l'administration civile de la marine.

Roberville déclara qu'il se dispensait, en raison de l'urgence, de développer les vues qu'il avait pour l'amélioration de la partie; qu'il s'occuperait de réformes utiles quand on serait moins surchargé d'affaires; que chacun eût à suivre avec activité le travail commencé, et à le lui soumettre chaque jour par extrait.

Des colonnes de chiffres en extraits! c'est ce qu'on n'avait pas vu encore. Roberville croyait trouver deux avantages à cette méthode : d'abord il ne se fatiguerait pas à lire des liasses de papiers ; ensuite il comptait s'instruire promptement avec ces tableaux en raccourci des opérations générales. Les premières notions acquises, il projetait de raisonner, ou de déraisonner de manière à n'être compris de personne, ce qui donne beaucoup de poids à un chef et masque son ignorance. Bien des gens en place se servaient alors de ce moyen, et ne s'en trouvaient pas mal.

Parler de réforme à des commis, ou présenter de l'eau à un hydrophobe, c'est la même chose. Ceux-ci, déjà révoltés qu'un *intrus* eût enlevé une place à laquelle chacun d'eux se croyait des droits certains, s'indignèrent qu'il voulût débuter par des sup-

pressions. Roberville n'était plus cet homme éclairé, équitable, qui devait apprécier et récompenser le talent de chacun. C'est un sot, disait celui-ci, en sortant, à son ami intime. C'est un ignorant, disait tel autre; un étourdi, un présomptueux qu'il faut faire sauter, chuchòtait la masse. Or, comme les amitiés de bureaux ressemblent à celles des couvents, un ami intime trouva bien vite un prétexte pour rentrer dans le cabinet du premier commis. Il lui rapporta très-exactement les propos tenus; il ne manqua pas de nommer les personnages, et Roberville commença son travail par inscrire sur ses tablettes ceux qui lui avaient rendu justice.

Vous prévoyez sans doute que le délateur était un de ces êtres qui ne sont propres à rien, et à qui on n'accorde un modique emploi que pour leur épargner l'humiliation de

demander l'aumône. Celui-ci, pétri d'orgueil et de bassesse, prétendait à une place distinguée, trouvait bons tous les moyens d'y parvenir; et il est rare que ces gens-là ne réussissent point : le plus sot d'entre eux n'ignore pas que l'amour-propre blessé ne pardonne jamais. On feint de se mettre au-dessus de l'outrage; on accueille même l'offenseur; mais au plus léger prétexte, on l'immole, *malgré soi*, au bien public. Que de vengeances particulières a servi ce grand mot !

Qu'on chasse seulement sept à huit employés par an, pensait Durocher, et il est indubitable que mon traitement augmentera progressivement : monsieur le premier commis me doit trop pour mettre des bornes à sa reconnaissance. En effet Roberville s'attacha involontairement à cet homme, et tout en protestant qu'il était incapable de récrimination, il éloignait

de lui les sujets qui pouvaient l'éclairer ; il donnait sa confiance à celui qui le flattait servilement. Huit jours n'étaient pas écoulés, qu'il lui avait avoué son ignorance absolue, et qu'il lui demandait des conseils. Durocher, tout inepte qu'il était, en savait plus que lui. Roberville admirait ses rares connaissances ; Durocher croyait sa fortune faite.

Pendant que Roberville suivait la voie la moins propre à l'instruire, et que ses commis s'étudiaient à embrouiller de plus en plus la besogne, M. de la Galissonière, qui avait battu l'amiral Bing devant Minorque, et qui se flattait, avec quelque raison, d'obtenir de nouveaux avantages, s'indignait à Brest de la lenteur des préparatifs. L'administration civile de la marine écrivait à l'entrepreneur général des vivres : le chef d'escadre s'adressa directement au ministre.

Le ministre sentit combien ses plaintes étaient fondées. Il était naturel qu'il parlât au roi de la manière dont il était servi; qu'il lui fît connaître l'ignorance ou la friponnerie de ses agens subalternes. Mais Merlicourt avait été placé par madame de Pompadour, à qui on ne déplaisait pas impunément. Elle eût détruit avec un mot les impressions qu'aurait reçues le monarque. C'était vouloir se perdre sans remédier à rien. D'ailleurs, les ministres de ce temps-là tenaient plus à leur place qu'à la gloire de la France. Celui-ci se tut, les Anglais bloquèrent le port de Brest, et Merlicourt trouva le moyen de se faire payer les fournitures qu'il n'avait pas faites.

Le marquis de la Galissonière accourut en poste à Paris. Il jetait feu et flammes. Il ne parlait que de faire pendre l'entrepreneur des vivres et de culbuter le ministre. On lui insinua

qu'il y avait une Bastille pour les causeurs, et un conseil de guerre pour juger ceux qui désertent leur poste. Il était possible, en effet, qu'un coup de vent forçât les Anglais à s'éloigner de la rade de Brest, et qu'on attribuât à l'absence du chef l'inaction de notre flotte. La Galissonière s'en retourna aussi vite qu'il était venu.

Il était d'usage alors que les gens distingués par leur naissance ou leur fortune, eussent des gens de lettres à leur table. Les uns payaient en espèces, les autres en esprit. Le maître de la maison leur savait bon gré d'en avoir pour lui, et ses convives lui témoignaient plus ou moins d'égards, selon que sa table était plus ou moins bonne.

Les grands seigneurs recevaient ce qu'il y avait de mieux à l'Académie; la haute finance admettait le *fretin* de cette illustre compagnie, car il se glisse

du fretin partout; Merlicourt était réduit à Gallet, à Panard et à quelques autres, qui, pour n'être pas académiciens, n'en étaient pas moins des gens de mérite, et surtout de bons compagnons.

Roberville, protégé, présenté par de l'Oseraie, était invité à toutes les fêtes que donnait Merlicourt, et c'est par des fêtes brillantes qu'on se soutenait alors. Comment des supérieurs éclaireraient-ils la conduite d'un homme qui les traite souvent magnifiquement, et qui leur fait chanter par Gallet et Lattaignant, des couplets pleins de délicatesse qu'ils ne saisissent pas, et des louanges qu'ils ne manquent pas de s'appliquer? C'est à l'une de ces fêtes que Roberville se retrouva avec Gallet; et Gallet, vous vous en souvenez peut-être, était un des auteurs de la *mystification* que la *Morale par Alphabet* valut à son auteur.

Gallet n'était pas homme à laisser échapper une aussi belle occasion d'amuser les convives. Il raconta la scène de l'Académie ; il orna son récit de traits piquans, d'incidens controuvés, enfans d'une imagination féconde ; il fixa l'attention générale : on est sûr de se faire écouter, quand on veut être méchant, et qu'on l'est avec esprit. L'historiette parut charmante à ceux qui ne la connaissaient pas. Ceux qui l'avaient lue dans l'*Année Littéraire* et la Gazette *Marin*, la trouvèrent nouvelle. On craignait que le conteur n'arrivât à la fin de sa narration. Roberville seul trouvait le récit trop long ; et quoique Gallet ne le désignât par aucune apostrophe, par aucun signe, il se décela par sa rougeur, par son embarras. Tous les yeux se fixèrent sur lui.

Nous n'aimons pas qu'on humilie ceux qui ont des rapports directs avec

nous ; nous prévoyons que la plaisanterie nous atteindra tôt ou tard, au moins par ricochet. En effet, celui qui avait donné un emploi important à un inconnu, à l'auteur de la Morale par Alphabet, à un auteur berné, pouvait craindre les plaisans partout. . . . excepté chez lui. Merlicourt se récria sur l'inconvenance du procédé de Gallet. Il prit le ton tranchant d'un homme qui traite splendidement, et qui, par conséquent, a le droit de tenir le thermomètre de la gaîté. Il apprit à la société que Roberville était un de ses premiers commis, un autre lui-même, et qu'il était absurde de ne pas distinguer le littérateur de l'homme d'affaires. Aussitôt la scène changea. Gallet, qui aimait la bonne chère, se mordit les lèvres, et se tut. Un des rieurs observa qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil, que les modernes ne peuvent que rhabiller les idées des anciens, et

que M. de Roberville aurait dû jouir de cette prérogative comme un autre. Un second ajouta qu'il avait pu, sans ridicule, se mettre au nombre des candidats, lorsqu'il avait vu l'Académie admettre de grands seigneurs qui ne savent pas l'orthographe. Un troisième dit que cette ambition était louable, en ce qu'elle annonçait une âme au-dessus du vulgaire. Merlicourt termina la séance en déclarant que l'homme qui brille dans une partie utile, est très-supérieur à un bel-esprit, et que la manie de tourner des vers n'annonce que de la niaiserie, de la paresse, et ne mène jamais à la fortune. Tous les convives, ceux même qui ne l'avaient pas entendu, protestèrent qu'il avait raison, en sablant sa liqueur des îles. Gallet adressa trente révérences à Roberville, en arrangeant une épigramme contre lui. Enfin Merlicourt roula son grand

fauteuil en arrière, et chacun s'empressa de se lever et de chercher dans ses yeux ce qu'on pourrait faire ou dire qui lui fût agréable.

Au nombre des convives était un petit monsieur, bien gros, bien court, et qui paraissait très-content de lui. Il écoutait d'un air suffisant; il approuvait ou improuvait d'un simple mouvement de tête. Il riait avec confiance de ce qu'il avait dit, et il riait seul, parce qu'il parlait mal et qu'il ne donnait pas à dîner. Il louait chaudement les auteurs morts, afin de pouvoir dénigrer les vivans. Il leur trouvait à tous des défauts essentiels; il glissait sur ce qu'ils avaient de bon, et il se fût placé à la tête de la littérature française, s'il n'eût craint de se faire siffler. Ce monsieur-là n'avait encore travaillé que pour l'Almanach des Muses.

Il tira Roberville à part, pendant

que les autres admiraient les jardins et les serres chaudes de Merlicourt, qu'ils se récriaient sur la beauté d'une petite fleur, d'un brin d'herbe, apportés du Pérou ou du Sénégal, et dont le propriétaire ne parlait qu'avec enthousiasme, parce qu'ils lui coûtaient extrêmement cher, quoiqu'ils ne fussent bons à rien. « Monsieur, dit le petit » homme, auriez-vous la faiblesse de » croire que tous les gens de mérite » soient de l'Académie ? — Comment » le croirais-je, monsieur, puisque je » n'en suis pas ? — Observez, mon» sieur, que j'y aurais des droits » avant vous, car vous n'êtes qu'un » prosateur, et j'ai l'honneur d'être » poète. — Monsieur, je suis loin de » vous contester la prééminence. — » J'aime qu'on se mettre à sa place, et » je vous vengerai de tous ceux qui » vous ont persiflé. Soyez persuadé, » monsieur, que Gallet, Panard, Lat-

» taignant et Piron lui-même, qui
» n'est pourtant pas sans quelque mé-
» rite, n'auront jamais rien de com-
» mun avec moi, ni avec vous. —
» Comment, monsieur, vous me pla-
» cerez au-dessus de ces gens-là ! —
» Écoutez-moi, monsieur. — Je ne
» perds pas un mot. — Une société,
» qui rivalisera bientôt avec l'Acadé-
» mie, et qui finira par l'écraser, se
» forme au sein du mystère. — Bon.
» — Nous sommes déjà réunis au nom-
» bre de cinquante. — Bravo, bravo!
» Ils ne sont que quarante là-bas...
» — Et qui ont de l'esprit comme qua-
» tre. — Oh ! ce mot-là n'est pas de
» vous. — Rien de nouveau sous le
» soleil, monsieur, on l'a dit à table.
» Nous avons rédigé nos statuts. —
» Et vous en êtes content ? — C'est
» moi qui les ai faits. Nous ne som-
» mes plus incertains que sur le titre
» que nous prendrons. — Hé ! qu'im-

» porte le titre ? — Pardonnez-moi, » pardonnez-moi, il nous faut un » mot composé du grec et qui signifie » beaucoup. Rien de beau comme le » grec, rien d'aussi répandu. Ma cui- » sinière le parle tous les jours. Lit- » elle la Gazette de Santé, c'est du » grec ; va-t-elle chez l'apothicaire, » encore du grec ; chez l'herboriste, » toujours du grec. Nous finirons par » être dispensés de savoir le français. » — J'en serais très-fâché, moi qui » ne parle que cette langue-là. — Par- » bleu, je n'en connais pas d'autre, » et mes nouveaux confrères ne sont » pas plus savans. Mais nous avons » des traductions grecques et latines, » et cela suffit pour citer à l'occasion. » Un de nos membres a même fait, » sur une traduction de Théocrite, » une traduction nouvelle, et il se » dispose à commenter Racine d'après » Luneau-de-Boisgermain et M. de

» la Harpe. — Il me semble, mon-
» sieur, que vous vous écartez un
» peu de votre objet. — J'y reviens.
» Nous nous proposons d'admettre
» encore parmi nous quelques gens
» d'esprit. — Et je serai du nombre? —
» N'en doutez pas. Je vous propose-
» rai; on nommera une commission
» pour examiner vos titres... — Et si
» son rapport m'est défavorable? —
» Ne craignez rien : le rapporteur sera
» bien aise que je serve à mon tour
» les candidats dont il demandera
» l'admission. Ce sont de ces services
» que nous nous rendons mutuelle-
» ment. — Et qui tournent à l'avan-
» tage de la société. — Certainement,
» parce qu'il est reconnu que nous
» avons trop de mérite pour nous
» tromper sur les sujets que nous pro-
» posons. »

Lorsqu'on ne peut figurer au pre-
mier rang, on est bien aise de bril-

ler au second. Roberville adopta avec plaisir les vues de son protecteur, et il fut mis au rang des candidats à la séance suivante, composée de sept membres, nombre compétent pour délibérer. La commission nommée, l'un de messieurs les commissaires dit à l'oreille du présentateur qu'il avait le malheur de ne pas connaître la Morale par Alphabet « Ma foi, je
» ne la connais pas plus que vous,
» répondit le petit monsieur; mais
» nous ressemblons aux moines, il
» nous faut des recrues, et il doit
» vous suffire du titre d'un ouvrage
» pour en faire l'extrait. — Chargez-
» vous-en, mon confrère, car je suis
» accablé de travail. Je finis ma sa-
» tire contre le goût....— Et vous de-
» vez la lire en séance publique. Dia-
» ble, c'est un beau morceau! — Je
» m'estimerais fort heureux qu'il va-
» lût les trois madrigaux et les deux

» fables dont vous régalerez notre au-
» ditoire. — Vous êtes trop modeste,
» mon confrère. — La modestie est
» le cachet du vrai talent. »

Après avoir épuisé ce que la louange a de fin et de délicat, ces deux messieurs convinrent que Roberville ferait lui-même l'éloge de son ouvrage, et que le rapporteur n'aurait que la peine de le lire, après l'avoir copié, pourvu toutefois qu'il ne fût pas trop long. Or, comme un bon office se paye par un autre, il fut arrêté que le petit monsieur se ferait nommer commissaire lorsque son confrère proposerait le poète Fardeau, très-connu dans la rue des Lombards.

Roberville se fit un peu prier pour se louer lui-même. Il lui en coûterait beaucoup pour répéter ce que des connaisseurs avaient dit de son ouvrage. Il craignait que leurs éloges fussent exagérés. Il sentait le besoin

qu'il avait d'indulgence, et il débitait ces lieux communs avec des révérences et des roulemens d'yeux usités en pareille circonstance.

A la séance d'après, le président fit résonner sa petite sonnette et dit très-gravement : Vous avez à entendre le rapport de votre commission sur le candidat qui vous a été proposé. Chut! chut! chut! fit-on de tous côtés. Le rapporteur se leva, tira de sa poche un cahier orné de jolie faveur couleur de rose, et il lut :

« Il m'est bien doux, messieurs,
» d'avoir à vous rendre compte d'un
» ouvrage aussi distingué que celui
» de M. de Roberville. On y trouve
» tout ce qui est utile et agréable.
» Chaque article est traité dans le
» style qui lui est propre Le lecteur
» est frappé de la profonde connais-
» sance du cœur humain, développée
» dans cet ouvrage, et unie aux idées

» les plus philantropiques. C'est Mon-
» taigne paré des beautés de la lan-
» gue moderne; c'est la Rochefou-
» cault vaincu. Un des avantages
» inappréciables de cet ouvrage, est
» le classement des matières par ordre
» alphabétique. La conversation roule-
» t-elle sur le vice ou la vertu,
» sur l'indépendance ou l'esclavage;
» le propriétaire de la brochure la tire
» de sa poche à la dérobée; trouve
» aussitôt la définition que cherchent
» les interlocuteurs; il la répète de
» mémoire; et chacun admire et se
» tait. Quel livre, messieurs, que ce-
» lui qui donne de l'esprit à tout le
» monde et qui ne se vend que quinze
» sous! Je conclus à ce que son au-
» teur soit admis parmi vous. »

» Quel talent dans ce rapport, disait
» l'un! Quelle clarté! ajoutait l'au-
» tre! Quelle précision! s'écriait un
» troisième; » et des applaudissemens

prolongés annoncèrent la satisfaction de l'assemblée et ses dispositions en faveur du candidat. Monsieur le secrétaire prend un petit panier de chaque main. Dans l'un sont les boules blanches et dans l'autre les noires. Les paniers circulent autour du tapis vert. Chacun des membres prend une boule blanche et dédaigne de regarder les autres : l'admission de M. de Roberville ne peut être douteuse. En effet, le président le proclame reçu à l'unanimité.

Un membre tire un rouleau de papier de sa poche. Il va commencer la lecture d'un Essai sur l'égalité des hommes, prouvée par l'égalité des plantes. Son regard benin s'étend autour de la table et sollicite l'attention. O douleur!... Monsieur le secrétaire dit un mot à l'oreille de Monsieur le président ; monsieur le président répond par un signe de la main. La

Il fallait surtout entendre les rapports sur les ouvrages nouvellement publiés par quelques-uns des membres. Quels détails ! quelle prolixité ! Le rapporteur trouve tout beau, admirable. Pas un défaut, pas une tache à remarquer. Si l'auteur n'était pas nommé, vous croiriez qu'il s'agit de Montesquieu, de Voltaire ou de Jean-Jacques. En sortant de la séance publique, l'auditoire émerveillé doit courir en masse à la boutique du libraire ; sa fortune et la réputation de l'auteur sont faites. *Va t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Vous croyez peut-être que tout était fini, quand on avait une collection de pièces dont la lecture devait durer trois grandes heures : vous n'y êtes pas. Dans quel ordre les lira-t-on ? Question importante, et impossible à résoudre au gré de tous. « Vous » sentez, monsieur le président, que

je

» je ne peux pas lire une dissertation
» sur le sphynx après un poëme éro-
» tique : je ne serais pas écouté. —
» Permettez-moi de vous observer,
» monsieur le président, que ma fable
» ne fera aucun effet après une des-
» cription de l'intérieur de l'Afrique
» qui aura épuisé l'attention.—Mon-
» sieur le président, je demande la
» priorité pour mon idylle. Elle n'est
» pas assez longue pour nuire à ceux
» qui liront après moi.

M. le Président.

» Silence, messieurs, silence. Ceci
» est assez sérieux pour être discuté
» avec calme et méthode. La société
» veut-elle me charger de la rédac-
» tion du programme?

» Non, disent les uns. Oui, disent
» les autres. « Ceux-ci sont les menins
du président.

M. le Président.

» Je vais mettre la question aux
» voix. »

Il résulte des bras en l'air et des bras pendans, bien et dûment comptés, que le président ne se mêlera pas de cette affaire. Chacun alors ouvre un avis, et c'est celui dont l'adoption l'arrangera le mieux. Tous parlent à la fois. C'est un bruit à ne plus s'entendre.

» Je demande la parole, je demande
» la parole, » crie en beuglant un homme qui n'avait rien dit encore, et dont les poumons frais et vigoureux couvrent toutes les voix, et même la sonnette.

M. le Président.

« Vous avez la parole.

» Messieurs, il est neuf heures, et
» vous vous y prenez de manière à
» n'avoir rien décidé à minuit. Je

ropose qu'on s'en remette au sort
e l'ordre des lectures. Appuyé,
ppuyé, s'écrie-t-on de toutes parts.»
ı'est personne qui ne compte sur
bonne fortune; celui même qui
te ses trente sous à un bureau de
erie, croit tenir le terne dans sa
he. La proposition fut unanime-
nt adoptée, et celui que le hasard
it le plus mal traité, disait triste-
nt en sortant : « Il vaut mieux lire
dernier que ne pas lire du tout. »
e soleil éclaire enfin ce jour, dont
souvenir se perpétuera à jamais
ıs les fastes de la société. Chacun
membres a reçu six billets d'en-
e, qui sont distribués, comme de
on, aux plus proches parens, ou
es amis sûrs. Chacun des membres
paré comme un triomphateur. Ils
montrent les uns aux autres leurs
ımes, leurs sœurs, leurs maîtresses,
rs frères, leurs fils, leurs neveux :

le succès n'est pas incertain. La séance est ouverte.

La lecture du premier morceau est commencée. C'est la longue histoire de deux membres morts, que personne n'a connu de leur vivant. On écoute d'abord avec attention, on bâille ensuite, on applaudit en bâillant, parce qu'il faut être civil; on s'endort, et les coups de coude font imperceptiblemeut le tour de la salle. » Réveillez-vous donc, maman. — » Vous dormez, mon frère.—Un peu » de complaisance, mon oncle. Pen» sez donc que ces messieurs sont les » confrères de papa, de mon cousin, » de votre ami; que par cette raison » seule ils doivent avoir du mérite, et » que nous leur devons des égards. » On se fait violence, on se réveille; de faibles applaudissemens se font entendre dans ce coin-ci, dans celui-là. Le lecteur s'attendait à être plus favora-

blement traité. Le confrère, son voisin, lui observe que le succès d'estime est le prix le plus flatteur d'un ouvrage sérieux, et que l'estime, toujours réfléchie, dédaigne ces éclats bruyans que produisent l'engouement et l'étourderie.

On passe à une seconde, à une troisième lecture. L'un des auteurs a la voix nasillarde, l'autre parle en fausset, et l'auditoire ne s'écarte pas trop encore de la marche qui lui a été tracée. Mais cette dissertation sur le sphynx est si longue, si vague, si dépourvue de ce qui intéresse, de ce qui attache quelquefois dans un ouvrage de ce genre, que les bénévoles auditeurs ne peuvent s'empêcher d'en désirer vivement la fin. Quelques-uns donnent déjà des marques d'impatience. C'est en vain que quelques autres, plus directement intéressés au

succès, font de continuels efforts pour relever les applaudissemens.

» Madame, s'écrie enfin une petite » vieille en s'adressant à sa voisine, » je trouve fort inconvenant, très- » déplacé que vous n'applaudissiez » pas mon fils. Ce n'est pas là ce dont » nous sommes convenues, et je vous » proteste que je n'accorderai pas la » moindre marque de satisfaction aux » madrigaux de votre mari. — Ma- » dame, le vrai talent n'a pas besoin » de l'appui d'une cabale, et mon » mari est assez avantageusement con- » nu... — De vous, peut-être, ma- » dame. Mais je crois que sans le » programme, le public ignorerait » jusqu'à son nom. — Hé bien, ma- » dame, tant pis pour le public. — » Mais, madame, nous nous sommes » engagés à soutenir réciproquement » ceux qui nous intéressent. — Mais, » madame, pouvais-je prévoir que

» votre fils nous parlerait aussi lon-
» guement d'un vieux monstre qui
» n'intéresse plus, et dont on ne se
» souvient que par la sottise qu'il a
» fait faire à Jocaste ? »

Ce dialogue fut vingt fois interrompu par le président, qui pâlissait, qui rougissait de colère et de honte. Les confrères étaient furieux qu'on révélât aussi publiquement le secret de la société. L'auditoire balançait entre l'engagement partiellement contracté avec tel ou tel membre, et le besoin de rire du ridicule de cette scène. Connaissez-vous un Français qui ait résisté une fois à l'envie de rire, et n'avez-vous jamais remarqué avec quelle facilité cette envie se communique ? Elle prévalut sur les procédés, sur les principes, sur les clauses du traité clandestin. Le rire, d'abord contenu, étouffé, gagne bientôt de proche en proche, et quand tout le

monde rit, personne ne se contient plus.

M. de Merlicourt, à qui Roberville n'avait pas manqué d'envoyer un billet, trouva très-mauvais qu'on se conduisît avec cette indécence devant un directeur général des vivres de la marine. Il vonlut s'en expliquer hautement, et crut que la déférence qu'on lui marquait partout, contribuerait ici au rétablissement de l'ordre. Il se leva, il parla; on l'écouta et on le berna. Un plaisant lui dit qu'il avait incontestablement le droit de donner le ton à sa table; mais que là, où il ne traitait point, il n'avait qu'à choisir entre deux partis : rire comme les autres, ou se retirer. Un autre ajouta qu'on peut-être un très-mauvais écrivain et un très-honnête homme; qu'il estimait messieurs de la société en leur qualité de citoyens; mais que c'était leur rendre un service essentiel

que les guérir de la manie d'écrire, et que les petits Mécènes de Paris feraient fort bien aussi de renoncer au rôle ridicule de protecteurs subalternes. Oh ! à ce dernier trait Merlicourt ne se possède plus. Il appelle ses gens. Ses gens ne l'entendirent pas, parce qu'ils étaient dans la rue. Mais ce mot n'en fut pas moins un signal de guerre. La perruque de Merlicourt vole au nez du président. Merlicourt veut tirer son épée : elle a passé de main en main à l'autre bout de la salle. Un des rieurs monte sur un banc et fait tourner son chapeau sur la pointe de la pacifique épée, comme vous avez vu un faiseur d'équilibres faire tourner un plat d'étain au bout d'une broche. Roberville est furieux à son tour. Il vole d'une chaise rembourrée à une banquette; de la banquette au tabouret; il écarte à droite et à gauche ce qui s'oppose à son passage; il

pénètre jusqu'à son protecteur. Il assène un coup de poing sur l'oreille du plus irrévérent. Celui-ci riposte par un autre. «Ne souffrons pas, s'é-
» crie le président, que des profa-
» nes portent impunément la main
» sur un membre d'une société res-
» pectable.» Il s'avance à la tête de la troupe sacrée. Il a vengé Roberville; mais le combat s'engage. Chacun est obligé d'y prendre part, l'un pour punir un insolent adversaire, l'autre pour le prévenir.

La victoire est quelque temps indécise. Apollon et les Muses d'un côté, la fière Pallas de l'autre, saisissent, perdent et reprennent l'avantage. O infortune! ô douleur! la personne sacrée du président est renversée sur le dos d'une grosse maman qui a déjà perdu son bonnet et son tour de gorge. La tête du président entre par la fente de sa robe; son corps entier

passe dans un panier volumineux, dont les deux côtés reposaient n'aguère sur les genoux de deux voisins galans; et qui est tout-à-coup changé en place forte. C'est de là que le président fait une défense d'autant plus belle qu'il n'y voit plus, et qu'il est peut-être le premier général aveugle dont parle l'histoire. La tête en bas, les deux mains fixées sur le parquet, le buste soutenu par les cuisses de la grosse maman, ce grand homme joue des jambes; il allonge des coups de pied autour de lui; il en donne tant et tant, qu'il frappe enfin sa dondon entre les deux épaules, et la jette sur le nez. Ils tombent ensemble; ils n'offrent plus qu'une masse informe, semblable aux débris d'un bastion que vient de faire sauter une mine.

Ainsi que dans Homère et dans Tite-Live, la chute du chef est toujours suivie de la défaite de l'armée,

ainsi les membres de la société, privés de leur président, ne pensent plus qu'à la retraite. Elle se fit plus aisément qu'ils n'osaient l'espérer. Un cocher de fiacre attendait à la porte une dame qui n'avait pas payé sa première course, et qu'il lui importait qu'on n'étouffât point. Il avertit le commandant du poste voisin. Dix soldats du guet suivirent le sergent et arrivèrent la baïonnette haute. Ils séparèrent les combattans, qui ne demandaient pas mieux, parce qu'on se lasse plutôt de recevoir des coups, que de rire.

Combien de jeunes femmes rougirent de plaisir ou d'orgueil, en gagnant leur voiture à travers une double haie de curieux, dont les regards avides dévoraient des charmes qu'il n'était plus possible de leur dérober! Que de vieilles outrées des ris insultans qu'excitèrent des ruines qui ne de-

vaient plus être exposées au grand jour! Que d'hommes au nez cassé, à l'œil poché! Que de côtes meurtries! Que d'entorses et que de boiteux! Quelle journée pour le concierge de la société! Là, il trouve une breloque de montre, et plus loin la montre elle-même. Ici, il ramasse de fausses hanches, et là-bas un faux cul; dans un coin, un bonnet de dentelles; dans un autre, le tronçon supérieur d'une canne à pomme d'or, une boucle d'oreille, un solitaire. Trois ou quatre séances semblables, et sa fortune est faite; car vous devinez que ces objets passent promptement dans sa poche, et de sa poche dans son armoire. On réclame le lendemain. Il cherche soigneusement, avec ceux qui ont perdu, ce qu'il sait ne pas trouver.

Mais, hélas! et quatre fois hélas! cette première séance devait être la dernière. M. de Merlicourt, après

avoir été vivement houspillé, avait eu le chagrin, la honte de rentrer chez lui sans perruque et sans un des pans de son habit. Dans son indignation, il avait instruit la ville et la cour des circonstances de la scène scandaleuse dont un homme *comme lui* avait été forcé d'être acteur. Les compagnons de sa mésaventure ne furent pas plus discrets. Les beaux esprits de la capitale s'égayèrent, l'un dans une chanson, l'autre dans un poëme burlesque; celui-ci dans un madrigal, celui-là dans une élégie. Monsieur le lieutenant de police voulait bien qu'on eût de l'esprit, et même qu'on prétendît en avoir; mais il n'entendait pas que cette prétention amenât une guerre civile. Il défendit à messieurs les membres d'avoir de l'esprit collectivement; et comme un homme adroit tire parti de tout, il fit hommage à madame de Pompadour de la prompte et écla-

tante justice qu'il avait rendue à son protégé. Madame de Pompadour lui présenta sa main à baiser, et le lieutenant de police visa dès ce moment au ministère de la marine.

Ainsi s'éteignit une société, qui naguère se croyait immortelle. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!*

CHAPITRE V.

Projets de propager la probité, d'être continent, etc.

Roberville, privé encore une fois de la palme littéraire, et fort aise d'avoir esquivé celle du martyre, qui, pendant l'orageuse séance, avait plané sur sa tête, Roberville forma le projet de se dérober à toute espèce d'éclat, et de se renfermer dans les devoirs obscurs, mais lucratifs de sa place. Le dévouement avec lequel il avait reçu quelques coups de poing qui s'adressaient à son chef, le lui avait rendu plus cher. Merlicourt ne mettait plus de bornes à sa faveur, comme Roberville s'abandonnait à sa bienveillance pour Durocher. Déjà deux ou trois de ceux qui avaient déclamé contre le

premier commis, avaient reçu leur congé. A chaque disgrace, toujours motivée sur le bien du service, Durocher avançait d'un pas, et les choses n'en allaient pas mieux.

Cependant Roberville s'instruisait. Déjà il avait acquis assez de lumières pour pressentir que les opérations pouvaient n'être pas réglées par la stricte probité, et que monsieur le directeur général était trompé par ses agens : il lui faisait bien de l'honneur. Au projet de remplir exactement ses devoirs, il joignit celui de porter la lumière dans toute les parties de l'administration, d'étourdir un jour son bienfaiteur par l'étendue de ses connaissances, de lui livrer à la fois toutes les têtes de l'hydre des abus, et d'arriver ainsi à la célébrité, qu'il avait en vain cherchée ailleurs.

Ce projet, au moins, était de ceux qui honorent leur auteur, quel qu'en

soit le succès. C'est le seul de tous ceux qu'a formé Roberville, qui lui prépare des souvenirs satisfaisans. Mais est-il au pouvoir d'un homme, quel qu'il soit, de corriger des voleurs? Un souverain les chasse quelquefois; il ne les corrige jamais. Il les remplace par d'autres; et, pour peu qu'il manque d'énergie, bientôt, las de ses vains efforts, il abandonne la nature humaine à sa perversité. Nous verrons plus tard ce qui résulta du double projet de Roberville. N'anticipons pas sur les événemens.

M. de Merlicourt, parvenu à l'apogée de sa fortune, crût ne pouvoir mieux faire que d'en créer un ou deux héritiers. Il chargea Roberville de chercher, de concert avec lui, celle qui devait être de moitié dans ce grand œuvre, et ses prétentions étaient bornées : un million en dot, cela se trouvait aisément chez les fermiers-

généraux; de la figure, cela se trouve partout; des talens, quoi de plus commun; des qualités, toutes les femmes en ont: demandez à ces dames.

« Tenez particulièrement à la dot, » lui disait Roberville; cela console » de bien des choses, et je crois que » dans le mariage on a souvent be- » soin de consolation. Faites peu de » cas de la figure, on s'y accoutume » promptement. Défiez-vous des ta- » lens, et surtout de la danse de Flore » et de Zéphire, des airs de tête, des » bras arrondis, et du jeu du pied sur » les pédales d'une harpe. Tout cela » mène la femme au plaisir, et le » mari au chagrin. Quant aux bonnes » qualités, rapportez-vous-en à votre » fortune: partout vous en trouverez » le masque. L'avenir seul vous ap- » prendra ce que vous aurez réelle- » ment rencontré. — Comment donc, » mon cher Roberville, mais vous

» êtes philosophe ! — J'ai de l'expé-
» rience, monsieur. — Vous êtes ma-
» rié ! — Et j'ai rencontré, au million
» près, toutes les belles choses après
» lesquelles vous courez.

» — J'entends. Vous avez fait de
» l'hymen une épreuve fâcheuse, et
» vous êtes d'avis que j'épouse une
» femme riche, sans éducation et sans
» beauté. — Oui, monsieur, c'est ainsi
» que je pense. Je vous le répète :
» qu'est-ce que la beauté après six
» mois de mariage ? Rien. Qu'est-ce
» que les talens ? Une niaiserie, et à
» qui ce vain prestige est-il profitable ?
» A une nuée d'étourdis que la beauté
» attire, que les talens fixent, qui ob-
» sèdent une femme, et qui finissent
» par la séduire, si toutefois elle ne va
» pas d'elle-même au-devant de la sé-
» duction. — Mais on dirait, à vous
» entendre.... — Oui, monsieur, je le
» suis. — Vous êtes ?... — Cocu.

» — C'est malheureux. — Malheu-
» reux, non; mais humiliant. — Ce-
» pendant, il ne faut pas tirer une
» conclusion générale d'un événement
» particulier. — J'ai dit cela comme
» vous. — Il est des femmes honnêtes.
» — Ce n'est pas le grand nombre. —
» Je peux en trouver une. — On
» gagne bien un terne à la loterie. —
» J'occupe une grande place, je re-
» présente, je suis riche, considéré,
» assez jeune encore. — Qu'est-ce que
» tout cela, contre la fatalité? — Je
» ne manque pas de mérite. — Enfin,
» vous voulez en courir la chance. —
» J'y suis décidé. — Eh bien, monsieur,
» cherchons. »

Merlicourt met une de ses voitures à la disposition de Roberville. Roberville se lance dans le tourbillon du grand monde; il court partout, et partout il est bien reçu, parce qu'on accueille toujours un homme qui

a un carrosse, sans s'informer des moyens qui le lui ont procuré. Il voit de petites filles, de jeunes veuves, de toutes les tailles, de toutes les tournures, de tous les caractères. Il examine, il étudie, après avoir préalablement demandé à l'oreille l'un de ces amis de société, dont on sait à peine le nom : a-t-elle un million de dot?

Roberville était dans la force de l'âge, dans tout l'éclat d'une mâle beauté. Ses occupations littéraires et administratives avaient imposé silence pendant quelque temps à un penchant dominant, qui se réveilla à l'aspect des charmes dont il se trouva tout-à-coup entouré. Ici un grand œil bleu, un air timide et décent, attaquent son faible cœur; là, des regards de feu s'échappent d'un œil noir, et viennent à travers de longs cils, porter le désir et le trouble dans son

ame. Roberville s'aperçoit qu'il est seul, et il lui serait doux d'aimer et de l'être! Ah! disait-il en soupirant, » on fait très-bien de punir une femme » infidèle; mais pourquoi me punir » d'une faute qui n'est pas la mienne? » Pourquoi ne puis-je me conso- » ler dans les bras d'une seconde » épouse, des torts de la première? » Quel dédommagement offre la so- » ciété, à un mari dans ma position? » Des femmes à séduire? Ferai-je su- » bir à d'autres un affront qui m'a » si vivement affecté? Tromperai-je » une jeune personne innocente et » naïve? Porterai-je le désespoir dans » son cœur et le trouble dans sa fa- » mille? Loin de moi ce fatal projet! » Soyons chastes, et souffrons, puis- » que nos lois n'ont pas le sens com- » mun. »

Tout cela est bien aisé à dire. Parmi les beautés qui pouvaient flatter les

sens de M. de Merlicourt, et grossir une bourse déjà trop arrondie, Roberville avait distingué une jeune veuve, qui réunissait tous les avantages. Vingt ans, taille svelte, élancée, figure enchanteresse, graces sans apprêt, esprit naturel et sans prétention, caractère doux, réputation intacte, et cent mille livres de rente; telle était madame d'Achicourt.

Fille de qualité sans fortune, elle avait épousé, à dix-sept ans, M. d'Achicourt, qui en avait soixante-quatre, et avec çela la goutte, un cautère et un asthme. M. d'Achicourt n'était pas, comme déjà vous le soupçonnez, un de ces vieillards sensuels, qui achètent à tout prix une ombre de plaisir, et qui se flattent que l'innocence et la beauté ranimeront des sens éteints. Garçon, et toujours sage par l'absence des passions, ce qui, je l'avoue, n'est pas très-méritoire, ses infirmités étaient l'effet

l'effet d'une constitution faible et d'un travail soutenu, qui lui avait valu cent mille écus de rente. M. d'Achicourt était généralement estimé, parce qu'aucun négociant n'avait porté plus loin la loyauté et l'intelligence du commerce. Il était aimé, parce qu'il se plaisait à faire du bien.

Il avait rencontré dans le monde mademoiselle de Verville, que personne ne pensait à épouser, parce qu'alors la première qualité d'une fille était sa dot. Personne aussi ne songeait à en faire sa maîtresse, parce qu'on ne cherche pas à avilir ce qu'on respecte. M. d'Achicourt résolut de réparer à son égard les torts de la fortune. Il n'avait que des parens éloignés, qu'il connaissait à peine, et il crut pouvoir, sans injustice, disposer en faveur d'une infortunée, du tiers de ce qu'il avait acquis par son travail. Il proposa sa main, que les pa-

rens de la demoiselle acceptèrent avec transport. La jeune personne ne pensa point comme eux : il est un âge où les jouissances du cœur sont tout, et où l'or est compté pour peu de chose. Mademoiselle de Verville résista. Ses parens opposèrent à sa répugnance leur extrême médiocrité, la nécessité d'avancer deux frères qu'elle aimait tendrement, et qui languissaient dans les derniers grades militaires. Ils pressèrent, ils caressèrent un enfant qui ne savait pas leur résister, et mademoiselle de Verville suivit M. d'Achicourt à l'autel.

On s'égaya sur ce mariage : M. d'Achicourt s'y attendait. Des plaisanteries indiscrètes frappèrent son oreille, le jour même de ses noces : il dédaigna d'y répondre. A mesure que la nuit s'approchait, la tristesse, déjà peinte sur la physionomie de sa femme, prenait un caractère plus prononcé.

M. d'Achicourt ne s'en alarma point : il avait un moyen certain de la dissiper.

Madame d'Achicourt était retirée. Conduite, soutenue, encouragée par sa mère, elle n'attendait que le moment de consommer le plus douloureux sacrifice. M. d'Achicourt se dérobe à la foule importune, et passe dans l'appartement de sa femme. Madame de Verville voulut s'éloigner : « Restez, lui dit-il, madame. Connaissez le sort de votre fille, et jugez-moi. »

Prenant alors le maintien et le ton solennel qui convenaient à la circonstance, il adressa la parole à sa jeune épouse. « Madame, faire acheter ses bienfaits, c'est vouloir en perdre le fruit; c'est dispenser l'être qui les reçoit de la reconnaissance, et même de l'estime dont le bienfaiteur le plus modeste se complaît à recevoir des marques : voilà pour l'homme en

» général. Voici des distinctions qui » me regardent personnellement. Je » serois le plus ridicule des vieillards, » si je croyais pouvoir vous inspirer » de l'amour, et le plus odieux, si » j'arrachais à la complaisance ce que » le cœur seul doit accorder. Je pré- » tends à votre amitié. Ce sentiment » consolateur m'aidera à supporter le » reste d'une vie douloureuse, et ce » sentiment, je veux le mériter. Je ne » vous mettrai pas aux prises avec » votre devoir; je ne vous contraindrai » pas à une dissimulation continuelle, » pénible et humiliante; enfin, je n'u- » nirai point la vieillesse et ses infir- » mités à la jeunesse, à la fraîcheur » et aux graces. Je contracte l'engage- » ment de vous aimer comme un » père, et de vous respecter comme » ma fille.

» Cette conduite serait déplacée à » l'égard d'une jeune personne, qui

» doit éprouver le besoin d'aimer, si
» je ne sentais que je tarderai peu à
» vous rétablir dans vos droits. Vous
» aurez accru alors l'estime dont vous
» jouissez déjà, de celle que vos pro-
» cédés pour moi auront inspirée à un
» public léger, mais toujours juste.
» Vous joindrez à tous vos avantages,
» ceux d'une fortune indépendante, et
» vous ferez le bonheur d'un homme
» que vous saurez choisir, parce que
» vous êtes raisonnable et prudente. »

M. d'Achicourt se disposait à passer dans son appartement. Sa jeune femme lui prit les mains, les lui baisa avec transport. Elle voulait parler; son époux la prévint. « Point de remercî-
» mens, madame; je ne fais rien que
» pour moi. J'ai senti qu'il fallait choi-
» sir de votre amitié ou de votre haine;
» j'obtiens la première, et vous juge-
» rez combien elle m'est précieuse,

» par les soins que je prendrai pour
» la conserver. »

Il sortit, et laissa sa jeune épouse et sa mère étonnées, interdites, admirant un procédé si délicat et si rare. Il ne s'éloigna pas un moment du plan qu'il s'était tracé, et il en reçut la récompense. Madame d'Achicourt, pénétrée de reconnaissance, allait au-devant de ses moindres désirs; elle le comblait d'égards et de complaisances; elle lui prodiguait ces soins attentifs, si précieux pour l'homme souffrant. Le monde se trompa sur le caractère de son attachement. On le prit pour un sentiment qu'elle était loin d'éprouver, et qui paraissait aussi extraordinaire qu'inexplicable. On décida enfin que la nature avait formé ce cœur-là exprès pour M. d'Achicourt; on convint généralement qu'il méritait son bonheur, et on ne s'en occupa point davantage.

Un an s'écoula de cette manière. ,es infirmités de M. d'Achicourt augıentèrent au point de lui faire presəntir une fin prochaine, Sa femme ne ɜ quittait pas ; elle s'efforçait de souıger des maux qu'elle ressentait auınt que lui. Le moment fatal arriva. l dit à sa femme un dernier adieu ; il ı remercia tendrement de ce qu'elle vait fait pour lui ; il la laissa inconɔlable.

Vous aurez une idée de sa situation, ous, jeune fille, qui avez perdu ans votre père un bienfaiteur, un mi vrai, un appui salutaire. Vous avez pleuré, comme madame d'Ahicourt pleura son époux ; comme lle, vous en conserverez un souvenir her, et comme elle, vous apprendrez u'il n'est pas de douleur éternelle.

Le temps du deuil était écoulé. ladame d'Achicourt venait de repaaître dans le monde, et le monde, qui

oublie tout, attendait avec impatience le moment de la revoir. Tel est l'effet d'une vertu douce, d'un caractère aimable et égal. Ils ne séduisent pas comme des qualités brillantes; ils ne surprennent pas les cœurs : ils s'insinuent petit à petit; mais ils finissent par captiver. Les êtres de cette classe ont peu d'amis; mais ils n'en perdent aucun.

Madame d'Achicourt, aimable, belle, riche, ne tarda pas à fixer tous les vœux. Ces hommages ne l'éblouirent pas. Elle se retrouvait au milieu de gens qui l'avaient négligée pauvre, et dont l'empressement devait peu la flatter. Elle était polie avec eux, et elle se livrait plus facilement à ceux qu'elle voyait pour la première fois : ils n'avaient pas de torts à lui faire oublier; elle voulait bien même supposer qu'elle en eût obtenu deux ans plutôt la justice qu'ils lui ren-

daient alors. Son amour-propre blessé cherchait-il un dédommagement, ou est-il d'une belle ame d'accorder des qualités à ceux qui ne nous ont pas donné encore de raisons de les mésestimer ?

Au nombre de ces derniers, était Roberville, dont l'extérieur prévenait toujours favorablement ; qui, sans avoir précisément de l'esprit, se faisait écouter, par l'expression qu'il donnait aux choses les plus simples, surtout près d'un objet qui l'intéressait. Raisonnable, judicieux même, lorsqu'il ne s'abandonnait pas à la manie des projets, sa conversation devait plaire à une femme décente, dont la gaîté ne s'exprimait jamais par des éclats. Roberville, sans s'interroger sur la nature des sentimens que madame d'Achicourt commençait à lui inspirer, sans en pressentir les suites, se laissait aller au charme qui l'en-

traînait. Sans effort, sans étude, sans même y penser, il prenait les formes et le ton qui pouvaient plaire à la jeune dame. Assez assidu pour se faire remarquer, trop peu empressé pour inspirer de la défiance, il n'était pour madame d'Achicourt qu'un jeune homme sans prétentions, qui la préférait aux autres femmes, et il est toujours flatteur d'être préférée, quoiqu'on sente qu'on en est digne. D'après ces dispositions, elle devait distinguer Roberville, et il est difficile à une femme sans expérience de prévoir où la ménera un sentiment, quelqu'indifférent qu'il lui paraisse.

Roberville, après deux, trois soirées passées auprès de madame d'Achicourt, fut convaincu qu'un galant homme ne pouvait faire un meilleur choix. Il en parla à Merlicourt avec une chaleur dont il ne démêlait pas encore la source, mais qui n'échappa

pas à son protecteur. Celui-ci jugea qu'une femme qui plaisait beaucoup à un homme bien plus jeune que lui, n'était pas l'épouse qui lui convenait. Il pouvait avoir raison. Mais était-il certain qu'une autre ne plairait pas aussi après le mariage ? Quoiqu'il en soit, il reçut avec indifférence les ouvertures de Roberville ; il répondit vaguement qu'il verrait madame d'Achicourt. Il la vit, il la trouva charmante, et il intercepta des regards qui le déterminèrent à porter ses vues ailleurs.

Roberville la voyait tous les jours. Il lui consacrait tous les momens qu'il pouvait dérober au travail. Madame d'Achicourt commençait à compter les heures d'absence. Elle n'avait point d'amour, oh ! non, elle n'en avait pas, elle se le disait au moins, elle cherchait à se le persuader. En effet, une femme estimable peut-elle aimer

un jeune homme fait pour plaire, mais qui ne s'est pas déclaré ? D'après la force de ce raisonnement, elle allait tous les soirs où devait être Roberville ; Roberville arrivait avant elle où il savait la trouver, et jamais ils ne se donnaient un rendez-vous. Il y aura demain un cercle brillant chez madame la marquise, disait l'un à l'issue d'une soirée qui paraissait toujours trop courte. Je dîne demain chez la comtesse, disait l'autre. Après-demain je vais aux Français : et aux Français, chez la comtesse, chez la marquise, ils s'approchaient insensiblement ; une place se trouvait toujours ménagée auprès de la jeune dame, sans adresse, sans intention. Roberville la prenait comme un autre eût pu la prendre, et il ne la quittait plus.

L'innocence disposait les choses de façon qu'il eût été difficile qu'un au-

tre s'en emparât. Tantôt c'était une ottomane dont l'éventail, les gants, le sac à ouvrage garnissaient tout un côté ; tantôt ces objets étaient sur une chaise dont les barres soutenaient deux pieds mignons, et tout cela disparaissait dès que Roberville s'approchait. Au spectacle, le panier garnissait tout le devant de la loge, et Roberville se plaçait d'abord derrière. Mais on avait toujours quelque chose à lui dire. C'était des choses très-indifférentes sans doute. Cependant on parle bas aux Français ; Roberville ne pouvait entendre du troisième rang ; madame d'Achicourt était continuellement obligée de tourner la tête. Des hommes, qui savent vivre, ne souffrent pas cela, et se prêtent à tout. Roberville passait au second rang. Dans l'entr'acte, la jeune dame se levait ; une chaise se découvrait, et Roberville s'asseyait, pour

ne pas empêcher de voir ceux qui étaient derrière lui. Alors on n'entendait plus Piron, ni Voltaire. On causait confidentiellement. On ne se disait rien de positif, mais on s'entendait à merveille. Le temps volait avec rapidité; on était étonné de voir tomber le rideau; on se quittait à regret, et on savait où se retrouver le lendemain.

Ces innocentes finesses-là n'échappent pas long-temps à des yeux observateurs. On ne parlait dans le monde que du mariage du joli couple, c'est ainsi qu'on les nommait. L'engagement qu'avait contracté Roberville n'était connu qu'à l'Estrapade, quartier dont n'approchent jamais les gens d'un certain ton. Il n'avait pas cru devoir en parler dans la société brillante où il était jeté, afin de n'avoir pas à répondre à des questions toujours embarrassantes après

ce qui lui était arrivé. Mais sa situation, qu'il ne pouvait oublier, le rendait timide, circonspect avec madame d'Achicourt. Il cherchait à s'étourdir sur le sentiment qui l'attachait à elle; il eût voulu pouvoir se le dissimuler.

Il avait formé le projet de respecter la sagesse et un lien que son épouse avait méconnu. Il sentait ce qu'il devait de ménagemens à une femme telle que madame d'Achicourt. Il se reprochait de lui faire partager un sentiment qui feroit un jour le tourment de son cœur. Il s'accusait de l'avoir fait naître, tandis qu'avec un mot il aurait pu le prévenir. Il sentait la nécessité de faire à son amie un aveu, trop tardif sans doute, mais qui seul pouvait lui rendre son repos. Il sortait avec la volonté de lui déclarer son mariage et d'obtenir son pardon. Il revoyait la femme char-

mante, et près d'elle il n'avait de force que pour aimer.

Madame d'Achicourt se livrait avec sécurité au penchant le plus doux. Elle ne comptait son existence que du moment où elle avait vu Roberville. Plus elle le voyait, plus elle le trouvait estimable. Elle lui savait gré de sa retenue auprès d'elle. Elle l'attribuait à sa modestie, qualité si rare alors, et que possèdent si éminemment les jeunes gens d'aujourd'hui; elle l'attribuait à la différence de leurs fortunes, et elle en concluait en faveur de la délicatesse de son amant. Elle l'attribuait.... à quoi ne l'attribuait-elle pas?

Cependant elle avait à remplir les derniers voeux de son époux. Qui était plus digne que Roberville de lui succéder? S'il continue à garder le silence, il faudra donc l'encourager, en lui laissant pressentir qu'il est aimé et

qu'il peut prétendre à tout. Pauvre enfant! elle les eût oubliés ces derniers vœux de son époux, s'ils n'eussent rendu en quelque sorte respectable la passion qui la dominait.

Maîtresse d'elle-même, mais trop jeune encore pour tenir une maison, elle vivait avec sa mère. Elle n'avait osé proposer à Roberville de le recevoir, et il frémissait à la seule idée de solliciter une faveur qui ferait naître des occasions dangereuses, qu'il voulait de bonne foi éviter. Il en était au point de ne pouvoir plus vivre sans madame d'Achicourt, et il était incapable de penser à la séduire. Son amour croissait à chaque instant, et sa position, toujours plus vivement sentie, le rendait le plus misérable des hommes.

Oh! combien il se repentait d'avoir méprisé les conseils de son ami! « Si » j'avais cru de l'Oseraie, je serais

» libre encore, et je déposerais mon
» cœur, mon être, ma vie aux pieds
» d'Adèle; je lui devrais mon bon-
» heur, et je suis en proie aux plus
» cruels tourmens... Allons voir de
» l'Oseraie... Que me dira-t-il que je
» ne sache déjà? Il me reprochera
» d'avoir caché mon état à madame
» d'Achicourt; il m'ordonnera de fuir:
» Hé! le puis-je, grand Dieu!... Il le
» faut, il le faut cependant. Qu'elle
» m'oublie, qu'elle me méprise, qu'elle
» me croie ingrat, barbare; je me sou-
» mets à tout, pourvu qu'elle recouvre
» son repos. »

Il rentre chez lui, il fait une malle, il court à la campagne. Il va déposer dans le sein de Félicité sa douleur et ses combats. Félicité est jeune: elle doit être compatissante; elle partagera sa peine; il l'adoucira en parlant sans cesse d'Adèle. Il arrive. Madame Perceval le reçoit mal,

parce qu'elle aime Rose, et que l'amour maternel est aveugle. M. Perceval ne lui marque que de la froideur, parce qu'il règle ses mouvemens sur ceux de sa femme. Félicité l'accueille comme un frère malheureux. Il lui parle, elle écoute, elle s'attendrit, ses yeux se remplissent de larmes. Ah! s'écrie-t-il, je trouve enfin un cœur qui répond au mien.

Madame Perceval ne conçoit rien à ces longs tête-à-têtes. Elle attribue à Roberville la perte de sa fille aînée: quels sont ses desseins sur la cadette? Pourquoi a-t-elle l'air abattu, les yeux rouges? Madame Perceval interroge Félicité. Le secret de Roberville n'est pas le sien; elle s'obstine à le taire. Sa mère soupçonne tout, elle croit tout, elle ferme sa maison à son gendre. Il revient à Paris.

Il trouve un billet de madame d'Achicourt. Depuis deux jours elle ne

l'a pas vu. Elle a envoyé chez lui. Elle sait qu'il est à la campagne. A la campagne sans avoir pris congé d'elle! Est-ce ainsi qu'on se conduit avec une amie? Elle donne à dîner le lendemain. Elle ne pardonnera qu'à condition que Roberville se réunira à d'aimables convives, et qu'il contribuera à dissiper le vide insupportable qu'elle éprouve.

Qu'il contribuera! infortunée! c'est lui seul que tu désires, que tu veux, que tu appelles. Le dîner n'est qu'un prétexte, un hommage aux bienséances. Ton cœur est ouvert à ton amant; tu lui ouvres ta maison : quel asile te reste-t-il?

« C'en est fait! s'écrie Roberville; » mes forces sont épuisées, ma raison » éteinte. Le sort en est jeté. »

Il répond qu'il arrive excédé, qu'il n'est pas présentable en ce moment, mais qu'il ira dîner le lendemain à

'hôtel; voilà le fond de sa lettre. Mais l a écrit quatre pages. Des expressions brûlantes sont coupées par des phrases inintelligibles. Le désordre le ses idées passe dans le cœur de madame d'Achicourt. Elle a pitié de son amant; elle décide de le rendre à lui-même en se déclarant la première. Elle ne forme plus qu'un vœu, elle n'a qu'une volonté: c'est de couronner l'amour de Roberville et de partager sa félicité.

Il se présente chez madame d'Achicourt. Il est pâle, défait. Le secret qu'il lui cache est un poids insupportable qui oppresse, qui froisse son cœur. Madame d'Achicourt alarmée cherche à cacher l'inquiétude qui la tourmente. Ses efforts mêmes la trahissent: l'amour vertueux est toujours maladroit. Ses convives lisent dans ses yeux; mais l'état de Roberville leur paraît inexplicable. Il est accablé,

lorsque tout semble concourir à son bonheur.

Le dîner fut triste. Madame d'Achicourt en attendait la fin avec la plus vive impatience. Elle brûlait d'être seule avec son amant. Elle voulait descendre dans ce cœur navré, y chercher sa peine, le consoler, le rendre à la vie, en l'ouvrant à l'espoir.

On se lève enfin. Roberville est isolé, errant au milieu de vingt personnes. Tout entier à ses idées, et par conséquent à son malheur, il ne voit pas même celle pour qui il donnerait sa vie. Elle est auprès de lui. Ils sont seuls dans l'embrasure d'une croisée. Elle veut parler; la pudeur la retient. Sa main rencontre celle de Roberville et la presse doucement. Roberville se tourne vers elle. Les plus beaux yeux du monde expriment l'amour et la pitié. Il sort d'un rêve

douloureux; il ne voit plus que son Adèle. A l'aspect de tant de charmes, il oublie sa probité. En vain elle lui ordonne de parler; les mots expirent sur ses lèvres. Renoncer à la voir, à en être aimé, eût été un effort sublime de vertu; mais dans la route épineuse qu'elle nous trace, débute-t-on par le plus pénible des sacrifices? Ce n'est que par degrés qu'on s'élève au-dessus de soi-même; et qui n'a pas l'habitude de combattre, doit être constamment vaincu. Roberville le fut, il garda le silence.

« Qu'avez-vous, mon ami? Votre » état m'inquiète, vous le voyez, et » vous me cachez ce qui vous afflige. » — Si je parle, vous me haïrez. — » Croyez-vous que je le puisse? — » Vous le devez. — Je ne vous entends » pas. — Adèle? — Mon ami? — Je » suis bien malheureux. — Ne puis- » je rien pour vous? — Vous pouvez

» tout !.... Vous ne pouvez rien. —
» Vous ne m'aimez donc pas? — Adèle,
» je vous adore. — Vous venez de dé-
» cider votre sort et le mien. Croyez-
» vous que je sois insensible? Que
» dis-je, n'avez-vous pas vu combien
» vous m'êtes cher? — N'achevez pas.
» — Il ne me reste rien à dire. —
» Adèle, je suis au désespoir. — Du
» désespoir, quand on aime, quand
» on est aimé ! — Je ne peux préten-
» dre à votre main. — Votre fortune
» est bornée, je le sais; mais je suis
» riche, et quel plus noble emploi
» ferais-je de mon bien, que de le par-
» tager avec l'homme que je préfère?
» Je suis de qualité; mais vous avez
» un emploi honnête, des vertus et
» l'estime de M. de l'Oseraie. Ces titres
» valent les miens; mon mari n'en
» avait pas d'autres. D'ailleurs, mon
» ami, doit-on craindre le monde,
» quand on n'a rien à se reprocher?
» Est-ce

» Est-ce au sein de la félicité qu'on
» entend ses vains murmures, qu'on
» daigne s'y arrêter? Vous aimez
» Adèle, vous venez de lui dire,
» Adèle est à vous.

« Je ne sais, s'écrie la marquise,
» quand il plaira à M. de Roberville
» de nous rendre madame d'Archi-
» court. Cette journée est la plus
» maussade que j'aie passée de ma
» vie. Pas une saillie, pas un trait
» piquant. Les uns se parlent dans le
» coin d'une croisée; les autres les
» regardent sans dire un mot. Je n'y
» tiens plus, je vous le déclare. La
» gaîté est mon élément : il faut que
» j'y rentre. Réveillez-vous, mes-
» sieurs, faites avancer nos voitures,
» et partons tous pour mon château.
» La liberté qui règne à la campagne,
» vaut bien l'auguste gravité de ce sa-
» lon; les petits jeux sont préféra-
» bles à des sentences, et les espiègle-

» ries à des réflexions. Allons, mon » beau monsieur, ajouta-t-elle en » prenant la main de Roberville, » conduisez-moi à mon carosse. Si » nos amusemens vous paraissent au-» dessous de vous, vous philosophe-» rez avec qui bon vous semblera » dans mes bosquets solitaires. »

Roberville se laisse conduire : c'est un homme hors de lui, incapable d'avoir une volonté. Il est dans le carosse de la marquise ; elle lui parle, il n'entend pas. Un jeune colonel répond pour lui. La conversation s'engage ; on s'agace, on s'égaie, on rit ; on laisse le philosophe mélancolique à ses pensées. Elles étaient sans liaison, sans suite ; sa tête était l'image du chaos.

Madame d'Archicourt avait été piquée qu'on l'eût interrompue au moment où Roberville était dans la nécessité absolue de s'expliquer. L'aveu

de ses sentimens ne s'était échappé qu'avec un effort pénible ; c'était une victoire de l'amour sur la pudeur. Faudra-t-il qu'elle revienne au point d'où elle partie ? Est-il concevable que Roberville ne soit pas tombé à ses pieds, ivre d'amour et de reconnaissance ! Comment s'est-il laissé enlever par une femme qui lui est indifférente ? Cette conduite est inexplicable. Cependant il aime. Ses moindres actions, son silence même peignent un sentiment profond, insurmontable. Il est réservé, timide. Il a craint de se laisser aller à l'impulsion de son cœur, de me donner en spectacle à des gens toujours disposés à trouver aux choses les plus sérieuses un côté ridicule. Il y a des bosquets à Sceaux. Je m'y égarerai avec lui. L'occasion, la solitude, un regard, décideront notre commun bonheur.

C'est ainsi que madame d'Achi-

court passait d'une idée à une autre, rejetant celle qui blessait son amour, adoptant celle qui le flattait. Ses compagnons de voyage avaient le caractère, la légèreté d'esprit de ceux qui voyageaient avec Roberville. Comme eux, ils parlèrent du vaudeville du jour; ils ajoutèrent un article à la chronique scandaleuse, et ils abandonnèrent la femme charmante à ses réflexions.

On arrive. Chacun s'occupe d'abord de ses arrangemens particuliers, et ces dispositions prennent le reste de la soirée. Roberville, rendu à lui-même, s'enfonce dans les bois. Il y cherche le calme qu'on n'y trouve jamais, quand le cœur est agité. Il va, il vient, il s'efforce de se recueillir, de se retrouver. Les derniers mots de madame d'Achicourt se présentent à sa mémoire trop fidèle, et ajoutent au trouble de ses sens. D'un

côté est le bonheur le plus parfait auquel un mortel puisse atteindre ; de l'autre est la barrière insurmontable qu'il a élevée entre Adèle et lui. L'amour d'Adele, cet amour si naïvement, si franchement exprimé, est un malheur de plus. Son imagination frappée lui offre un objet fantastique ; c'est sa maîtresse, connaissant enfin l'obstacle qui les sépare, révoltée de sa dissimulation et de sa bassesse, l'accusant de perfidie, lui reprochant l'abus de sa confiance, lui redemandant le repos de son cœur, le retour de ses jours sereins qui s'écoulaient au sein de l'innocence et de la paix, et qu'il ne peut plus lui rendre. Il entend ses plaintes, il voit ses pleurs. Ce tableau déchirant le jette dans un accès de désespoir. Il erre çà et là, une pièce d'eau l'arrête ; il la considère, il rit du rire d'un insensé. Bientôt la fureur s'empare de lui ; ses nerfs son tendus, ses

muscles en contraction.... « Terminons à-la-fois et mes combats et » mon supplice.... » Il s'est précipité.

Adèle, simple comme la nature, belle comme elle, s'occupait peu des recherches de l'art et des commodités inventées par le luxe. Elle avait laissé à ses femmes le soin de son appartement et de sa toilette; elle cherchait son amant. Déjà elle l'avait distingué à travers le feuillage, elle l'avait perdu sous l'épaisseur du bois; elle le retrouvait pour le perdre encore. Elle avançait lentement. Son pied agile était retenu par la décence qu'elle n'invoquait jamais, et qui l'accompagnait toujours.

Un bruit sourd frappe son oreille; elle ne sait à quoi l'attribuer. Ce bruit se prolonge; elle croit reconnaître un effet de l'eau fortement agitée; elle s'alarme... Si c'était lui.... Cette seule pensée impose silence à toute

espèce de considérations. Elle s'élance, elle court, elle jette un cri, elle se précipite après son amant.

Le bassin a peu de profondeur. Le malheureux n'a pu y trouver la mort qu'il cherchait, et qui eût prévenu de nouvelles infortunes. Il se sent relever, soutenir par une main qui s'essaie à le rendre à la vie. Ses yeux se rouvrent : c'est son amante, pâle, tremblante, qui a veillé sur ses jours, qui succombe elle-même à la violence des sensations qui l'ont agitée. Il ne veut plus mourir. Il prend Adèle dans ses bras, il l'enlève, il la dérobe à l'ardeur du soleil, il la porte sous un ombrage touffu, il l'y dépose avec respect. Il appelle; personne ne lui répond. Il s'éloigne, il va chercher des secours... L'abandonnera-t-il mourante? Il revient; il se penche sur elle, il lui prodigue les noms les plus doux, il la presse dans ses bras. Il voit, il touche des

formes célestes, qu'il n'a pu jusqu'alors que soupçonner. Il brûle, il s'égare, il ne se connaît plus......Il ose tout.

Adèle ouvre péniblement les yeux; elle les porte sur son amant, elle sourit à celui qui la déshonore... Bientôt elle sent son outrage, elle s'indigne, mais elle est sans force. « Malheureux, dit-elle d'une voix languissante, tu ravis ce que l'hymen allait t'accorder. »

La foudre n'est pas plus prompte que l'effet de ces mots sur Roberville. Désespéré de n'avoir pu jouir, c'est maintenant la jouissance même qui le désespère. Il s'éloigne à grands pas au moment même où Adèle a tant de besoin d'être rassurée, où son cœur flétri est avide de consolations. Il la laisse seule avec sa conscience, en proie aux plus déchirantes réflexions. Une porte s'offre à lui; c'est celle du parc. Il sort, il est sur la route de Pa-

ris ; il marche, poursuivi par le souvenir de son crime, par l'image de sa déplorable victime; il croit ne pouvoir mettre un intervalle assez grand entre elle et lui.

Il est dans la ville, il en parcourt au hasard différentes rues; il ne peut échapper à lui-même. Il arrive machinalement devant la porte de M. de l'Oseraie. Il s'arrête. « Ici, dit-il, re-
» pose en paix l'homme qui n'a rien à
» se reprocher. L'influence du vice
» lui fut toujours étrangère. C'est
» donc à moi qu'il était réservé de
» la lui faire connaître ! Je cède au
» besoin de m'approcher d'un être
» vertueux ; près de lui je me croi-
» rai meilleur. Qu'il soit à la fois
» mon juge et mon consolateur. »

Il frappe. Le suisse effrayé de son désordre, refuse de l'introduire. Il viole le domicile de son ami ; il pénè-

tre malgré les valets ; il trouve de l'Oseraie éveillé par le tumulte, inquiet sur la cause qui le produit. Il tombe à genoux devant lui ; il prend ses mains, il les mouille de ses larmes. Il veut parler ; les sanglots coupent sa voix. Il cache sa tête dans le sein de son ami stupéfait. Il lui semble que le sein du juste est un asile contre les remords. Il y respire plus librement.

Ses larmes l'ont soulagé. Il répond aux questions que lui adresse de l'Oseraie. Il commence son triste récit, cent fois interrompu par des exclamations de honte et de douleur.

« Vous avez commis un crime, » lui dit de l'Oseraie, un crime irré- » parable. Vous avez voulu fuir, vous le deviez, vous le pouviez ; on peut toujours ce qu'on veut forte-ment. Vous avez voulu mourir, c'est la ressource d'un lâche.

» L'homme courageux n'a-t-il donc » que la mort à opposer à ses pas» sions? Noyez-vous maintenant » dans des larmes inutiles. Que ser» viront à madame d'Achicourt ces » larmes et votre repentir? Si votre » faute n'a pas ces suites fatales qui » éclairent la société, lui rendrez» vous sa propre estime et le calme » du cœur? Eloignez-vous de moi. » J'ai pardonné des faiblesses; je ne » vivrai pas avec un homme vicieux. » Eloignez-vous, vous dis-je, cessez » ces étreintes; laissez mes mains, » les vôtres sont souillées. Allez pleu» rer seul. Vous êtes indigne de m'ap» procher. »

Il appele ses gens. Il ordonne qu'on mette ses chevaux, qu'on porte Roberville dans sa voiture, qu'on le conduise chez lui. On détache l'infortuné de ce sein, où il trouvait un reste de vie et de consolation. Ses forces l'abandonnent. Il tombe privé de sentiment.

Ce spectacle touche, émeut de l'Oseraie ; mais il ne transige jamais avec sa conscience. « Qu'on lui cou-» vre un lit à l'extrémité de ma mai-» son. Qu'on veille à ses besoins, » mais qu'on lui interdise l'entrée de » mon appartement. Qu'on aille jus-» qu'à la violence, s'il ose s'en per-» mettre aucune. »

Il en était incapable. Son sang, enflammé par l'amour, par des combats multipliés, par le sentiment de sa faute, porta au cerveau le délire du cœur. Une fièvre dévorante le saisit. Il appèle Adèle, il lui demandait pardon, il voulait mourir à ses pieds. Les efforts continuels de deux hommes robustes pouvaient à peine le retenir sur son lit.

Madame d'Achicourt était revenue à elle. Son œil languissant cherchait, appelait celui qui l'avait outragée, et qu'elle ne pouvait haïr. Madame d'A-

chicourt n'avait aucune expérience ; mais il lui semblait qu'on ne s'éloigne pas de celle qu'on aime, et qu'on vient d'offenser. Elle se lève, elle fait quelques pas, elle s'inquiète, elle s'alarme, et pourtant elle est loin de prévoir son malheur.

Elle reprend le chemin du château ; elle tourne la tête à chaque pas; à chaque pas elle se flatte de rencontrer celui qu'elle ne reverra plus.

Elle rentre chez elle. Elle interroge ses femmes, ses femmes ne savent rien. Après s'être mise en état de paraître, elle descend au salon. Elle le parcourt d'un coup d'œil rapide, la joie y règne; Roberville n'y est pas. Elle sort, elle s'enfonce de nouveau dans les bosquets. Elle en visite les réduits les plus solitaires. Elle voudrait, elle n'ose appeler celui auquel elle se croit irrévocablement liée : si quelqu'autre que lui l'entendait ! Le

nœud qui les unit est tout pour elle, sans doute; mais qu'est-il pour un monde toujours malin, toujours médisant? Elle remonte au château. Elle s'arrête devant la porte de Roberville. Elle va frapper.... Sa main tremblante retombe. Timide, irrésolue, elle balance entre la décence et l'amour. Ira-t-elle au-devant de celui qui devrait lui faire oublier son audace par les empressemens les plus vifs. les plus délicats, les plus soutenus...... Si cependant sa chûte dans la pièce d'eau a eu des suites, si sa santé est altérée, l'abandonnera-t-elle à des soins étrangers? Elle se livre à cette idée vraisemblable, consolante. Elle se trouve le courage d'une ame innocente, mais forte, qui se met au-dessus de tout... Elle frappe : un laquais lui répond que Roberville n'a point paru.

Il faut renoncer à une dernière lueur d'espérance. Roberville est

parti, il l'abandonne, il la fuit, et dans quel moment, grand Dieu! Elle rentre chez elle éplorée anéantie.

La cloche appelle à la salle à manger les joyeux habitans du château. Madame d'Achicourt fait dire qu'elle ne descendra pas. On décide qu'elle et Roberville sont fous; qu'il faut se hâter de les marier pour les débarrasser l'un de l'autre. On se met à table et on ne pense plus qu'au plaisir.

A mesure que les heures s'écoulent, l'état de madame d'Achicourt devient plus douloureux. Elle se reproche amerement une faute qui n'est pas la sienne. Elle en prévoit les conséquences; elle frémit. Elle est en proie au désespoir; elle ne trouve pas une larme.

» Puisque M. de l'Oseraie l'aime, » il doit avoir des qualités, s'écrie- » t-elle en sortant d'un long accable-

» ment. Allons trouver l'homme res-
» pectable. Confions à l'honneur le
» secret de l'amour trahi. Que de
» l'Oseraie soit mon appui, mon
» consolateur, mon guide.... Je suis
» incapable d'agir, et même de
» penser. »

Elle sonne, ses femmes paraissent. Elles sont effrayées de l'altération de ses traits, du désordre de ses idées. Elles veulent éveiller la marquise. « Non, dit madame d'Achi-
» court, il me faut un ami; on
» n'aime ici que la dissipation. Ma
» voiture à l'instant même. — Hé,
» où irez vous, madame, dans l'état
» où voilà? — Chez monsieur de
» l'Oseraie. »

Les femmes obéissent. Vertus, considération méritée, noble emploi du crédit, le nom de l'Oseraie rappelait tout ce qu'il y a de bon, d'honorable. Chercher un tel homme dans quelque circonstance que ce soit,

c'est user de sa raison : celle de madame n'est donc pas aliénée.

On part sans bruit à l'aube du jour. Madame d'Achicourt est chérie de ses gens : ses femmes partagent des peines qu'elles ne soupçonnent pas, et gardent un silence respectueux. Son cocher seconde son impatience.

On arrive. On annonce l'infortunée. Monsieur de l'Oseraie va la prendre au pied de son escalier; il lui présente la main. « Dispensez-vous » de parler, lui dit-il, madame, je » sais tout » Il sait tout, pensait-elle, et il ne me méprise point ! Je ne suis donc pas coupable. Je suis au moins bien malheureuse.

Il la conduit à l'appartement de sa femme. « Voilà, lui di-til, celle pour » qui je n'eus jamais de secret, parce » qu'elle et moi ne sommes qu'un. » Dans la position où vous êtes, c'est » une femme aimante qu'il vous faut; » un homme oblige, il ne sait pas con-

» soler. » Il tire sa femme à l'écart ; il lui adresse quelques mots, il sort.

Madame d'Achicourt se trouve plus faible de son abscence. Résolue à lui tout dire, à tout entendre, il fallait qu'elle se préparât à une scène nouvelle qu'elle n'avait pas prévue. Madame de l'Oseraie vit son embarras. Elle s'approcha d'elle, elle lui prodigua ces caresses et ces marques de déférence qui annoncent l'amitié et l'estime, et qui font renaître le courage, si elles ne rendent pas le bonheur. C'est dans les bras de cette femme compatissante que madame d'Achicourt retrouva un peu de calme et des pleurs.

» On meurt quelquefois d'une dou-
» leur lente, avait dit de l'Oseraie à
» son épouse, et jamais d'un coup
» violent. Si l'incertitude est le plus
» cruel des maux, c'est peut-être par
» sa durée. Ne la flattez pas d'un vain

» espoir; épargnez-lui une nouvelle
» secousse; qu'elle sache qu'il n'y a
» rien à espérer. L'accès doublera de
» violence, mais il n'y aura que ce-
» lui-là. »

Elles étaient assises sur un même sofa. Madame d'Achicourt avait la tête penchée sur l'épaule de madame de l'Oseraie, et ses larmes coulaient dans son sein. Levait-elle ses yeux sur ceux de l'amie que venait de lui donner le malheur, elle y trouvait l'intérêt le plus tendre, la compassion la plus douce, et cela ne lui suffisait pas. « Votre mari connaît ma
» déplorable aventure, madame;
» comment la connaît-il? A-t-il des
» nouvelles récentes de celui... »
Elle ne put en dire davantage.

Madame de l'Oseraie réfléchissait à la manière de traiter, d'adoucir un aveu aussi délicat. Cette question, qui amenait naturellement un éclair-

cissement aussi pénible qu'indispensable, la mit plus à son aise. Elle parla avec le ménagement dû à l'infortune, avec les égards qui rétablissent le faible dans sa propre estime, avec cette effusion, ce sentiment, ces tours heureux, qui ôtent aux expressions de ce qu'elles ont d'amer. Madame d'Achicourt apprit que son amant était marié.

Ainsi que l'avait prévu de l'Oseraie, l'accès fut terrible. Toutes les sensations violentes se réunirent à la fois dans le cœur de l'infortunée, et le déchirent. Le sentiment de son déshonneur, la crainte d'une maternité infamante, la privation absolue d'espoir, la nécessité de mépriser, de haïr l'homme qu'elle adorait, c'est plus que ne peut suporter une femme vertueuse et sensible. Egarée, délirante, celle-ci s'accusait, elle accusait son séducteur, elle accusait le

ciel qui n'avait pas secouru l'innocence. Elle maudissait le jour où elle était née ; elle maudissait une vertu stérile qui n'avait pu la garantir ; elle maudissait un sexe qui se fait un travail, un honneur de perdre celles qui n'ont à opposer aux pièges de la perfidie, que de la franchise et de l'amour. Ses belles mains meurtrissaient ce sein, innocent comme elles. Madame de l'Oseraie, tremblante, troublée, ne savait quel parti prendre : madame d'Achicourt était sourde aux raisonnemens, insensible aux caresses, inaccessible à la persuasion. A chaque minute le désespoir augmentait d'un côté, et l'embarras de l'autre. Madame de l'Oseraie fit appeler son mari.

« Madame, dit celui-ci à la dé-
» plorable victime, pourquoi cet
» égarement, pourquoi ces violences?
» Madame d'Achicourt, l'exemple,

tomba à genoux, et élevant vers le ciel ses mains et un front pur : « Vous l'ordonnez, mon Dieu ! je » supporterai mon infamie ; je l'ou» blierai, s'il est possible. Je vivrai » sans aimer la vie ; je vivrai pour » remplir les devoirs que le malheur » m'a imposés. »

M. de l'Oseraie saisit ce moment de résignation. Il enleva l'infortunée. Sa femme et lui la conduisirent à la campagne, non dans un de ces châteaux où les plaisirs bruyans semblent insulter à la douleur, mais dans une maison simple et riante, où l'on est toujours près de la nature. C'est là que l'active amitié, que les soins compâtissans s'efforçaient de cicatriser une blessure douloureuse et profonde. C'est là que mad. d'Archicourt respectée et chérie, était sans cesse distraite de sa peine. Voulait-elle descendre dans son cœur, un ami l'arrachait

chait à elle-même, et la ramenait aux sentimens doux et consolateurs. Son lit était dressé dans la chambre de Mad. de l'Oseraie. Leurs paupières se fermaient au milieu d'un entretien, dont l'aimable sensibilité faisait seule les frais. Un songe pénible agitait-t-il l'infortunée, Mad. de l'Oseraie, toujours attentive, tirait son amie d'un sommeil fatigant, lui parlait, dissipait des idées sinistres, et la rendait au calme et au repos.

De l'Oseraie avait rendu à Mad. d'Achicourt un autre service non moins essentiel. Il avait dérobé à sa mère la connaissance du triste événement, et le spectacle de la douleur d'une fille qu'elle idolâtrait. Il avait écrit à Mad. de Verville, qu'on avait lié chez lui une partie de campagne; que Mad. d'Achicourt n'avait pu se donner exclusivement à la marquise; qu'elle avait cédé à ses ins-

tances, et qu'il la lui rendrait dans un mois. Mad. de Verville avait répondu avec franchise, qu'elle était charmée que sa fille apprît à choisir ses amis, et qu'elle était flattée que M. de l'Oseraie voulût bien être le sien.

On avait ri chez la marquise du départ brusque et original de Roberville. On s'occupa davantage de l'absence de Mad. d'Achicourt. La disparution d'une femme charmante est un événement à la campagne. M. le comte, M. le chevalier jugèrent qu'ils ramèneraient la fugitive. Ils protestèrent, en riant, qu'elle ne résisterait pas aux séductions de leur esprit et de leur figure, et ce qu'ils disaient en riant, sérieusement ils le pensaient.

Leur visite étourdit un peu Mad. de Verville. Elle sentait que sa fille devait être accusée au moins de

bizarrerie. Il fallait répondre, et mentir ne remédiait à rien. Elle jugea que, ne pouvant justifier sa fille de l'oubli des convenances, elle devait lui faire honneur du motif qui l'avait déterminée. Elle avoua que, fatiguée du tumulte, elle était allée reposer sa tête et nourrir son esprit chez M. de l'Oseraie.

Il est inconcevable, disait le chevalier, qu'on soit aussi impoliment raisonnable à vingt ans. Partir à trois heures du matin, reprenait le comte, sans avoir pris congé de personne! Fuir les jeux et les plaisirs pour aller philosopher entre deux tristes époux! Je ne lui pardonnerai jamais, s'écria la marquise. Elle se plaignit partout d'un procédé inoui, indécent. Le monde blâma le procédé, mais il jugea que la société de Mad. de l'Oseraie convenait mieux à une jeune femme que celle de la marquise.

Un mois était écoulé. Certaine

crainte n'existait plus, et elle avait eu cela d'utile, que Mad. d'Achicourt était parvenue à se vaincre, et qu'il ne restait de ses premiers transports, qu'une mélancolie qui la rendait plus intéressante, et qui n'avait rien de dangereux. On ne craignait plus de la laisser à elle-même. De l'Oseraie partait tous les matins; il allait à Paris suivre ses affaires ; il revenait le soir. Les dames travaillaient, jouaient, causaient. Quelquefois Mad. d'Achicourt se retirait daus un petit bois.

Elle se laissait aller à une profonde rêverie. Un livre instruetif ou agréable s'échappait de ses mains; une larme tombait de sa paupière; mais ces larmes n'étaient plus brûlantes. Elle se levait pour échapper à son cœur : son cœur la suivait partout.

Elle sentit enfin qu'il était tems de cesser d'être à charge à ses amis. Elle

se proposait de rentrer chez sa mère, d'éviter le monde, et de vivre avec un très-petit nombre de personnes choisies. Elle fit goûter ce projet à Mad. de l'Oseraie. Elle allait l'exécuter, lorsqu'un incident imprévu changea sa manière de voir et de sentir.

De l'Oseraie était à Paris ; sa femme était occupée dans l'intérieur de la maison ; Mad. d'Achicourt effeuillait machinalement quelques roses en prenant le frais dans la cour. Le piéton de la poste aux lettres entre et remet à la jeune dame celles qui étaient pour la maison. Elle regarde les adresses.... L'écriture de l'une d'elles la frappe.... Vous vous rappelez qu'elle avait reçu quelques billets de celui....

Le paquet est volumineux, il est à son adresse. Cette lettre fait palpiter un cœur trop tendre; un sentiment à demi vaincu se réveille avec

violence; il est combattu par le ressentiment, par le mépris; mais il existe tout entier; il est dangereux, elle le sent, et il ne dépend pas d'elle de l'éteindre.

Troublée, éperdue, elle court vers son amie. « La lirai-je, lui dit-elle?
» — Non, répond avec fermeté Mad.
» de l'Oseraie. — Mais, s'il était
» moins coupable que les apparences
» l'annoncent? — Le crime est avéré.
» — Que ferons-nous de cette lettre?
» — Brûlez-la. — Il croira que je
» l'ai lue : où est alors l'inconvé-
» nient de la lire? — Renvoyez-la-
» lui. — Et, où est-il? Bon Dieu!
» — J'ai son adresse. Donnez-moi
» cette lettre. — Adèle, vous avez
» brisé le cachet! — C'est par inad-
» vertance. »

C'est aussi sans y penser qu'elle ouvrait insensiblement le paquet, en écoutant son amie, en lui répondant. Est-il possible de ne pas lire

une lettre ouverte, quand on le désire vivement, et qu'on n'a pour témoin que l'indulgente amitié ? « Un instant va détruire l'effet de » tous nos soins, disait Mad. de » l'Oseraie. C'est la dernière fois que » je m'occuperai de lui, répondait » l'infortunée ».

Il écrivait qu'il revenait des portes du tombeau, où l'avait conduit le sentiment de son crime. Il parlait de son amour naissant, de la résistance qu'il lui avait opposée, de la résolution d'avouer ses engagemens, de l'impuissance où il était de le faire, dès qu'il voyait l'objet aimé. Il rappelait son respect, le silence qu'il avait gardé après les ouvertures les plus séduisantes. Il nommait son attentat une erreur des sens. Souvent il s'accusait, mais il prouvait qu'il n'avait eu d'autre intention que d'adorer, en secret, celle dont il n'avait pu s'éloigner. Il était indigne d'elle,

il le sentait; mais il espérait au moins qu'elle ne le mépriserait pas, et qu'il pourrait se justifier plus complètement, lorsqu'elle lui permettrait de la revoir. La lettre était brûlante, comme le cœur qui l'avait dictée. Elle devait porter le ravage dans une âme disposée aux plus fortes émotions. C'est ce qui arriva.

« Non, s'écria Mad. d'Achicourt, » il n'est pas coupable ! C'est un » malheur de moins pour moi. Je » lui rends mon estime; mais je ne » le verrai plus. — Il vous cher» chera, vous l'aimez, vous serez » faible encore. Vous en gémirez, » Adèle; mais enfin, l'habitude étouf» fera le remords. — Que dites» vous, mon amie ? Tout mon être » se soulève à cette seule idée. — » La vertu ne transige jamais. Elle » fait le sacrifice entier, absolu, » parce qu'elle ne présume pas de » ses forces. Il vous cherchera, vous

» dis-je. — Je mettrai Dieu entre
» lui et moi. — Y pensez-vous,
» Adèle ? Remplissez le but de la
» nature ; faites le bonheur d'un
» galant homme. — Moi, tromper!
» Unir une femme dégradée à un
» être respectable! Aimer un autre
» que lui! Jamais. — Il n'est point
» de passion éternelle — Je ne puis
» aimer qu'une fois. — Fuyez donc,
» c'est le seul parti qui vous reste.
» — Je ferai plus : la Valière s'est
» punie; moi, je m'immolerai. »

De l'Oseraie arriva. Il combattit une résolution subite, et, par cela seul, inébranlable en ce moment. Les femmes ont aussi leur genre d'héroïsme : c'est celui du dévouement; comme nous, elles aiment à sortir de la route commune, à se distinguer, à fixer l'attention. Moins enthousiastes, peut-être, elles le sont avec plus de tenacité, et la

raison ne peut rien, tant que l'enthousiasme dure. De l'Oseraie se flatta que la solitude, les austérités du noviciat ramèneraient Mad. d'Achicourt à des sentimens modérés : il céda, ne pouvant faire mieux.

Elle partit. Elle descendit chez son notaire. Elle signa l'abandon de sa fortune à sa mère et à ses frères. Elle entra dans un cloître, et les portes d'airain se fermèrent sur elle pour ne se rouvrir jamais.

C'est de là qu'avant de se courber sous le cilice et les macérations, elle écrivit, pour la dernière fois, à son amant. Elle ne lui reprochait rien ; elle ne faisait pas valoir son sacrifice. Elle disait un éternel adieu : elle n'avait pu se priver de cette consolation. « Dieu seul peut occu-» per un cœur où vous avez régné. »

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

FIN DU TOME PREMIER.

MONSIEUR
DE
ROBERVILLE.

TOME II.

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE.

PAR PIGAULT-LEBRUN.

Vanitas vanitatum,
et omnia vanitas.
ECCLES.

TOME SECOND.

PARIS,
BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière
le Théâtre Français, n°. 51.

1818.

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Essayons de rire encore.

Six mois s'étaient écoulés. Roberville était revenu à lui et à ses occupations. Sœur Adelaïde commençait à réfléchir : le temps est l'infaillible consolateur. Déjà elle sentait que Dieu n'est quelque chose, que lorsque les passions ne sont rien, et elle avait vingt-un ans ! Les derniers conseils de madame de l'Oseraie lui revenaient souvent à la mémoire; l'idée de sa prétendue dégradation s'en effaçait; le souvenir de Rober-

ville s'affaiblissait, et le besoin d'aimer se faisait sentir. Osera-t-elle déclarer à ses supérieures que la vie monastique lui est à charge, qu'elle ne peut plus la supporter? Quel sera son sort, maintenant que ses biens sont partagés entre sa mère et ses frères? Consentira-t-on à les lui rendre, ou vivra-t-elle d'une pension quelconque qu'on voudra bien lui accorder? Donnera-t-elle au monde le spectacle d'une femme sans caractère? s'exposera-t-elle à ses railleries? Toutes ces considérations l'enchaînaient dans son cloître. Le temps des épreuves expira, et ce fut au milieu de ces incertitudes, de ces irrésolutions, qu'elle prononça des vœux téméraires. Beaucoup d'amour, une dévotion mal entendue et un orgueil déplacé, voilà ce qui faisait des Carmélites.

Roberville pensait quelquefois à cette Adèle. Il ne concevait pas qu'on

e fît religieuse sans vocation, quand on n'a rien à se reprocher, seulement par humeur. Il ne concevait pas davantage qu'il eût été mortellement malade du regret d'avoir fait une chose toute naturelle, et sans aucun plan de séduction : tant il est vrai que notre manière de voir les choses dépend du moment, de la prévention, d'un sang plus ou moins échauffé. « Plus de projets de chasteté, disait-il ; » il n'y a qu'un fou qui en fasse, et » qu'un homme impuissant qui les » exécute. »

M. de Merlicourt, qui aimait beaucoup Roberville, ne l'avait pas perdu de vue un moment. En rapprochant les circonstances, il avait reconnu que madame d'Achicourt s'était punie d'avoir eu du plaisir, et que son amant l'avait à peu près oubliée, ce qui arrive toujours, et ce qui n'empêche pas de jurer amour éternel de la meilleure foi du monde, après

avoir faussé vingt ou trente de ces sermens. M. de Merlicourt avait conclu de tout cela, que ce qui était arrivé à une femme très-sage, pourrait arriver à la sienne; que la prendre jolie n'est pas toujours la prendre pour soi; que la prendre laide, n'est pas agréable; que la prendre riche est inutile, quand on a soi-même des biens considérables; enfin, qu'on peut se passer d'héritiers de son fait, quand on n'a qu'un nom obscur à leur transmettre.

Cependant Merlicourt n'avait pas la manie des projets, et avec la facilité de satisfaire tous ses goûts, il se serait bien gardé d'imiter ce pieux roi de France, qui mourut d'un excès de continence. Il avait fini par croire que rien n'est plus commode qu'une maîtresse. On paye, il est vrai, mais on a du plaisir pour son argent. Une fille couverte de diamans fait honneur au maître, comme une livrée

riche et un attelage élégant. On est trompé sans doute ; mais il vaut mieux l'être par sa maîtresse que par sa femme ; et puis on a la ressource de s'en défaire, sans formalités et sans frais, quand on en est mécontent ou fatigué. D'après ces raisonnemens, qui ne sont pas moreaux du tout, mais qui forment le code de la plupart des gens du grand monde, Merlicourt avait pris à ses gages une femme charmante.

Il s'était bien gardé de la faire voir à Roberville, pendant qu'il en était amoureux : il savait qu'il y a au moins imprudence à présenter à une femme un homme plus jeune et plus aimable que soi. Mais le temps, qui use tout, ayant usé cet amour-là comme tant d'autres, et madame d'Atys n'étant plus pour Merlicourt qu'un objet de luxe, il voulut que Roberville enviât son bonheur passé, et applaudît à sa

magnificence. Il l'invita à souper dans sa petite maison, un soir que madame d'Atys avait été à l'Opéra éclipser des princesses, et prouver à d'honnêtes bourgeoises que si la sagesse est satisfaisante, la volupté est lucrative.

Il eût été bon alors qu'on dédommageât ces petites femmes qui refusent tout à leur cœur et à leur vanité; qui ne s'élèvent jamais au-dessus de leur pot au feu, et qui s'ennuient vertueusement chez elles, en marquant d'un signe quelconque celles qui les dépouillent avec impudeur. Un nœud de ruban jaune sur la tête, par exemple, les cheveux coupés de telle ou telle manière, auraient dit: cette femme est une *fille*. Eloignez-vous d'elle, jeunes personnes qui craignez le souffle de la corruption; et la femme-fille, isolée partout, eût été forcée de rester chez elle. Dès-lors, plus de diamans, de

carrosse ; autant d'économies pour le *monsieur* et sa triste famille. Heureusement cette mesure serait inutile aujourd'hui, que tous les hommes ont des mœurs, et les petites filles de la modestie. Revenons.

Roberville ne pensait pas à payer la pension de sa femme. On ne lui demandait rien, et son dernier amour, qui l'avait exclusivement occupé, et sa maladie, et sa longue convalescence, et ses projets de réforme administrative, tout avait concouru à lui faire oublier à peu près qu'il était marié. Il s'était cependant passé des choses assez piquantes pour le tirer de cette espèce d'apathie, s'il en avait eu connaissance.

M. de Vercourt, notre mousquetaire, n'avait pas eu le temps de se rassasier des charmes de la séduisante Rose. Un éclair de plaisir dérobé pendant que le mari jouait au Robinson,

une nuit ébauchée, voilà où le sort avait borné ses jouissances, et quinze jour d'arrêts échauffent singulièrement une jeune tête. Le commissaire de police avait nommé le couvent où il allait conduire sa belle, et un officier ne peut mieux occuper ses loisirs, qu'à faire des plans de siége et à combiner les attaques du fond de sa chambre.

C'est ce que fit M. de Vercourt. Un domestique affidé allait reconnaître les dehors de la place. Il examinait attentivement les murs extérieurs; il jugeait leur élévation; il étudiait la position des bâtimens; il comptait les croisées; il venait rendre compte de tout à son maître, qui, le crayon d'une main, la gomme élastique de l'autre, traçait, effaçait, corrigeait, et qui parvint à faire, sous les yeux de son espion, un plan assez exact du couvent des Repenties, qui ne lui servit à rien.

Si la prévoyance est utile en guerre, ce sont presque toujours les circonstances qui la dirigent.

Quand les assiégeans ne sont pas en force, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se ménager des intelligences dans la place, et c'est ce que tenta M. de Vercourt. Son éclaireur fut chargé de séduire la tourière, ce qui n'était pas facile. Elle était vieille, et l'âge aigrit le caractère. Elle avait toujours été laide, et son cœur était resté froid. Privée longtemps de toute espèce de jouissance, elle avait fini par s'en faire une, c'était de tourmenter les autres. Cette femme se montra donc incorruptible. Cependant elle avait aussi son côté faible : elle aimait passionnément le café, les confitures et les liqueurs des îles. Elle l'avait laissé entrevoir; mais pour causer un quart-d'heure avec elle, il aurait fallu faire au moins sa provision d'un an,

et Vercourt avait perdu ce qui restait de ses cinquante louis, en jouant avec des camarades qui venaient le consoler pendant sa captivité. L'argent, l'argent!

C'est le nerf de la guerre ainsi que des amours.

Il fallut donc se résoudre à emporter la place d'assaut. Cela ne coûte rien, et n'est pas dangereux, quand on n'a que des nonnes à combattre. Les préparatifs se bornaient à une échelle de trente pieds, et il y a des échelles partout. Un couvreur, ami de l'espion, consentit à en prêter une.

Une partie des murs formait un côté d'une rue étroite, et déserte la nuit. Rien de facile comme de monter et de descendre. Trouver la cellule de Rose, ne l'était pas du tout. Au pis-aller, la première incursion ne serait qu'une reconnaissance des lieux.

Vercourt sort à minuit de l'hôtel des Mousquetaires. Ses provisions de bouche se composent de quelques massepains et d'un carafon de liqueur. Ses munitions de guerre sont dans son audace et son agilité. Il arrive. Le couvreur et son laquais tiennent le pied de l'échelle. Il monte. Ses aides-de-camp montent après lui, et aident à passer l'échelle de l'autre côté du mur. Notre héros descend dans le jardin et se recommande à la fortune. Les deux autres se sont fait ouvrir un cabaret pour l'attendre plus commodément.

Voilà le bel officier parcourant les allées, rôdant autour des bâtimens, écoutant à toutes les portes et les trouvant toutes fermées. Il eût su où était la cellule de Rose, sans en être plus avancé. Que fera-t-il? s'en retourner, et n'en pas savoir davantage, autant vaudrait n'être pas venu. Le lendemain, les portes

seront fermées encore. Elles le sont probablement toutes les nuits : voilà qui est désespérant, diabolique. « Morbleu, disait-il, les mousque-» taires ont pris Valenciennes, et » je ne tirerai pas ma maîtresse d'un » couvent! » Il adopte, il rejette cent desseins plus fous, plus inexécutables les uns que les autres. Il va, il vient, il se démène. Il se casse le nez contre un grand crucifix de bois. Il en fait le tour en jurant.

Le piédestal est creux. En jetant dans les broussailles les instrumens aratoires qu'il recèle, Vercourt pourra s'y cacher. Il a de quoi vivre pendant une journée, et cette journée peut amener quelqu'incident heureux.

Pendant qu'il se livre à des espérances fort incertaines, la cloche de l'église commence à sonner, et

bientôt il voit des lumières à toutes les croisées. Les nonnes, pensa-t-il, vont chanter les matines. Il n'est pas impossible que Rose passe près de moi ; je tirerai le bas de sa robe ; elle comprendra qu'elle a ici un libérateur. En effet, la communauté en corps défile devant Vercourt, mais il ne voit que des religieuses. Elles se rendent à l'église, et le mousquetaire n'a pas plutôt entendu leurs voix aigrelettes, qu'il sort de dessous son piédestal, et se rapproche des bâtimens.

Bonheur inattendu ! la porte par où ces dames sont sorties, est fermée à double tour ; mais le trousseau de clefs est resté à la serrure, soit qu'on l'y ait oublié, ou que, se bornant à s'assurer de leurs prisonnières, les religieuses fussent sans inquiétude sur les entreprises du dehors. En effet, comment soupçonneraient-elles qu'on fût assez

hardi pour violer l'asile des épouses du Seigneur?

Vercourt entre, il monte à tâtons. Il frappe bravement à la porte de la première cellule. Elle était habitée par une religieuse octogénaire, dispensée, en raison de son âge, d'assister aux offices. « Ouvrez, dit » la bonne dame. Où loge madame » de Roberville, demande Vercourt? » Vous me direz cela, vous qui, » sans doute, êtes ici comme elle » pour expier vos jolis péchés. — » Saint-Augustin! c'est un homme! » Et pour qui me prend-il? Au feu! » au meurtre! » Et la vieille s'agite dans son lit, d'où elle ne peut s'arracher. Au feu, soit, crie Vercourt rassuré par l'impuissance de son ennemie, au feu; au feu! et il continue de crier en parcourant les corridors.

A ces cris redoublés, dix-huit ou vingt jolies pécheresses sortent en

chemise de leurs cellules. Quel enchantement, si le soleil eût éclairé cette scène délicieuse et burlesque! Vercourt appelait Rose, et en attendant que Rose répondît, il tâtonnait partout, et s'en trouvait fort bien.

Il distingue enfin la voix chérie. Il se nomme : « Habillez-vous, lui dit-» il, et partons; il n'y a pas un mo-» ment à perdre. — Je ne demande » pas mieux, mon ami. Oh ! par » grâce, emmenez-nous aussi, s'é-» crièrent toutes les autres à la fois. » — Parbleu, je le veux bien. Al-» lons, mesdames, hâtez-vous. » Faire le bonheur général et le » sien, c'est être doublement heu-» reux. »

Des prisonniers, qui soupirent après leur liberté, ne perdent pas de temps à leur toilette. En deux minutes nos espiègles sont dans le jardin. L'une n'a pu trouver un bas; il manque à l'autre un de ses sou-

liers. Celle-ci est sans fichu, celle-là sans bonnet; mais n'importe. La liberté, la liberté, on ne voit que cela, on ne pense qu'à cela. On s'élance sur l'échelle; on se met à califourchon sur le mur à mesure qu'on monte. Vercourt tire l'échelle après lui, aidé par deux de ces dames, qui s'écorchent un peu les doigts, mais qui n'y font pas attention.

Le domestique et le couvreur attendaient de l'autre côté. Ils ne savent que penser en voyant cette file de femmes symétriquement rangées sur une muraille. Leur incertitude est promptement dissipée. On descend comme on était monté; on s'éloigne à grands pas, et on laisse le couvreur stupéfait, disposer de son échelle comme il l'entendra.

«Voyons, mesdames, qu'allez-vous » devenir, dit Vercourt, quand on » fut au bout de la rue? Je n'imagine

» pas que vous pensiez à retourner » chez vos maris. Le ciel nous en » garde! répondirent-elles toutes en» semble. — Vous n'êtes pas dans un » état à vous présenter dans un hôtel » garni. D'ailleurs, vous êtes peut» être sans argent? — Nous n'avons » pas le sou. — Ni moi non plus. Il » n'y a qu'un parti à prendre : venez » passer le reste de la nuit à l'hôtel » des Mousquetaires, et demain nous » verrons. A l'hôtel des Mousque» taires, s'écrièrent les petites pêche» resses. »

Vercourt prend sa Rose sous un bras, une duchesse sous l'autre; il se met en tête de la colonne. On marche à petit bruit ; on prend les rues détournées. On avait fait la moitié du chemin, on comptait arriver sans mésaventure ; mais le diable, qui se mêle de tout, à ce qu'on dit, poussa une patrouille du guet à cheval le long du quai

des Orfévres, au moment où nos fugitives débusquaient de la petite rue St.-Louis.

Leur nombre, leur désordre devaient faire naître le soupçon. Le commandant de la patrouille les pria assez brusquement d'arrêter, et leur demanda qui elles étaient, d'où elles venaient, où elles allaient. Vercourt n'était pas préparé à un interrogatoire. Il resta muet. Mais les femmes galantes ont ordinairement l'esprit du moment, et un mensonge tout prêt. Une brune piquante, très-usagée, s'écria : « Nous » ne nous attendions pas, mesdames, » à être arrêtées par le guet. Il faut » répondre comme de simples bour- » geoises ; car on ne peut nous de- » viner sous ce costume. Monsieur, » je suis la comtesse de Verville ; » voilà la duchesse de Mercourt, la » marquise de Valsin. Nous sommes » toutes des femmes de qualité, qui

» sortons d'un bal masqué qu'a don-
» né monsieur le premier président.
» — Mais, mesdames, vous n'êtes
» pas en habit de bal ; vous n'êtes
» même pas habillées du tout, et des
» femmes de distinstion ne s'en re-
» tournent pas à pied, à quatre
» heures du matin. — Je vois bien,
» monsieur, qu'il faut tout vous dire:
» nous espérons au moins que vous
» serez discret.

» Nous avions demandé nos car-
» rosses pour six heures, et nous
» comptions terminer gaîment la
» plus agréable des nuits. Au milieu
» d'une contredanse, dont j'étais,
» moi, monsieur le premier prési-
» dent fait trois ou quatre tours sur
» lui-même ; il devient rouge, ses
» yeux s'enflamment ; il tombe sur
» le parquet, tué d'un coup de sang.
» — Ah ! mon dieu, madame, que
» me dites-vous là ? — La vérité,
» monsieur.

» Vous jugez quelle frayeur un évé-
» nement de cette espèce cause à des
» femmes. Nous quittons la salle; nous
» allons reprendre nos habits, et le
» désordre où vous nous trouvez, est
» la suite du trouble inséparable d'un
» pareil moment. Nous sortons à la
» hâte de cette maison. Les uns fuient
» par la cour de la Sainte-Chapelle,
» d'autres par la rue du Harlai. Le
» hasard nous a conduites ici, et mon-
» sieur veut bien se charger de nous
» remettre chez nous. — Mais, ma-
» dame, je ne vois rien de secret à
» tout ce que vous me dites-là. — Le
» voici, monsieur. Madame la prési-
» dente a le plus grand intérêt à pré-
» venir des collatéraux avides. A la
» pointe du jour, elle mandera son
» notaire, elle se mettra en mesure, et
» une indiscrétion lui coûterait deux
» millions. — Mais, madame.... —
» Mais, monsieur, reprend Vercourt,
» en élevant la voix, il ne convient

» pas à un petit officier du guet d'in-
» terpeller ainsi la comtesse de Ver-
» ville. Si vous doutez de sa véracité,
» reconduisez-nous à la maison mor-
» tuaire. Mais je vous déclare que si
» vous avez cette impudence, de-
» main vous serez cassé.

» — Si vous m'aviez laissé finir,
» monsieur, vous sauriez que loin
» de mériter des menaces, j'ai quel-
» ques droits à la reconnaissance
» de ces dames. — Comment cela?
» — J'allais leur parler des accidens
» qui peuvent arriver à des femmes
» parcourant les rues de Paris à cette
» heure.... — Vous oubliez que je
» suis avec elles, monsieur. — Et
» leur proposer de les escorter,
» moi et mon escouade. — Apprenez,
» monsieur, qu'un mousquetaire
» vaut une compagnie du Guet.
» Passez, continuez votre service,
» et soyez tranquille sur l'article des
» accidens. »

L'officier passa en effet. Madame la comtesse fut comblée d'éloges, et priée de tenir une autre histoire prête, dans le cas où on rencontrerait une seconde patrouille, ce qui n'arriva point fort heureusement. Le diable était allé lutiner dans un autre quartier.

On arrive à l'hôtel des Mousquetaires, on gagne la chambre de Vercourt, on y entre pêle-mêle. On respire, on se croit en sûreté. « Mes» dames, je n'ai qu'un lit, ainsi
» personne ne se couchera. Je n'ai
» que deux chaises; personne ne
» s'asseoira : égalité parfaite dans
» notre république. Je n'ai qu'une
» chandelle; elle nous suffira, parce
» que nous n'avons rien à lire. Je ne
» possède pas un écu; mais j'ai cré» dit chez le restaurateur de l'hôtel.
» Je vais le faire lever, et nous dé» jeûnerons : je crois que vous en
» avez besoin. — Oui, déjeûnons,

» dit la petite comtesse, et dormons
» après ; vous devez être, mesdames,
» aussi fatiguées que moi. — Et com-
» ment dormir, ma bonne amie ?
» debout ? — Laissez donc. Monsieur
» n'a qu'un lit, à la bonne heure ;
» mais il suffira à toutes. Tirons au
» milieu de la chambre matelas,
» sommier, couvertures, et dédou-
» blons tout cela. Ce coucher-là en
» vaudra bien un autre. J'ai quel-
» quefois éprouvé que le plus dur
» n'est pas le plus mauvais »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà nos petites femmes couchées. Elles couvrent la superficie de la chambre. Vercourt trouve à peine où poser le pied pour aller à la provision. « La » singulière aventure, disait l'une ! » elle est charmante, reprenait l'au- » tre. C'est un roman tout entier, » ajoutait une troisième. Il y manque » un bon dénouement, poursuivait

» celle-ci. Qui sait ce que Dieu nous
» garde, murmurait celle-là ?
» Mesdames, dit Vercourt en
» rentrant, j'ai fait une réflexion.
» Ne réfléchissons pas, monsienr le
» mousquetaire, cela fatigue, dit la
» petite comtesse. Pardonnez-moi,
» madame, pardonnez-moi, réflé-
» chissons : cela est quelquefois
» utile. J'en pensé qu'on va s'aper-
» cevoir de votre évasion. — C'est
» égal. — La supérieure agira. —
» C'est égal. — L'officier du guet
» dira à tout le monde que le pre-
» mier président est mort. — C'est
» égal. — On lui rira au nez. — C'est
» égal. — C'est égal, c'est égal ! ce qui
» n'est pas égal, c'est que piqué d'a-
» voir été joué, il déclarera avoir ren-
» contré vingt femmes sous la con-
» duite d'un mousquetaire. Il dési-
» gnera votre âge, vos costumes ; on
» vous reconnaîtra au signalement ;
» on fera perquisition ici ; on vous
trouvera

» trouvera ; on vous reconduira à votre
» couvent, et on m'enverra, moi,
» passer dix ans dans une citadelle.
» Convenez, mesdames, que tout cela
» vaut la peine qu'on y pense. — Bien,
» voilà le mal. Avez-vous trouvé le re-
» mède ? — Il faut déjeûner à la hâte.
» — Soit. — Et vous habiller toutes
» en mousquetaires. — Délicieux. — Je
» n'ai que deux habits, et je dois la
» préférence à madame de Roberville.
» — C'est juste. Après ? — Chacune des
» autres s'arrangera avec un de mes
» camarades. — Fi ! l'horreur ! On fait
» son mari cocu, c'est tout simple ;
» mais son amant ! Mon pauvre che-
» valier ! — Quel tort cela fera-t-il à
» votre pauvre chevalier ? Vous aurez
» du plaisir, vous en donnerez, et le
» pauvre chevalier en prendra de reste,
» quand vous le retrouverez. — Mon-
» sieur le mousquetaire raisonne assez
» juste, ma chère amie. — Il faut

» savoir céder à la nécessité. — On
» dit les mousquetaires très-aimables,
» — Mais, mesdames, mesdames,
» faire son amant cocu! cela s'est-il
» vu jamais? — Préférez-vous retour-
» ner au couvent, madame la comtesse?
» — J'aimerais mieux me noyer, mon-
» sieur. — Laissez-vous donc conduire.
» — Faites au moins des choix heu-
» reux. Que nous n'ayons pas à rou-
» gir, si plus tard nous rencontrons
» dans le monde.... — Je vous don-
» nerai la fleur de la compagnie. »

A peine a-t-il dit ces mots, que la porte s'ouvre. Dix-neuf jeunes gens, beaux comme Adonis, vifs comme la poudre, espiègles.... comme des mousquetaires, paraissent, leur chandelle à la main. « A la bonne heure;
» ils sont bien, dit la comtesse. Venez
» vous asseoir ici, et déjeûnez avec
» moi, vous, monsieur, qui me re-
» gardez tendrement, et qui avez la

» tête d'Apollon sur les épaules d'Her-
» cule. » Les autres dames firent aussi leur invitation, ce qui n'était pas régulier; mais cette nuit devait être très-irrégulière. Quand toutes les femmes sont jolies, personne n'a à se plaindre de son partage. Nos officiers répondirent à l'appel, et chacun déjeûna gaiement avec sa chacune.

Vous prévoyez sans doute que Vercourt avait tout arrangé en allant ordonner le déjeûner. Il aimait passionnément le sexe; mais que faire de vingt femmes à la fois? Il devait ses premiers soins à madame de Roberville; il fallait donc se débarrasser des autres, au moins pour quelques heures. Qui sait ce que le fripon méditait pour le lendemain? Les mousquetaires portaient la cordialité jusqu'à établir quelquefois communauté de biens, et il est un genre d'échange dont les jeunes gens se trouvent à merveilles,

Le déjeûner fini, on se sépare. On va clandestinement s'enfermer deux à deux, et pendant le reste de la nuit, nos petites pécheresses disaient en soupirant d'amour et de plaisir : « Oh! » ce couvent-ci vaut bien l'autre! »

- Vingt petits ménages sont établis, et personne ne s'en doute encore. On s'est levé, on a essayé des uniformes. L'un est trop long, l'autre trop large; il a fallu se réunir dans une même chambre, échanger les habits de manière à paraître le moins ridicule qu'il se pourrait, et ces échanges-là ne se font jamais que l'amour ne commette quelque larcin, surtout quand de jolies dames ont pour femmes de chambre des mousquetaires. Une espièglerie succédait à une autre, et toutes amenaient des éclats de rire prolongés, qui attirèrent enfin un vieux brigadier, qui s'avisa de regarder par le trou de la serrure.

Le monsieur faisait plus de cas de sa croix de St.-Louis que d'une femme, et pour cause. Il fut très-scandalisé du spectacle qui s'offrait à ses yeux, et il alla déclarer ce qui se passait au maréchal-des-logis de semaine. Le maréchal-des-logis sortit pour aller prendre les ordres du lieutenant de la compagnie, qui lui dit : « Je trouve » très-bon que ces messieurs aient » des femmes ; mais je n'entends pas » qu'il les introduisent à l'hôtel, et » je ne souffrirai pas qu'on avilisse » l'habit du corps. Allez, monsieur, » faire déshabiller ces donzelles, et » mettez-les à la porte. »

Quand le maréchal-des-logis revint, l'hôtel était investi par un bataillon des Gardes-Françaises, qui avaient ordre de ne laisser entrer ni sortir personne, précaution qui laissa quelques momens encore à nos amans. Vous voulez savoir comment les

Gardes-Françaises se trouvaient là ? je vais vous le dire.

Vercourt, malgré son étourderie, avait prévu à peu près ce qui était arrivé. En revenant de matines, les religieuses entendirent la voix éteinte de la vieille recluse, qui n'avait cessé de crier. Elles surent que les jolies pénitentes venaient d'être enlevées, n'importe par qui. La supérieure trembla : elle répondait de ces dames, qui tenaient toutes à d'illustres familles. Elle écrivit au lieutenant de police ; elle manda le jardinier, qui logeait dans une cour extérieure. Par une fatalité singulière, le jardinier, en allant chez le lieutenant de police, rencontra l'escouade du Guet qui avait arrêté nos tendres fugitives. Cet homme courait, et un homme qui court la nuit est suspect. Celui-ci fut arrêté, et interrogé à son tour, il répondit avec naïveté et franchise.

L'officier du Guet se douta qu'on s'était moqué de lui. Il fit monter le jardinier derrière un de ses hommes, et il alla au grand trot à l'hôtel du premier président. Il fit un vacarme infernal à la porte. Le Suisse vint lui ouvrir en grondant; et il apprit que non-seulement le premier président n'était pas mort, mais qu'il n'avait pas donné de bal, et qu'il n'avait dansé de sa vie.

Les soupçons de l'officier se changèrent en conviction. Il courut chez le lieutenant de police. Le lieutenant de police ordonna à ses gens d'envoyer l'officier se faire... L'officier insista. Il parla si haut que le lieutenant de police se mit à une fenêtre. Quand il sut de quoi il s'agissait, il cria qu'on mît ses chevaux, il passa sa robe de chambre, et sans se donner le temps de prendre sa culotte, il sauta dans

sa voiture, et se fit mener ventre à terre chez le ministre de Paris.

Le ministre se délassait du poids des affaires entre les bras d'une danseuse de l'Opéra. Il fit dire au lieutenant de police de repasser. Le lieutenant de police fit répondre que l'état était en danger. A ce mot terrible le ministre se leva. « Si vous n'agis-
» sez promptement, monseigneur, le
» plus pur sang de France est cor-
» rompu; plus de héros à espérer. —
» Expliquez-vous, monsieur. — Les
» dames détenues aux Repenties sont
» évadées, et se feront faire des en-
» fans par je ne sais qui. Or, vous
» connaissez, monseigneur, l'axiome
» de droit : *Est pater ille*, etc. »

A cette fatale nouvelle, le ministre est prêt à perdre la tête. Il fait monter l'officier du Guet, qui n'avait jamais dépassé la loge du Suisse. Rien ne fait disparaître les distances aussi promp-

tement que le besoin. Indications prises, le ministre envoie un ordre aux casernes des Gardes-Françaises. Le lieutenant de police en expédie de tous les côtés. Plus de repos pour lui, ni pour monseigneur, jusqu'à ce que ces dames soient retrouvées.

Quelques mousquetaires, très-innocens de tout ce qui s'était passé, aperçurent le bataillon des Gardes, et répandirent l'alarme dans l'hôtel. Nos amans se doutèrent d'abord à qui on en voulait, et ne perdirent pas un instant. On sort de la chambre de toilette, on se sépare deux par deux, on prend différens corridors pour être moins remarqués, on traverse les cours, on se réunit dans le magasin au fourrage. Ces messieurs creusent un nid, où se cachent les amours éplorés, et ils reviennent, enchantés du stratagème, voir quelle tournure vont prendre les choses.

On n'avait pas de certitude que ces dames fussent à l'hôtel, et il est probable qu'on n'eût pas été chercher dans un tas de foin des maréchales et des duchesses. Mais le vieux brigadier avait tout observé, et il se promettait bien de mettre un terme à des plaisirs qu'il ne pouvait plus partager.

Bientôt on vit le lieutenant de police en personne descendre de son carrosse. Nos jeunes gens se disposaient à lui faire une scène, lorsque le duc de ***, capitaine commandant de la compagnie, descendit de la même voiture, et contint tout le monde par sa seule présence. Il demanda un trompette et lui fit sonner le boute-selle.

En cinq minutes la compagnie fut à cheval. Le capitaine ordonna à messieurs les mousquetaires de remettre les clefs de leurs chambres. On allait

commencer une perquisition générale, lorsque le vieux brigadier dit un mot à l'oreille du maréchal-des-logis, à qui enfin on avait permis de rentrer. Celui-ci parla au lieutenant, et le lieutenant au capitaine. Le capitaine ordonna de garder les rangs, et se détacha avec le lieutenant de police et sa suite. Ils marchèrent vers le dernier asile qu'avait pratiqué l'Amour à ses élues, et douze à quinze palefreniers les découvrirent confuses et tremblantes.

Le lieutenant de police tire de sa poche la terrible liste. Il appelle par leur nom la princesse, la duchesse, la marquise, la présidente, l'intendante, la conseillère. Les pauvres petites viennent tour à tour, les yeux baissés, se placer au milieu du cercle formé par les redoutables agens de la police. Madame de Roberville est appelée la dernière. Sa fraîcheur, sa

gentillesse frappent le duc de ***. Il demande qui elle est : on lui répond que ce n'est qu'une bourgeoise. Que de dames de haut parage eussent voulu ressembler à cette bourgeoise-là !

Or, comme une bourgeoise doit se trouver très-honorée de servir aux plaisirs d'un grand seigneur, le duc prononça, *in petto*, que celle-ci lui appartiendrait.

Le front sévère du lieutenant de police se dérida, lorsqu'il vit toutes ses fugitives rassemblées. Mais qu'en fera-t-il ? Les reconduire à leur couvent en plein jour, c'est achever de les déshonorer par un éclat inutile. Il est plus sage d'attendre à la nuit. Où les enfermer jusque-là ? Le duc propose de les mettre dans la chambre du vieux délateur, toujours accessible pour lui.

L'âge du brigadier inspira de la confiance au magistrat. Mais il pré-

vit qu'un seul homme ne contiendrait pas vingt jeunes gens amoureux, et comme il vaut mieux prévenir les fautes d'insubordination que les punir, on retint cinquante Gardes-Françaises. On les plaça aux portes et sous les croisées, et on envoya prendre au couvent de quoi habiller ces dames plus décemment qu'elles n'en étaient sorties.

On avait fait beaucoup, on voulut faire davantage. On essaya de connaître les audacieux qui avaient profané le couvent. Le duc fait mettre pied à terre. Le lieutenant de police passe dans les rangs. Il interroge, il flatte, il caresse; il tâche de s'insinuer dans les esprits : il n'obtient que des réponses évasives ou plaisantes. Il se pique, il rappelle au duc qu'il a les clefs des chambres de ces messieurs. Il se flatte d'y trouver quelques indications qui décéleront les coupables, et on va

fureter partout. Ici est une robe, là un jupon; plus loin une jarretière brodée, ailleurs un bonnet. Certains signes non équivoques annoncent que partout on a couché deux. On interpelle les jeunes gens qui habitent ces différentes chambres; ils s'obstinent au silence, et le duc saisit cette occasion d'éloigner son rival qu'il ne connaît pas; il envoie en prison tous ceux qui avaient eu des relations avec ces dames. Le moyen n'était pas nouveau. Hérode, dit saint Matthieu, l'employa jadis sans succès.

Le lieutenant de police, jaloux de tout approfondir, se détermine à retourner chez ces dames. Il croit qu'il intimidera facilement des femmes, qu'il les fera parler. Il compte tirer de leurs aveux mêmes les mesures qu'il opposera à leurs tentatives subséquentes. Ces dames, si douces, si traitables avec les mousquetaires, re-

prennent la dignité et le ton de la cour. C'est la maréchale qui, cette fois, porte la parole. Elle répond laconiquement qu'elle sait se soumettre aux ordres du *Roi*, mais que personne n'a le droit d'interroger des femmes comme elles, et qu'elles sont décidées à ne pas répondre. Le magistrat réplique que c'est au nom du *Roi* qu'il interroge. « Hé bien, monsieur., reprend la petite comtesse, » dites au *Roi* que nous nous sommes » évadées sans aucun secours étranger ; qu'en fait de couvent chacun » a son goût ; que Ninon avait choisi » les grands Carmes, et que nous préférons les mousquetaires ; que nous » avons couché ici ; que nous nous en » sommes fort bien trouvées, et que » nous y reviendrons quand nous le » pourrons. Dites à nos maris qu'enfermer des femmes, c'est user du » droit du plus fort, et que lorsqu'elles

» s'échappent, elles usent du droit » naturel. Ajoutez, si vous voulez, » que les cocus les plus sages sont » ceux qui évitent l'éclat, et que don» ner de la publicité à une chose » toute ordinaire, c'est vouloir se faire » montrer au doigt. »

Ce discours pathétique fut suivi de longs éclats de rire. Le magistrat sentit qu'on allait se moquer de lui ouvertement, et il fut rendre compte au ministre de ce qu'il avait fait. Le ministre part pour Versailles, et va amuser le *Roi* du récit de cette aventure : le *Roi* aimait beaucoup les aventures scandaleuses. Celle-ci lui fit oublier qu'il venait de perdre la bataille de Minden, ses flottes et ses colonies; qu'on voulait qu'il chassât le Prétendant à qui il avait promis sa protection et qu'on exigeait qu'il payât à Dunkerque un commissaire anglais, chargé de l'empêcher de rétablir le port.

Cependant le duc était réellement amoureux de madame de Roberville. Sans cesse il cherchait des prétextes pour retourner chez ces dames, et il en trouvait facilement, puisqu'elles manquaient de tout. Le brigadier, qui savait vivre, se retirait respectueusement lorsqu'il paraissait, et le duc n'en était pas plus avancé, car enfin si on peut tout proposer à une femme, il est des choses qu'elle ne peut pas écouter devant témoins. D'ailleurs, un homme titré a toujours soin de couvrir ses fredaines du masque de la décence. Celui-ci était fort embarrassé. La journée s'écoulait ; il fallait agir, et non délibérer.

« Monsieur, lui dit enfin la petite » comtesse, je vois bien qu'une de » nous ne rentrera pas au couvent. » Mettez-vous à votre aise, et nom- » mez franchement celle à qui vous » décernez la pomme. » Le duc, en-

couragé, prend la main de la beauté qui l'enchaîne, et la baise avec transport. Ce baiser, en pareille circonstance, est une déclaration positive. Les femmes, je l'ai déjà dit, ont l'esprit du moment et un certain tact que nous soupçonnons à peine, nous autres hommes. Celles-ci, sans se consulter, sans même se dire un mot, se réunirent dans un coin de la chambre, et laissèrent le duc aussi seul qu'il pouvait l'être avec madame de Roberville.

Il s'explique sans détour : il n'y a pas de temps à perdre. Il parle; il parle bien, il est bel homme; Rose sourit à toutes ses propositions, et dans ce cas, sourire c'est répondre. Le duc sort avec l'empressement du désir, et comme le désir ne calcule jamais, il ne ménage pas plus sa bourse que ses chevaux.

Il y a, dit-on, à Paris, vingt mille

individus qui se lèvent sans savoir comment ils dîneront, ni où ils coucheront. Un grand seigneur a toujours à sa solde quelques-uns de ces gens-là, avec lesquels il communique par un intermédiaire adroit.

A dix heures du soir, un carrosse de place s'arrête à la porte de l'hôtel des Mousquetaires. Deux femmes en descendent, et se chargent chacune d'un énorme paquet. Elles viennent des *Repenties;* elles apportent des effets à l'usage des dames; les Gardes-Françaises n'ont pas ordre d'arrêter les paquets; les deux messagères sont introduites. « Permettez, mesdames, » que nous vous aidions à vous ha» biller convenablement. » Le pudibond brigadier se retire.

On ouvre les paquets, on regarde, on retourne tout; on ne reconnaît rien de ce qu'on a laissé au couvent. On marque de la surprise : « Tout

» cela vous est envoyé, mesdames,
» par M. Duperron. Plus de mots;
» habillez-vous. — M. Duperron!
» Qui de nous connaît ce M. Duperron? — Qu'il vous suffise de savoir,
» mesdames, que c'est un homme très-utile aux femmes qui aiment le plaisir. — C'est là tout ce que vous en
» savez? — C'est tout ce que nous
» pouvons vous en dire. — Habillons-nous, et vive M. Duperron! »

A dix heures et demie, quatre autres carrosses arrivent. Un commissaire en robe, un exempt et son bâton, douze à quinze hommes descendent des carrosses. Le commissaire présente au commandant des Gardes-Françaises et au vieux brigadier l'ordre du lieutenant de police. Il notifie à ces dames qu'elles aient à le suivre, avec ce ton dur qui ajoute l'humiliation au malheur. Les jeunes dames soupirent, gémissent; on est indiffé-

rent à leur peine, on ne s'en occupe pas. On leur prend le bras à toutes, non par un sentiment d'humanité, mais pour s'assurer d'elles. On les conduit aux différentes voitures, on les y fait monter, on s'y entasse avec elles. Il faudrait un miracle pour les tirer de là, et il ne s'en fait plus.

Les cochers fouettent, les voitures partent, les portes de l'hôtel des Mousquetaires se referment. On marche au grand trot, on tourne plusieurs rues, les carrosses se séparent, probablement pour dérober au public la connaissance de ce qui se passe. Ils se réunissent une demi-heure après sur la place Louis XV; ils prennent le ch m:n des hamps-Elysées. La petite comtesse conserve toujours une sorte de présence d'esp it. « Nous n'allons » point à notre couvent, dit-elle. Où » donc nous menez-vous? Silence, » répond le commissaire, d'une voix

» terrible; » et la pauvre petite se tait.

On s'enfonce sous les allées, on gagne l'avenue de Marigny, on s'arrête à deux cents pas du faubourg Saint-Honoré. Le commissaire et l'exempt ordonnent de descendre; on leur obéit. Les hommes qui forment leur escorte s'éloignent, se dispersent, disparaissent. « Bonheur inattendu ! s'écrie la » petite comtesse, bonheur inappré» ciable ! nous sommes sauvées, mes» dames, et par qui ?

» —Oui, mesdames, vous êtes sau» vées. Duperron, votre serviteur, » a joué le commissaire, un de ses » camarades l'exempt, des hommes » obscurs notre suite. L'ordre qui vous » a tirées de l'hôtel des Mousquetaires » est de ma façon, et vous convien» drez que j'ai du talent, puisque j'ai » trompé des yeux exercés. Vous savez » tout, et il ne me reste qu'à vous » demander pardon des procédés un

» peu durs dont j'ai usé envers vous ; » mais il fallait être vrai jusque dans » les moindres circonstances.

» Trois de ces voitures sont à vos or- » dres, et vous conduiront où vous vou- » drez. Montez-y toutes, à l'exception » pourtant de madame de Roberville, » que je n'ai pas encore l'honneur de » connaître....—Me voilà, monsieur. » — Nous allons prendre ce carrosse, » et je vous conduirai où vous avez » consenti de vous rendre. — Ah ! » monsieur Duperron, vous êtes char- » mant. — M. Duperron, je n'oublie- » rai jamais.... — Que de grâces, » M. Duperron !...—Paix, paix. Mon- » tez, vous dis-je, mesdames, et par- » tez. En pareille aventure, il faut » autant d'activité que de prudence.— » Il a raison, il a raison. »

On se place, on baisse les glaces de devant, on presse le cocher, on ne cesse de le tirer par son habit, toutes

lui parlent à la fois. « Rue Saint-Do-
» minique, chez le comte d'Avercourt.
» —Rue de Verneuil, chez le marquis
» de Surlaville.—Rue Taranne, chez
» le chevalier d'Obeterre. —Rue de
» Varennes, chez l'évêque d'Or-
» léans.... » Le pauvre cocher ne sait
à laquelle entendre. Tout s'arrange
cependant, et une heure après, ces
dames sont dans les bras de leurs
amans, ravis de les revoir, et décidés
à les dérober à tous les yeux.

Rose avait promis au duc de se
rendre à sa petite maison. C'est là que
Duperron l'a conduite. C'est là que
l'attendaient son nouvel amant, l'opu-
lence et le plaisir.

Une autre scène se passait à l'hôtel
des Mousquetaires. A minuit, l'ordre
véritable, le vrai commissaire et son
cortége y arrivent. Ils frappent, on
leur ouvre.... Le détachement des
Gardes est retiré; les dames sont en-
levées...

levées.... On s'écrie, on s'étonne.... Le vieux brigadier produit l'ordre en vertu duquel il a livré les prisonnières. On le compare à l'autre, on les examine soigneusement; le faux est reconnu, mais il est trop tard. Ces dames sont mises de manière à pouvoir se présenter partout; sans doute chacune d'elle a trouvé un asile. Où les chercher?

On les cherche en vain. Après avoir donné à l'amour un moment dont nos jolies pécheresses pouvaient fort bien se passer, leurs amans n'avaient pensé qu'à les mettre en sûreté. Sans s'être vus, sans s'être entendus, tous avaient pris le même parti. La belle chose que le jugement! Les choix heureux qu'avaient faits ces dames! Ces messieurs étaient sortis de la ville avec leurs maîtresses; et à la première poste, il les avaient confiées à des gens sûrs. L'une allait au château de son doux ami; l'autre

à celui d'un confident discret; celle-ci en Suisse ; celle-là en Hollande ; et le lendemain ces héros, successeurs des mousquetaires, se montrèrent à l'œil-de-bœuf et au petit coucher, pour écarter les soupçons.

Ce dénouement mit le lieutenant de police en fureur; le ministre rougit vingt fois de colère, et le roi en rit beaucoup. Or, quand le roi riait, tout le monde devait rire. Le ministre rit, les courtisans rirent ; on rit à la ville ; le rire gagna jusqu'à la bourgeoisie, et comme la ville donne le ton aux provinces, les provinciaux rirent aussi, sans trop savoir pourquoi. Puissiez-vous rire vous-même, en finissant ce chapitre.

CHAPITRE II.

Roberville perd son emploi.

Le lendemain, le duc, ivre d'amour et de bonheur, avait été trouver le comte de Saint-Florentin. Il lui avait représenté que s'il était juste d'enfermer les femmes titrées qui manquent à leurs époux, il était cruel d'étendre cette mesure jusqu'à des bourgeoises jolies et complaisantes, qui ne peuvent pas se mésallier, et qui donnent même souvent des enfans nobles à leurs maris. Il demandait ce que deviendraient de jeunes seigneurs mariés par des raisons de convenance, si on leur ôtait tous leurs moyens de dissipation.
» Il faudra donc que nous partagions,
» avec des financiers, des filles que
» nous ne pouvons pas payer comme

» eux. Un duc et pair de France, ri-
» val d'un fermier général! Cela serait
» absurde, choquant, mon cher
» comte. Souffrez que les bourgeois
» soient cocus : ils sont faits pour
» cela. »

Le comte de Saint-Florentin n'avait rien à répondre à des argumens de cette force-là. Très-bien lui-même avec la duchesse, il saisit l'occasion de s'insinuer dans les bonnes graces de l'époux; elles ajoutent les grandes entrées aux petites; elles multiplient les occasions; elles aident à tirer parti de toutes. Le comte signa la révocation de la lettre de cachet qui pesait sur Mad. de Roberville. C'est la première grace qu'on avait obtenue à la cour précisément pour être roturier.

Dès ce moment, sécurité entière. Madame de Roberville fut établie dans la petite maison du duc; un de ses carrosses, un cocher et un la-

quais furent mis à sa disposition, ce qui n'ajouta pas un sou aux dépenses journalières de l'amant. Il joignit à cela un trousseau de dix mille livres, et mille francs par mois; ce qui n'était pas cher; et comme certaines femmes changent de nom, quoiqu'elles ne puissent compromettre le leur, il fut convenu que celle-ci s'appellerait madame d'Atys.

Madame d'Atys était assez satisfaite de son sort. Le duc lui plaisait assez, sa voiture était assez belle, ses laquais assez bien faits, et elle avait assez de mille francs par mois, pour elle, assez modérée, pour une cuisinière assez bonne, et une femme de chambre assez adroite. Cependant l'uniformité et le bonheur ne s'accordent pas long-tems. Il est fort ennuyeux d'être presque toujours vis-à-vis de soi-même, quand on n'a pas d'esprit, pas de talens, et qu'on n'entend pas ce qu'on lit.

Madame d'Atys s'était fort bien trouvée de sa fugue à l'Opéra avec madame Thomasseau : elle eut envie d'y retourner. On n'y trouve pas toujours des mousquetaires ; mais il y avait alors des chevau-légers, des gendarmes de la garde, des gardes-du-corps. Que de ressources pour les femmes-filles ! Elle part avec sa femme de chambre, confidente née de sa maîtresse, comme toutes celles qui servent des femmes de cette classe, et même d'un rang plus relevé.

Madame d'Atys avait pris goût à l'épée, et elle eut le désagrément de ne pas trouver ce qu'elle cherchait. Mais un jeune conseiller au parlement lui prouva que la robe a aussi ses agréables ; et comme Mad. d'Atys n'était pas fine, celui-ci sut au bout d'une demi-heure qu'il était auprès de la maîtressse du duc de***.

Or, comme une femme entretenue n'inspire pas beaucoup de réserve, le jeune conseiller lui dit qu'il l'aimait, ce qui était faux, qu'il la desirait, ce qui était vrai, et il finit par la prier de lui donner à souper. Madame d'Atys répondit, avec sa naïveté ordinaire, que M. le duc ne venait jamais le mardi, et que sa femme de chambre introduirait M. le conseiller, quand ses gens seraient retirés. M. le conseiller promit amour et discrétion : c'est la règle.

Il fut exact à la minute. Mais reprenons les choses de plus haut.

Le duc était rigide observateur des bienséances. Très-amoureux de madame d'Atys, il ne lui donnait cependant que les momens qu'il pouvait dérober à la duchesse, sans manquer aux égards qu'il croyait lui devoir. La duchesse profitait de ces absences, et regrettait qu'elles ne

fussent pas plus fréquentes. M. de Saint-Florentin, dans sa première ferveur, se dépitait d'être réduit aux lundis, aux vendredis et aux samedis; et comme il n'est pas d'amans qui ne cherche à écarter, par des moyens plus ou moins honnêtes, un époux incommode, M. de Saint-Florentin voulait faire avoir au duc l'ambassade de Berlin. Il machinait cette affaire avec la favorite de Sa Majesté, qui lui devait quelque reconnaissance, parce qu'il était le très-humble serviteur de ses fantaisies. Voilà comment se distribuaient alors les grandes places. O le bon tems, le bon tems! regrettons-le donc bien.

Pendant qu'on intriguait à la cour pour coiffer un mari une fois ou deux de plus par semaine, on intriguait plus simplement, mais aussi sûrement à la petite maison du duc. La femme de chambre, mademoiselle

Zulime, moins jolie que sa maîtresse, mais très-piquante, avait jugé à propos de s'arranger avec le cocher et le laquais. Elle les trompait alternativement, et elle menait cette double intrigue avec une aisance, une grace qu'on ne saurait trop admirer. Sans cesse elle disait un peu de mal de Lafleur et de Champagne à sa maîtresse, dont elle avait pénétré la facitlité, et elle avait grand soin de se mettre en tiers quand madame parlait à l'un d'eux.

A ses petits intérêts prêts, mademoiselle Zulime était fort équitable. Elle jugeait que le duc, avec son étiquette et ses nuits conjugales, ne suffisait pas à une femme de vingt-un ans. Elle avait instruit madame d'Atys du grand principe : qui paye doit être trompé .Mais il entrait dans son système que madame ne prît que des amans d'une certaine classe, parce que ces amans-là savent recon-

naître les veilles, l'adresse et la discrétion d'une femme de chambre, et qu'il faut que chacun vive de son métier. Elle avait donc jugé monsieur le conseiller un homme très-sortable, et l'avait aidé de toute son inflence pendant une demi-heure qu'avait duré la négociation.

Et pour que Lafleur et Champagne n'éprouvassent pas de velléités qui eussent gêné ses manœuvres mystérieuses, elle avait été passer un quart-d'heure au grenier à foin, et elle avait attiré le laquais dans sa chambrette. Deux bouteilles de vieux Bourgogne avaient été ajoutées à leur ration ordinaire, et avec ces précautions, Zulime pouvait espérer que ces messieurs dormiraient : pas du tout.

Mademoiselle Zulime donnait régulièrement et alternativement les nuits d'absence de monsieur à Champagne et à Lafleur. Elle persuadait à

celui qui couchait seul, qu'elle faisait la lecture à madame, attaquée depuis quelque tems d'une insomnie indomptable, et elle les avait armés l'un contre l'autre d'une défiance qui faisait sa sûreté : jusque-là, tout avait été bien.

Mais le cocher qui devait être de service cette nuit-là, n'était pas de ces hommes qui se calment comme un petit-maître. Zulime l'avait éconduit sous des prétextes assez frivoles ; il avait eu de l'humeur ; l'humeur mène au soupçon, et enhardi par le bon vin, il était venu écouter à la porte de madame. Il n'avait rien entendu, et il était monté chez Zulime qu'il n'avait pas trouvée. Il va, il vient, il cherche dans tous les recoins; enfin il entend mettre une clef dans la serrure d'une porte de derrière.

Il approche sur la pointe du pied ; il se cache derrière la porte même

qui venait de s'ouvrir, et bientôt il voit un homme introduit par une femme qui ne pouvait être que Zulime : la cuisinière avait cinquante ans. Les fumées du Bourgogne se joignent à celles de la jalousie. Champagne n'est plus un homme, c'est un diable. Il tombe à grands coups de fouet sur le conseiller et sa Zulime.

Ceux-ci poussent des cris affreux, dont Champagne n'est pas ému. Il continue de frapper, et ils seraient tombés sur la place, si Lafleur, éveillé par les cris de sa belle ne fût venu faire une puissante diversion. Indigné de la scène atroce qu'il a sous les yeux, il attaque en preux chevalier le persécuteur de sa dame, et le conseiller profite de ce moment de relâche pour s'éloigner de la malencontreuse maison.

Quand on s'est bien battu, on finit par s'expliquer et s'entendre : il

serait plus sage de commencer par-là ; mais les hommes ne sont pas faits ainsi. Lafleur et Champagne apprirent que Mlle. Zulime était bigame, comme beaucoup d'autres ; ce qui ne les étonna point, ce qui même les affecta peu : entre canaille on s'arrange. Mais ils furent révoltés que Zulime osât leur donner un adjoint à qui son opulence apparente assurerait bientôt la prééminence. Zulime s'imagina que la vérité serait crue, et elle la dît toute entière. Le cocher lui répondit énergiquement qu'elle en avait menti ; qu'elle n'avait pas de raison de leur cacher cette intrigue, si ele existait, parce qu'ils devaient trouver tout simple qu'une catin fît son métier. Zulime répondit que le secret de madame n'était pas le sien. Le cocher répliqua qu'un secret de cette nature ne se cache pas à des gens qu'on aime, parce qu'il peut avoir des suites désagréables,

tells, par exemple, que la scène qui venait de se passer. Zulime, ayant épuisé tous ses moyens de persuasion, invoqua le témoignage de sa maîtresse, que la peur avait pelotonnée dans son lit. Mme d'Atys se trouva forcée de justifier Zulime ou de s'en défaire; et comme une femme de chambre adroite est une chose de première nécessité pour une fille, Mme. d'Atys se décida à la garder, à avoir deux confidens de plus, et à payer le silence Il est fâcheux d'être obligée de traiter avec ses gens, et de vivre, pour-ainsi-dire, en société avec eux. Mais il y a réellement si peu de distance d'une femme entretenue à sa servante! C'est ce qui rend la première traitable, et ce qui console la seconde de la nécessité d'obéir.

Il était probable que le conseiller jaserait, que ses propos deviendraient publics; et parviendraient

jusqu'au duc. Or, si en payant on peut craindre d'être trompé, on n'aime pas à en avoir la certitude. Si douze mille livres de rente ne sont pas un sort brillant, une fille modeste s'en console, et elle est bien aise de les conserver....... en attendant mieux. Le conseil assemblé; le conseil était composé de madame, qui présidait, comme de raison; de sa femme de chambre, qui faisait l'office de secrétaire, et de Champagne et de Lafleur, qui répondaient, lorsque madame leur demandait : qu'opinez-vous? Je *copine* comme madame.

Le conseil assemblé donc, madame *copine* qu'il fallait prévenir le conseiller. Elle écrivit au duc, par son secrétaire, qui écrivait mieux qu'elle, qu'un importun l'obsédait depuis quelque tems; qu'irrité de se voir renvoyer des billets, qui n'avaient pas été lus, il s'était aban-

donné aux plus coupables excès ; qu'il avait porté l'audace jusqu'à entrer dans son arrière-cour, à l'aide d'une fausse-clef; mais que son cocher et son laquais qui faisaient la ronde toutes les nuits, l'avaient étrillé de manière à ce qu'il ne reparût de long-tems; qu'elle suppliait M. le duc de la garantir de semblables entreprises, en menaçant le petit conseiller Dubourg de son indignation.

Le petit conseiller, qui descendait directement du fameux Anne Dubourg, mais qui ne le valait pas, était cependant fort aimable. Le duc sut très-bon gré à sa *fille* du sacrifice qu'elle lui faisait; et, pour lui témoigner sa satisfaction, et la maintenir dans le chemin de la *vertu*, il lui envoya une paire de girandoles.

Vous riez de ce mot vertu! Mais, chaque profession a la sienne. Celle de l'usurier est de rendre exacte-

ment le gage sur lequel il a prêté à cinquante pour cent. Celle du voleur consiste à ne rien distraire du butin. Celle d'une fille est de n'en pas avoir, mais d'être fidèle au propriétaire du jour; et, à cet égard-là même, bien peu de filles sont vertueuses.

Cependant, le conseiller n'avait pas envie de parler des coups de fouet qu'il avait reçus : on ne tire pas vanité de ces choses-là. Mais, deux contusions en croix, très-distinctement marquées sur un visage, sont des preuves parlantes d'un événement extraordinaire, auquel il faut donner une tournure quelconque.

Le conseiller voulait se venger du tour qu'on n'avait pas pensé à lui jouer, mais auquel les apparences lui faisaient croire. Il avait son amour-propre à ménager; et comme les faits les plus simples sont les plus vraisemblables, il dit à messieurs de la grand'chambre, qu'il était au

mieux avec une femme charmante que le duc de*** cachait dans sa petite maison ; qu'il s'était introduit par une porte de derrière, dont on lui avait donné la clef, et que, marchant sans lumière, pour tromper la vigilance des domestiques, il était allé donner de la tête sur un bras de cheminée, qui lui avait meurtri le visage, ce qui ne lui avait pas empêché de passer une nuit délicieuse.

Bientôt tout Paris sut que le duc avait une maîtresse très-jolie et très-facile ; c'est ce que voulait notre conseiller : il comptait bien que le dépit ferait chasser Mme. d'Atys. Bientôt la duchesse fut intruite, et elle se disposa à tirer parti de cette découverte. Elle commença par persifler son mari sur l'infidélité de sa belle. Le trait glissa : le duc était prévenu. Il savait d'ailleurs que l'épouse est toujours disposée à calomnier la maîtresse. La duchesse s'échauffa

par dégrés. Elle parvint à jouer une scène violente. Elle rendit, avec assez de vérité, la jalousie et le désespoir, et c'est ce que le bon duc redoutait. Il entreprit de la calmer de la meilleure foi du monde : elle le repoussa.

Une femme est bien forte, quand elle a convaincu son mari d'une faiblesse. Il perd le droit d'éclairer sa conduite, et même de se plaindre de fautes que madame lui reprocherait d'avoir provoquées. La duchesse et le comte cessèrent de se contraindre. Ils se bornèrent à sauver les apparences, et le duc ne fut pas ambassadeur, parce qu'il n'était plus nécessaire de l'éloigner, depuis que le petit conseiller avait parlé. Quels grands effets résultent quelquefois d'une petite cause !

Tout ceci s'était passé à l'époque où Merlicourt, long-tems incertain

entre le mariage et l'amour illicite, venait de se décider en faveur du dernier. Le duc, toujours réservé dans sa conduise, n'avait pu, disait-on, être séduit que par une femme d'une rare beauté. Quel honneur pour un financier, de la souffler à un homme de ce rang! Merlicourt avait demandé une entrevue, et ses propositions préliminaires furent si sonnantes, que Mme. d'Atys ouvrit les oreilles et sa porte. Champagne et Lafleur, prudemment avertis cette fois, se tinrent à l'écart, et Merlicourt trouva Mme. d'Atys au-dessus de l'idée qu'il s'en était faite

Un hôtel est acheté au nom de la belle; il est meublé magnifiquement. La toilette renferme un écrin de cinquante mille francs, et le secrétaire, le premier quartier d'un traitement de deux mille louis. De jolis chevaux normands sont à l'écurie; un

carrosse, verni par Martin, est sous la remise. Tout cela est pris sur la subsistance des matelots ; mais, qu'importe que des matelots souffrent, pourvu qu'une fille soit dans l'opulence ?

Mme. d'Atys sortit un soir de chez elle, n'emportant que ses charmes et ses girandoles : le reste ne méritait plus son attention. Le duc trouva une lettre bien pathétique, où on lui disait qu'on était inconsolable d'avoir jeté le trouble dans sa maison ; qu'on sacrifiait l'amour le plus vrai au retour de la paix conjugale ; qu'on s'éloignait en gémissant, et qu'on n'avait pu se refuser la satisfaction de garder une marque de sa tendresse : c'étaient les girandoles.

Le duc, désolé d'être brouillé avec sa femme, plus affligé encore de la perte d'une maîtresse accomplie, dont la délicatesse lui parais-

sait sans exemple, le duc se laissa entraîner à la comédie française, par un ami qui voulait le distraire de tant de chagrins. Le premier objet qui frappa ses yeux, fut Mme. d'Atys, très - consolée et chargée de diamans. Furieux d'être joué avec cette impudence, il sort de sa loge, il marche à grands pas vers celle de la perfide ; il va éclater ; son ami l'arrête avec deux mots : un grand seigneur qui se rend ridicule, perd sa considération sans retour.

Le duc retourna chez lui. Revenu sincèrement à sa femme brillante encore de jeunesse et d'attraits, il tenta tous les moyens de reconquérir son cœur. Elle répondit constamment qu'elle naurait plus rien de commun avec un homme qui avait exposé sa santé, et elle rit dans les bras du comte, de sa douleur et de sa crédulité.

Merlicourt conserva paisiblement sa conquête. Il en jouit jusqu'à satiété ; et voilà où en étaient les choses, lorsqu'il invita Roberville à souper.

Roberville, en entrant, reconnut sa femme, plus formée et plus belle que lorsqu'il s'en était séparé. Son premier mouvement fut celui de la surprise : l'amour-propre le ramena aussitôt à la réflexion. Il pensa qu'un mari joue un sot rôle en présence de l'amant avoué de sa femme, et il se contint. Il se flatta que madame aurait assez de bon sens pour dissimuler aussi. Il se trompa. Elle se tut, à la vérité, par un autre motif.

Elle avait tremblé en voyant Roberville. Son imagination, assez paresseuse, lui avait vivement retracé une suite de désordres sur lesquels la femme la plus aguérie n'est jamais sans une sorte d'inquiétude.

Elle voyait son couvent; entendait crier les gonds et les verroux. L'air aisé et même galant de Roberville la remit par dégrés : elle finit par croire qu'il ne la reconnaissait pas.

Merlicourt avait remarqué du trouble. Il l'attribua à la vue d'un très-joli homme, qui fait toujours son effet; et il s'y arrêta peu, parce qu'il n'aimait plus. Il espéra même que cette liaison naissante prendrait une tournure assez sérieuse, pour lui donner un prétexte honnête de rupture; car enfin, un galant homme ne quitte pas une femme comme un ivrogne quitte une bouteille vide; et quelque riche qu'on soit, on ne se soucie pas de donner, par an, quarante-huit mille livres, qui ne rapportent ni plaisir ni honneur. On se mit à table. Le souper fut très-gai. Roberville regardait sa femme, lui adressait de fort jolies choses, aux-

quelles

quelles elle répondait assez bien. Elle avait retenu de son mousquetaire et du duc une cinquantaine de phrases piquantes qu'elle plaçait heureusement, et sa beauté faisait valoir les idées ordinaires dont elle se servait pour amener le trait. Roberville était étonné, charmé, ravi. Parbleu, pensait-il, il est bien extraordinaire que tout le monde couche avec ma femme, excepté moi. Pourquoi ne me mettrais-je pas aussi sur les rangs? Que de cocus je ferais à la fois!

En vérité, pensait la petite femme, aucun des hommes que j'ai eus ne vaut mon mari. J'étais enfant quand je l'ai pris, et je n'ai pas su l'apprécier. Merlicourt m'ennuie. Pourquoi ne lui donnerais-je pas pour adjoint mon mari tout comme un autre? Il aime les femmes, il ne me reconnaît pas, il croira à une bonne fortune. Et le

pied et le genou commencèrent à jouer de part et d'autre.

Une jeune personne bien innocente, bien timide, contenue par la présence de sa mère, n'entend par la douce pression que l'aveu d'un amour honnête; et lorsqu'elle y répond, elle veut dire seulement : Demandez ma main à maman; je ne désire que d'être à vous. Un coup de genou donné et rendu entre une femme galante et un homme qui a de l'usage, signifie tout autre chose. Il s'exprime si positivement, que Roberville sortit, sous je ne sais quel prétexte; et il fut dire à la fidèle Zulime : « A minuit, je serai » ici. —Madame y consent ?—Regar» dez-moi.—Madame doit consentir.»

Roberville rentre. Il amène la conversation sur l'administration des vivres de la marine. Il a l'air de se rappeler une opération importante, qu'il doit terminer le lendemain de très-bonne

heure. Il presse Merlicourt de se retirer et de le remettre chez lui. Merlicourt se rend, et part, convaincu que l'affaire dont parle Roberville peut se régler à midi comme à huit heures, et qu'ainsi, il y a intelligence entre lui et madame d'Atys. Il se propose de les surprendre, de jouer une scène, et d'aller chercher à l'Opéra le plaisir du changement.

Il n'était que dix heures et demie lorsque Roberville rentra chez lui. Une grande heure devait s'écouler encore avant l'instant du rendez-vous. A quoi l'emploîra-t-il ? Il s'occupe d'abord du bonheur dont il va jouir : telle est la marche de la passion. Son imagination rapide lui peint une nuit tout entière, et le conduit jusqu'au réveil. C'est ici que la réflexion commence, et que le jugement pèse les conséquences de cette nuit.

« Insensé, que vas-tu faire ? L'in-

» conduite de ta femme t'a forcé à
» t'assurer d'elle, et tu autoriserais
» ses désordres par un raccommode-
» ment inévitable ! Elle s'en prévaudra,
» sans doute, et quels seront tes droits
» et tes moyens de réprimer des fautes
» dont tu vas en quelque sorte te rendre
» le complice ? Ajouteras-tu, sans
» rougir, aux débris de ta fortune le
» produit de la honte de ton épouse ?
» Te réduiras-tu ainsi à tout voir, à
» tout supporter ? Auras-tu la lâcheté
» de te déshonorer à tes propres yeux
» et à ceux du public ? . . . . Non. Ma
» femme est jolie, à la bonne heure.
« Mais il y en a trente dans Paris qui
» la valent, et qui ne m'ont pas fait
» cocu. Cherchons une de ces femmes-
» là, et abandonnons la mienne à sa
» destinée. »

Roberville n'avait fait de sa vie un raisonnement qui valût celui-là. Très-satisfait de lui, il se déshabille, il se

couche. Il trouve son lit solitaire, et la vertu difficile ; mais enfin il s'endort de ce sommeil calme qu'elle seule peut procurer.

Minuit venait de sonner, et madame d'Atys commençait à compter les minutes : les fantaisies de certaines femmes sont inexplicables. Celle-ci avait repris un goût très-vif pour son mari, et elle avait contracté la douce, ou la malheureuse habitude de les satisfaire tous. Trop jolie pour trouver des cruels, trop emportée pour attendre, elle se plaignait déjà de l'inexactitude de Roberville. Cent fois, dans un quart d'heure, elle avait envoyé la fidèle Zulime à la croisée ; cent fois Zulime en était revenue muette, les bras pendans, et sa figure triste disait : Je ne vois personne. Déjà l'impatiente Rose avait donné un coup de pied à Zéphire ; Zéphire était un petit chien-lion, qu'il fallait trouver

charmant, et à qui devaient s'adresser les seconds complimens, quand on entrait chez madame. Déjà elle avait renversé et brisé un cabaret de porcelaine, tout aussi innocent que Zéphire. Enfin, n'y tenant plus, elle se met elle-même à cette croisée. « Imbécile, s'écrie-t-elle en donnant » un soufflet à Zulime, vous ne le » voyez pas collé contre ce mur, attendant avec une impatience égale » à la mienne, que vous alliez lui » ouvrir? » . . . . . .

Zulime, étourdie du soufflet, tenant sa joue à deux mains, descend, entr'ouvre la porte, et appelle à demi-voix M. de Roberville. L'homme se détache du mur, il entre, il monte.... Madame d'Atys est pétrifiée.... C'est Merlicourt. . . . .

L'invitation de Zulime est une preuve sans réplique de l'infidélité de sa belle. Il lui rappelle les sermens qu'elle lui a

faits, la confiance qu'il y a donnée, son amour constant, et ses libéralités. Il parle délicatesse à une femme qui en connaît à peine le nom, honneur à celle qui n'en a plus. Moins il est affecté, et plus il est long : un orateur qui pérore à froid ne sait jamais finir. Il conclut enfin en annonçant une rupture éternelle.

S'il n'eût dit que quatre mots, madame d'Atys n'eût su que lui répondre. La longueur de la harangue lui donna le temps de se remettre, et de trouver une tournure décente à la chose qui l'était le moins. Elle opposa à l'orage ce sang-froid qui persuade presque toujours. Elle raconta tout ce qui s'était passé entre elle et Roberville, à l'exception pourtant de la fantaisie qu'elle avait eue de coucher avec lui. Elle avait reconnu son mari ; elle avait lieu de tout craindre de sa sévérité. Elle lui avait demandé une entrevue,

tradictions : on quitte une femme, on ne veut pas être quitté. L'amour-propre ne se prête pas à cette idée, et si l'habitude tue le sentiment, la contrariété, les obstacles le réveillent. Mercourt presse, conjure. Il offre sa médiation toute-puissante auprès de Roberville : c'est là qu'on l'attendait.

Madame d'Atys s'adoucit. Le contrat est remis dans le secrétaire ; Mercourt est admis dans ce lit où il s'était promis de ne jamais rentrer, et qu'on ne comptait point partager avec lui. Il y entre avec transport ; il y passe une nuit d'ivresse ; et le lendemain il envoie la plus jolie corbeille de fleurs, au fond de laquelle est un rouleau de cinq cents louis : un raccommodement coûte toujours quelque chose.

« Parbleu, madame, dit Zulime, » cet homme-là est charmant? Vous » avez joué hier comme un ange ;

» mais vous avez joué gros jeu. Si
» M. de Merlicourt eût repris vos bi-
» joux et vos autres effets ? — Il ne
» le pouvait pas, sans se rendre la
» fable de tout Paris. — Mais enfin,
» s'il vous eût prise au mot ? — Je lui
» eusse arraché les yeux. — Et s'il
» vous eût laissé déchirer le contrat ?
» — La minute est chez le notaire. —
» Je vois que tout était prévu. Mais,
» dites-moi, s'il vous plaît, pensez-
» vous sérieusement à vous remettre
» avec votre mari ? — J'en suis folle ;
» il faut que je l'aie, n'importe com-
» ment. — Et vous quitterez M. de
» Merlicourt ? — Le quitter ! je pré-
» tends au contraire me ménager un
» raccommodement par mois. — J'en-
» tends. — Mais comment se fait-il que
» Merlicourt se soit trouvé là, et que
» Roberville n'y ait pas été ? — Oh !
» madame, pas d'amour sans jalou-
» sie, et M. de Merlicourt vient de

» vous prouver combien il est amou-
» reux. — A la bonne heure; mais
» Roberville... — Hé, qui diable en-
» tend rien à la bizarrerie des hom-
» mes ? Une affaire, un obstacle im-
» prévu, peut-être l'aspect de M. Mer-
» licourt... — L'aura éloigné, tu as
» raison. Zulime ? — Madame ? — Ap-
» porte-moi cette corbeille. — La voici.
» — Ouvre ce rouleau. — Après? —
» Prends dix louis. — Ah! madame...
» Prends, te dis-je. Je me reproche
» une vivacité... — Bien pardonnable
» sans doute. A ce prix-là, madame,
» mes deux joues sont à votre ser-
» vice. »

Merlicourt et Roberville se rencon-
trèrent dans leurs bureaux. « Mon-
» sieur, dit le directeur général, après
» avoir débité quelques phrases in-
» différentes, vous êtes marié. — Je
» le sais bien, monsieur. — Votre
» femme n'a eu qu'un tort envers

» vous. — Elle en a eu cent. — Elle
» n'en a eu qu'un, et vous le lui avez
» fait expier. Réduite à s'évader, li-
» vrée aux horreurs du besoin, elle
» a pu... — Tout se permettre à la
» faveur de ce prétexte. — Sans doute
» elle l'a pu. — Et elle l'a fait. — Vous
» seul êtes donc l'unique cause de
» ses derniers écarts. C'est fort bien
» conclure. Voyons, monsieur, où
» voulez-vous en venir ? — Monsieur,
» à ceci. Vous ne serez pas plus sé-
» vère, ni plus délicat que de grands
» seigneurs qui ont repris leurs fem-
» mes après des éclats aussi publics
» que celui... — Monsieur, chacun a
» sa manière de voir et de sentir. Je
» ne suis pas un grand seigneur, et
» je ne reprendrai pas ma femme. —
» Mais cela est reçu. — Je m'en mo
» que. — Je vous en prie. — Je n'en
» ferai rien. — Je le veux. — Je ne le
» veux pas. — Je saurai vous y con-

» traindre. — C'est ce que nous ver-
» rons.

— Vous le prenez sur un ton bien
» haut, monsieur. — C'est vous qui
» m'y forcez, monsieur. — Savez-vous,
» monsieur, que le duc de *** et moi
» ne pouvons déshonorer la couche
» d'un petit particulier comme vous ?
» — Le petit particulier vous doit peut-
» être des remercîmens ? — Enfin,
» monsieur, votre dernier mot ? ... —
» Est que madame d'Atys doit se trou-
» ver fort heureuse que je la laisse
» tranquille ; et que jamais madame
» d'Atys ne sera madame de Rober-
» ville. » *Vanitas vanitatum !*

Madame d'Atys emprunta la main de Zulime, et elle écrivait à son mari. « Vous vous êtes expliqué hier très- » clairement avec moi, » avec le pied et le genou. J'ai répondu à votre » aveu d'une manière positive. Vous » vous engagez formellement avec

» ma femme de chambre, et vous ne
» venez pas ! Cela est fort mal, mon-
» sieur. Accourez ce soir à minuit,
» et méritez l'oubli d'une négligence
» qu'on ne peut pardonner qu'à un
» aussi joli homme.

« Allons, disait Roberville, me
» voilà placé entre ma femme et son
» amant. Je résisterai à l'une, quoi-
» qu'elle me tente furieusement. Mais
» l'autre? Quelle fureur a-t-il donc
» de me remettre avec ma femme?
» Hé! parbleu, il veut couvrir ses
» fredaines de mon nom, et se don-
» ner le plaisir de me berner, comme
» l'a fait le beau mousquetaire. Il
» n'en sera rien, de par tous les dia-
» bles..... Mais il parle de m'y con-
» traindre.... Hé! m'y voici. Il est au
» mieux avec le contrôleur général
» et la maîtresse du roi. Il fera in-
» tervenir l'autorité, et fera de moi
» le *bonneau* de madame. Il faut le

» prévenir, et j'en ai les moyens. » Il sonne. « Qu'on appelle M. Durocher.

« Durocher, il y a long-temps que » je me livre à la dissipation et que » je néglige les affaires administrati- » ves. Je vous ai confié mon projet » de réformer les abus, et de faire » fournir enfin à nos matelots une » nourriture saine et abondante. Je » me reproche mon inaction; mais » je la réparerai. Occupons-nous ex- » clusivement du bien de l'état; mé- » ritons l'estime de la France entière. » — Et ajoutons de nouveaux béné- » fices à la gloire stérile d'avoir fait » notre devoir. — Cette gloire est tout » pour moi, monsieur. — Ah! ce- » pendant, si vous étiez directeur gé- » néral, et moi premier commis?... » — Mais l'opération projetée pourrait » nous mener là. Apportez-moi de- » main les notes que je vous ai de- » mandées il y a quatre mois, et sur-

» tout n'avancez que des faits positifs
» que je puisse prouver jusqu'à l'é-
» vidence — Oh ! j'en ai de quoi faire
» pendre cinq cents employés. — Le
» directeur général est-il du nombre ?
» — Il est en tête du tableau. — Tant
» pis, c'est un homme que j'aime
» beaucoup ; mais la probité fait taire
» en moi les affections personnelles. »

Les notes étaient terribles. Les commis des vivres de la marine avaient reçu des fournisseurs de Brest, Toulon et Rochefort, quinze cent mille francs en dix-huit mois, dont on connaissait la répartition. Merlicourt avait touché cinq cent mille francs pour sa part, qui devait être la plus forte, parce qu'il était chef, et qu'il ne faisait rien. Vingt mille aux premiers commis qui ne faisaient par grand' chose, et le surplus divisé entre deux cents employés sur qui roulait le travail ; voilà la cause première qui met-

tait les équipages à la vache au lieu de bœuf, au cochon ladre au lieu de bêtes saines, au biscuit de seigle au lieu de froment, à la piquette au lieu de vin, et à l'eau-de-vie de douze degrés au lieu de vingt. De là le mécontentement, les murmures sourds, la négligence dans le service et le scorbut. De là les relâches forcées, pour remplacer par des vivres frais des vivres gâtés, qu'il fallait jeter à la mer. De là, l'inaction de nos flottes, et l'empire des mers abandonné aux Anglais. De là les plaintes réitérées de M. de la Galissonière, dont les lettres étaient arrêtées par les premiers commis du ministère de la marine. De là enfin le silence de certains officiers, qui avaient leur traité particulier avec les fournisseurs.

Mais comment Durocher s'était-il procuré ces éclaircissemens? Durocher, intrigant comme tous les hommes

nuls, avait écrit aux commis subalternes des différens ports. Il avait vanté son amour du bien public, son crédit; et il avait promis un avancement rapide à ceux qui lui donneraient des renseignemens certains. Un commis qui n'avait pu voler que vingt-cinq louis, et à qui on en promettait cinquante qu'il gagnerait légitimement, ne voyait que la gloire de l'état, y rapportait toutes ses vues, et eût calomnié plutôt que de se taire. Chacun de ces messieurs se croyait, sur la parole de Durocher, l'homme de l'administration, et tous avaient travaillé avec une ardeur incroyable à se perdre mutuellement.....

Déjà les notes étaient rédigées en forme de mémoire bien clair, bien fort, bien convaincant. Mais il restait une difficulté, c'est que Roberville avait touché ses vingt mille francs comme les autres. Il n'y avait pas là

de quoi arrêter long-temps des hommes qui entendaient les affaires. Roberville n'a perçu que pour écarter la défiance des coupables, et pénétrer leurs manœuvres. La preuve certaine de son innocence, c'est qu'il les dévoile. Que répondre à cela ?

Nos deux honnêtes gens jugèrent à propos de joindre à des pièces déjà trop convaincantes un témoignage irrécusable. Roberville écrivit à M. de la Galissonière dans un style convenable au personnage qu'il voulait jouer. L'officier général, aussi franc et désintéressé qu'instruit et brave, ne vit dans Roberville qu'un homme digne de toute son estime. Désespéré de ne pouvoir servir utilement sa patrie, indigné de n'avoir pu porter la vérité au pied du trône, il saisit avidement l'occasion de démasquer enfin des fripons, et de les faire châtier. Il répondit à Roberville par un mémoire

détaillé ; il louait son courage, il l'engageait à persévérer, et à tout tenter pour pénétrer jusqu'au roi.

Cependant Merlicourt, plus amoureux que jamais, plus aveugle et plus libéral, tenait toujours essentiellement au désir de pouvoir avouer publiquement sa maîtresse, et Rose à celui de coucher avec son mari. Elle lui avait écrit plusieurs lettres, qui toutes étaient restées sans réponse. Irritée enfin d'une résistance à laquelle elle n'était pas accoutumée, maîtrisée par une fantaisie nouvelle qu'irritaient les difficultés, elle consulta Merlicourt, au bonheur duquel elle semblait rapporter toutes ses démarches. Merlicourt lui donna un conseil fort simple, et dont l'exécution devait jeter Roberville dans un extrême embarras. Rose promit à son amant de suivre exactement ses instructions ; et après avoir juré qu'elle détestait Roberville, et

qu'elle ne se remettait avec lui que par respect pour les mœurs publiques, elle se promit à elle-même de violer l'article principal du traité, qui lui interdisait toute espèce d'intimité avec son mari.

Roberville venait de recevoir le paquet de M. de la Galissonière. Il s'était félicité avec Durocher de posséder cette pièce triomphante, avec laquelle il se croyait sûr de prévenir les desseins de Merlicourt sur sa femme et sur lui, et de lui succéder dans sa place. Durocher se voyait premier commis, et il était ivre de joie. Les deux conspirateurs se quittèrent au comble de leurs vœux, et chacun fut dîner chez soi.

Roberville monte, il entre..... Il doute s'il veille; il est muet d'étonnement. Sa femme et sa Zulime se sont établies chez lui; elles ont ouvert les armoires, les commodes; elles ont défait leurs paquets; elles rangent leurs

effets avec une tranquillité, une aisance inexprimables. Rose vient gaiement au-devant de son mari.

« Mon cher ami, lui dit-elle, je » vous aime, et rien ne le prouve » comme la démarche que je hasarde » aujourd'hui. Vous faites le cruel, » mais vous ne l'êtes point, je le sais, » et vous ne repousserez pas une jolie » femme qui se jette dans vos bras. » Ah ! mon Dieu ! quel air sombre et » réfléchi ! Regardez-moi, beau gar- » çon ! souriez à votre amie. » Elle lui caressait le menton, elle lui relevait la tête, et Roberville ne savait que faire, ni que dire. Un baiser donné à propos jette le trouble dans ses sens. Il balance, il hésite, il va oublier ses projets, et sacrifier sa raison au plaisir. . . . Un dernier effort le rend à lui-même; il s'arrache de ces bras qui le pressent amoureusement : il fuit à l'extrémité de la chambre.

« C'en est trop ! s'écrie Rose indi-
» gnée ; je ne souffrirai pas ce dernier
» outrage. Vous êtes mon mari, mon-
» sieur, et vous ne semblez l'avoir
» oublié que pour me priver des
» droits.... — Il serait plaisant, ma-
» dame, de vous les voir revendiquer,
» après la conduite affreuse.... — Des
» mots, monsieur ! je vais y opposer
» des choses. Vous m'avez fait enfer-
» mer, et six mois après, vous avez
» sollicité mon élargissement. — Moi,
» madame ! — Vous, monsieur. L'or-
» dre qui révoque ma lettre de cachet
» le dit expressément. — C'est une
» fourberie. — N'importe, l'ordre parle,
» vous avez redemandé votre épouse,
» son domicile est chez vous, elle n'en
» a pas d'autre, et vous ne pouvez
» l'en chasser que par un jugement,
» que vous n'obtiendrez point. J'ai
» derrière moi M. de Merlicourt. Choi-
» sissez d'être mon amant ou mon

» mari : j'entends que vous soyez l'un
» ou l'autre. — Je n'ai rien à répondre
» à ces impertinentes prétentions, et,
» morbleu, si je ne peux vous chasser
» d'ici, vous ne m'empêcherez pas
» d'en sortir, et je m'en vais. »

Il fait quelques pas. Rose, au désespoir, se jette devant lui et l'arrête. Elle invoque le ciel, elle le prend à témoin de son repentir; elle lui demande justice d'un inhumain, dont le cœur se ferme à sa voix suppliante; elle fond en larmes; elle tombe aux pieds de son mari.

Elle était belle; il était jeune, sensible et facile. Il oublie les affronts dont elle l'a couvert; il ne voit plus qu'une femme éplorée, que sa douleur embellit encore. Il la relève, il la conduit sur une ottomane; il se dispose à discuter. Il n'avait eu qu'un moyen de vaincre, et c'était de fuir. Le moment favorable était perdu;

Zulime s'éloigna, et Roberville fut faible, et se crut peut-être heureux.

Le réveil l'éclaira. Il voulut revenir sur ce qui était fait, et parler lorsqu'il n'y avait plus rien à dire : de nouvelles caresses lui fermèrent la bouche, et il se borna à sauver les apparences, puisqu'il consentait à perdre l'honneur.

Il fut arrêté que madame de Roberville retournerait à son hôtel, qu'elle conserverait le nom d'Atys, que sa porte serait fermée à Merlicourt et à tous les hommes; que Roberville n'irait chez elle que la nuit, mais qu'il irait tous les soirs. L'exécution du traité fut jurée de bonne foi, et sans restriction mentale de la part de Rose; elle aimait; elle le croyait au moins. L'illusion durera-t-elle long-temps?

On sert un joli dîner, et Roberville oublie que sa femme en a fait les frais. Zulime refait les paquets, et, en fille

adroite, elle ménage quelques tête-à-têtes qui tournent au profit de ce qu'on appelle amour. Les porteurs sont rappelés; et, à la chute du jour, Roberville reconduit madame à cet hôtel, désormais l'asile de l'infamie de l'un et de l'autre.

Merlicourt, qui avait conseillé madame d'Atys, et qui était impatient de connaître le résultat de son entrevue avec son mari, se présente à l'hôtel quelques momens après: on lui dit que madame n'est pas rentrée. Il court chez Roberville; un chef suprême croit un subalterne très-honoré de le recevoir à toute heure. On lui dit qu'il n'y a personne chez Roberville. Merlicourt ne conçoit pas que madame d'Atys ne soit pas chez elle ou chez son mari. Il est tant de choses qu'un homme plus éclairé que Merlicourt ne conçoit pas, et qui sont pourtant bien ordinaires!

Le lendemain, M. le directeur général retourne à l'hôtel. On lui dit que madame n'est pas visible. M. le directeur trouve la réponse déplacée; et il pouvait en effet lui paraître extraordinaire qu'on lui refusât l'entrée d'une maison qu'il avait payée. Il fit du bruit, on l'entendit de l'appartement; et comme il fallait nécessairement s'expliquer, et qu'on aime mieux se défaire d'un importun plus tôt que plus tard, on lui députa mademoiselle Zulime, qui lui dit très-sérieusement: « Madame a suivi vos con-« seils, monsieur, elle s'est réconci-« liée avec son mari, et dans ce mo-« ment ils reposent ensemble. — Com-« ment, ensemble! Ta maîtresse était « convenue avec moi... — Je le sais « bien, monsieur; mais vous devez « juger quel ascendant a sur sa femme « un mari offensé. Est-il possible de « se défendre?... — Ta maîtresse est

» une. . .— Quand elle couchait avec » vous, monsieur. Mais avec son mari! » quoi de plus conforme à la morale, » à la religion ?—Tais-toi, imbécile, » et ouvre-moi cette porte. — Vous » n'êtes plus rien ici, monsieur.—In- » solente ! . . . Ta maîtresse ose me » traiter ainsi! — Vous deviez vous y » attendre, monsieur. On vous rend » ce que vous avez prêté à M. le duc. » — Je me vengerai, j'en jure par. . . » —Vous ne vous vengerez pas, mon- » sieur. Une jolie femme trouve, » quand elle le veut, des protecteurs » qui imposent silence à un directeur » des vivres. » Zulime n'avait plus rien à ajouter. Elle fit paraître Champagne et Lafleur, qui donnèrent à entendre à M. de Merlicourt que ce qu'il avait de mieux à faire était de se retirer.

Merlicourt avait au côté une épée, vierge encore, qu'il ne crut pas devoir prostituer à des valets. Il sortit, et fut

reste d'éclat, et le prince de l'amour que le Français porte si facilement à ses maîtres. Incapable de diriger les affaires, et même de les entendre, elle bornait son ambition à régner au boudoir, et elle y tenait son amant captif. La France était abandonnée à des mains rapaces ou inhabiles. La corruption était au comble. La vérité n'arrivait plus jusqu'au monarque, et lui-même paraissait craindre de l'entendre. Roberville ignorait ces particularités, et il croyait à la justice, dont on ne parlait plus à la cour qu'avec dérision. Le bon homme !

Il part, son mémoire sous le bras; il se rend chez le ministre; il lui fait demander audience. Ainsi ce projet de porter la lumière dans toutes les parties de l'administration, conçu d'abord par les motifs les plus louables, abandonné long-temps par

moment à perdre. Ses pièces étaient prêtes, et il en avait fait faire trois ou quatre ampliations qui devaient être remises au ministre, au roi, et même à sa maîtresse, s'il fallait avoir recours enfin à la plus puissante des autorités.

Cette maîtresse n'était plus madame de Pompadour, qui joignait à une figure charmante une éducation soignée et un esprit aimable et pénétrant. Elle abusait souvent de ces avantages pour maîtriser le monarque. Elle lui faisait commettre des fautes; mais elle savait au moins le faire respecter, en le respectant elle-même. Celle qui venait de lui succéder était une femme avilie, qui, ne pouvant s'élever jusqu'à son illustre amant, l'avait fait descendre jusqu'à elle, et l'avait asservi en le plongeant dans la plus crapuleuse débauche. Elle avait dépouillé le trône d'un

qu'il occupe un premier emploi à l'administration des vivres; il est tout simple qu'il accompagne son directeur général; on le laisse aller; ils entrent ensemble dans le cabinet du ministre.

Après les révérences d'usage, Merlicourt se dispose à parler. Il voit un bras qui s'allonge devant lui, armé d'un volumineux mémoire.... Il se tourne... c'est Roberville. Le directeur pâlit. Il juge que son premier commis avait pris un parti vigoureux, et quelque éhonté qu'on soit, il est des vérités qu'on n'aime pas à s'entendre dire en face. Cependant il faut se tirer d'un pas difficile quand on s'y est engagé, et l'audace déguisée sous l'air d'une noble assurance réussit quelquefois auprès de certaines gens.

« Monseigneur, c'est avec une peine » sensible que je viens vous déclarer

» que je ne peux garder plus long-
» temps monsieur dans mes bureaux.
» — Monseigneur, c'est avec les plus
» vifs regrets que je viens vous dé-
» noncer monsieur. Mais le bien de
» l'état... — Monseigneur, je l'ai ad-
» mis pour obliger M. de l'Oseraie...
» — Monseigneur, j'ai acquis les
» preuves les plus évidentes.... —
» Monseigneur, malgré ma juste con-
» sidération pour celui qui me l'a pré-
» senté...... — Malgré la reconnaissance
» que je dois à monsieur.... — Je ne
» peux tolérer l'insubordination, la
» paresse et l'incapacité. — Je ne peux
» contribuer par un coupable silence
» à perpétuer des délits dont les con-
» séquences sont déjà trop funestes.
» Prenez mon mémoire, monseigneur,
» lisez celui de M. de la Galissonière,
» et vous jugerez qui, de monsieur ou
» de moi, est le calomniateur. — Mon-
» seigneur, débarrassez-moi de cet

» homme-là — Défaites-vous de ce-
» lui-ci, monseigneur. » Et comme il n'est pas possible de rester dans les bornes de la décence et de la modération, quand on est mû par une passion violente, ces deux messieurs commencèrent à parler ensemble, et finirent par vociférer d'une telle manière, que le ministre fut obligé de se boucher les oreilles.

Et comme aussi un usage respectable, car il est consacré par le temps, ne permet pas qu'un subalterne puisse avoir raison quand il inculpe son chef, Roberville reçut l'ordre très-sec de se retirer dans une antichambre, et d'y attendre la décision de monseigneur.

Comme encore il importait très-peu à monseigneur que Pierre ou Paul fût premier commis à l'administration des vivres, et qu'il savait qu'on ne doit jamais mécontenter le chef d'une par-

tie pour une vétille, la destitution de Roberville fut prononcée. Mais comme un ministre ne peut paraître négliger aucun avis important, et que celui-ci n'avait pas le temps de lire, les mémoires du malheureux destitué furent renvoyés à un premier commis du ministère, qui dit le lendemain, dans un rapport de quatre lignes, que l'écrit de Roberville était l'ouvrage d'un cerveau brûlé, et celui de M. de la Galissonière l'effet de l'humeur tracassière qu'on lui connaissait à la cour et à la ville.

Merlicourt sortit triomphant du cabinet du ministre; et sans daigner regarder Roberville, il lui dit en passant: « Vous n'êtes plus rien, monsieur. Je vous défends l'entrée de » mes bureaux. »

« Ah! je ne suis plus rien, dit Ro- » berville en le suivant! Je suis hon- » nête homme, monsieur; personne

» ne m'ôtera cette qualité ; personne
» ne me reprochera de voler l'état,
» ni de perdre un bon employé, parce
» qu'il ne veut pas prendre à son
» compte les enfans que je pourrais
» faire à sa femme. Ah ! je ne suis plus
» rien ! Je vais parler au roi.... Oui,
» je lui parlerai, et demain vous
» pourrez fort bien n'être plus rien
» vous-même. »

Quelle probité que celle de Roberville ! Il oublie qu'il a reçu vingt mille livres des empoisonneurs de nos marins, et qu'il n'a dénoncé Merlicourt que par la crainte d'être prévenu. Il se targue avec impudence d'un titre qu'il déshonore. Que d'honnêtes gens de cette espèce on rencontre dans le monde !

On donne volontiers tort à celui qui crie. On croit communément que la vérité est toujours calme, et on ne réfléchit pas que la persécution irrite,

et que l'homme irrité ne ménage plus rien. Les laquais rirent des reproches très-fondés que Roberville adressait à Merlicourt. Celui-ci eut l'air de ne pas les entendre : cela le dispensait d'y répondre. Il traversa la cour avec la dignité d'un personnage en faveur, il monta en carrosse et disparut.

Durocher apprit bientôt la disgrâce de Roberville. Il était tout simple qu'il abandonnât son associé, et qu'il cherchât à profiter de sa chute. Il fut trouver Merlicourt, à qui il dit qu'il venait de découvrir que le premier commis travaillait contre lui, et que le plus inviolable attachement à son chef étant le plus sacré des devoirs, il s'empressait d'engager monsieur à se mettre à l'abri des entreprises d'un ingrat. Il entremêla son discours de ces basses flatteries dont les hommes de ce genre sont toujours prodigues, et dont tant de gens sont dupes, quelque gros-

sières qu'elles soient. Merlicourt accueillit Durocher comme s'il lui eût en effet appris quelque chose; il lui promit de l'avancer, et le nomma quelques jours après à un meilleur emploi.

Cependant il n'était pas sans inquiétude sur les démarches que Roberville comptait faire à la cour. Il savait qu'il était difficile d'approcher le roi, quand on n'avait ni un grand nom ni un protecteur puissant qui levât les obstacles. Mais il n'ignorait pas non plus qu'il est des circonstances heureuses dont un homme vindicatif, et par conséquent opiniâtre, ne manque jamais de profiter. Roberville pouvait rencontrer le souverain à la chasse, lorsqu'il irait à la messe ou qu'il en reviendrait. Il pourrait s'introduire à un grand couvert, et au mépris des usages, remettre son mémoire en présence de toute la cour, et déclamer hautement contre des

malversations avérées. Quelque insouciant que fût le prince, il était vraisemblable que de pareils délits lui donneraient de l'humeur, et qu'il ferait rechercher les coupables. Merlicourt fit mettre cent mille francs dans sa voiture, et il fut trouver la favorite, qui se souciait fort peu de lui, mais qui faisait cas de ses cadeaux, et qui, par cette raison, le recevait toujours de manière à lui persuader qu'il était au mieux dans son esprit.

Il faudrait être bien difficultueux pour ne pas juger innocent un homme qui se fait annoncer par cent mille francs. Aussi la favorite prononça que Roberville était un faquin qu'il fallait mettre à Bicêtre. C'était assez l'avis de Merlicourt. Mais il réfléchit que M. de la Galissonière avait écrit de son côté; qu'il était d'un caractère à prendre publiquement la défense de Roberville, et que le parti le plus sage

était de fermer toutes les avenues qui conduisaient jusqu'au roi, et d'étouffer cette affaire. La favorite promit tout ce qu'il voulut, et Merlicourt revint à Paris, très-satisfait du succès de ses démarches, mais réfléchissant cependant que le plaisir de perdre Roberville lui coûtait un peu cher.

« Parbleu, disait celui-ci en faisant » ses paquets pour Versailles, on conviendra que je suis bien malheureux! » Je me suis marié comme un fou, et » j'ai été cocu. J'ai pris patience, et je » n'y ai rien gagné. Maintenant je ne » veux plus l'être, je me fâche, et je » perds mon emploi : comment faut-il » donc faire? » Il faut, monsieur de Roberville, écouter un ami désintéressé et sage, quand on a le bonheur d'en avoir un, et qu'on n'a pas assez de tête pour se conduire soi-même.

Voilà notre homme à projets en route. Il ne doute pas que le prince ne

'écoute, ne l'accueille; et quoi de
plus naturel, puisqu'il va lui rendre
un service important? Il dit aux pre-
miers factionnaires qu'il va parler au
roi. Ces factionnaires sont des Gardes-
Suisses, qui ne lui répondent pas un
mot, parce que les Suisses ne sont pas
causeurs, et que la consigne de ceux-
ci ne s'étend pas plus loin que la
grille, et qu'elle est ouverte à tout le
monde. Roberville monte les degrés
du péristyle, et il répète à dix ou
douze valets de pied qu'il veut par-
ler au roi. Les valets de pied lui rient
au nez, et lui défendent d'aller plus
loin. Roberville répond qu'il a des
avis essentiels à donner au monarque.
On lui réplique que le monarque donne
des ordres, et ne reçoit pas d'avis. Il
prétend que le souverain doit être ac-
cessible à ses sujets, parce qu'il est leur
père. On lui fait observer que si le
père recevait tous ses enfans, il ne

saurait à qui entendre, et qu'il
rait pas un moment à donner au
à la bonne chère, et à sa maît
Or, il faut nécessairement qu'u
joue, boive et fasse l'amour. R
ville ne trouva pas ces raisons
vaincantes; il parla haut, et c
on parle bas à la cour messie
valets de pied le reconduisiren
la grille, et le consignèrent à l
tinelle. Roberville, qui ne se
rageait pas aisément, essaya
trer, et cette fois, le Suisse
gravement : *Toi ne poufre pas*
au roi. Roberville insista, et le
lui présenta la crosse de son fu
berville se retira, ne conceva
qu'un enfant ne puisse parle
père.

Comme les contrariétés, e
les chagrins, ne lui ôtaient jam
pétit, il fut s'établir chez un tr
un gargotier ne s'avisait pa

d'écrire au-dessus de sa porte, en lettres d'or et sur un fond rouge: Restaurateur.

CHAPITRE III.

Une petite intrigue de cour.

En mangeant sa côtelette, en vidant sa bouteille de Macon, Roberville parlait de ce qui venait de lui arriver à un monsieur qui dînait à côté de lui. Le monsieur trouva très-simple ce qui paraissait très-extraordinaire au narrateur. « Si vous n'eussiez parlé « à personne de votre dessein d'ap- « procher le roi, vous fussiez proba- « blement parvenu jusqu'à la galerie, « et peut-être eussiez-vous trouvé « l'occasion de remettre votre mé- « moire à Sa Majesté. — Ah ! le roi « passe tous les jours dans la galerie ? « — Pour aller à la messe. — Et je lui « aurais remis mon mémoire ! — Je « n'ai pas dit cela. — Qu'avez-vous

donc dit? — Que ce qui est difficile n'est pas impossible, et qu'avec de la patience... — Oh! je n'en ai pas du tout. — Non? en ce cas je vais vous indiquer un moyen qui a réussi à plus d'un solliciteur. — Ah! voyons ce moyen. — On a quelquefois une jolie femme, une jolie sœur, une jolie cousine. — J'en sais quelque chose. — Quand on n'a rien de tout cela, on loue une fille de la rue St. Honoré; on l'habille convenablement; on lui fait prendre un maintien modeste; on lui recommande de ne pas jurer; on se place avec elle sur le passage du roi. Le roi la regarde; elle baisse les yeux en laissant échapper un sourire presque imperceptible, et elle tâche de rougir. Le roi s'approche, et il prend, en lui parlant, un ton d'indifférence dont personne n'est dupe. La belle allonge le bras, en

« répondant à Sa Majesté ; et qu'elle « ait dit une balourdise ou non, le « placet est à son adresse.
» — Ma femme fera la fille à ravir. « — Bon, cela vous épargnera un « loyer. — Et madame est donc jolie? « dit un autre monsieur qui n'avait « pas parlé encore, mais qui n'avait « pas perdu un mot de la conversa« tion. — Ma femme est une des « plus belles femmes de Paris. — En « vérité? — D'honneur. — Quel âge? « — Vingt-un ans. — C'est un peu « vieux. N'importe, revenez demain, « et madame parlera au roi. — Vous « plaisantez. — Apprenez, monsieur, « qu'en affaires je ne plaisante jamais. « — Qui donc êtes-vous, monsieur, « qui avez tant de crédit, et qui « dînez si économiquement? — Pas« sons dans le jardin ; je vais vous le « dire. Je suis, monsieur, le va« let de chambre du valet de chambre

» bre coiffeur de M. Bontems, pre-
» mier valet de chambre du roi.
» Quand je veux faire réussir une
» affaire, j'en parle à mon maître,
» qui en parle au sien. Je ne garde
» que dix louis; j'en donne quinze
» au valet de chambre coiffeur...—
» J'entends. Pour parler au roi, il
» m'en coûtera vingt-cinq louis.—
» payés d'avance, c'est la règle.—
» Monsieur, je ne les ai pas sur moi.
» —Vous les apporterez demain.—
» Et si je ne parle pas au roi?...—
» On ne vous rendra rien; c'est en-
» core la règle.—Voilà une règle
» bien singulière.—C'est la mienne,
» et je ne m'en dépars jamais. De-
» main ici, à la même heure, si la
» chose vous est agréable. »

Je pourrais bien perdre mes vingt-cinq louis, pensait Roberville en retournant à Paris. Ma foi, qui ne risque rien n'a rien, dit le proverbe,

et je donnerais ce qui me reste pour culbuter ce Merlicourt qui fait l'insolent avec le mari de sa maîtresse.

Roberville se rend à l'hôtel de madame d'Atys. Il lui raconte ce qui s'est passé ; il lui fait part de ses projets pour le lendemain. Madame d'Atys est enchantée de paraître à la cour : plus d'une femme honnête eût accepté la proposition avec le même plaisir. Madame d'Atys n'a plus d'autre pensée que de briller dans une embrasure de fenêtre, d'y être remerquée, et d'entendre chuchoter autour d'elle : Qu'elle est bien ! c'est encore ce qu'une femme honnête écoute très-volontiers.

On fait des châteaux en Espagne pendant le reste de la journée. On se couche tard, on dort peu, on se lève matin. L'embrasure de croisée, les cordons bleus, le roi, tout cela fatigue, obsède l'imagination, qui ce-

pendant reproduit sans cesse les mêmes idées. Zulime épuise tout son art pour embellir un des plus séduisans objets qu'eût formés la nature. La soie, l'or, les diamans couvrent madame d'Atys, sans rien dérober de ses grâces. Roberville s'est mis aussi avec le plus grand soin. Il prend de l'or dans ses poches. La voiture neuve, les chevaux soupe-de-lait, les harnais piqués en argent, tout est prêt. On part, on brûle le chemin : on est arrivé.

Il était temps, Merlicourt n'était vengé qu'à demi. Il lui restait à punir celle qui lui refusait des faveurs qu'il avait dédaignées un moment. Merlicourt était allé chez le lieutenant de police. Il lui avait peint ses erreurs avec toutes les apparences du repentir. Il semblait gémir sur des prodigalités qui finiraient par le mettre au-dessous de ses affaires. Il suppliait le magistrat de le sauver de sa pro-

pre faiblesse, en le séparant d'un objet trop dangereux. Il distribua de l'or dans les bureaux, et on ne résistait pas alors à ce mobile-là. On trouva des notes qui rappelèrent que la petite dame avait déjà été enfermée; on y vit que depuis sa sortie du couvent, sa conduite avait toujours été équivoque; et comme il n'y a pas à balancer entre une fille entretenue et un homme qui sert bien l'état, et qui ne tient pas à quelques rouleaux, l'ordre d'arrêter madame d'Atys fut expédié.

Il n'est pas agréable de descendre d'un équipage galant à la porte d'un traiteur. Mais puisqu'il fallait y arriver à pied ou en carrosse, Roberville jugea qu'il valait mieux faire filer la voiture jusque-là. Il descend seul, il entre; il trouve son homme, au moins aussi impatient que lui, qui le regarde d'un air de satisfaction, et qui lui de-

mande où est madame. « Dans mon
» carrosse.—Il faut que je la voie.—
» Venez. »

Le négociateur s'étonne en voyant la richesse de l'équipage et les charmes de madame. « Elle est fort au-
» dessus de l'idée que je m'en étais
» faite. Le succès de votre affaire est
» sûr; mais je suis forcé de changer
» quelque chose aux conditions de no-
» tre traité.—Comment donc, mon-
» sieur?—Oui, monsieur; je vous ai
» pris hier pour un petit particulier,
» et vous êtes un homme opulent. J'ai
» cru qu'il ne s'agissait que d'une jolie
» femme, et vous m'amenez Vénus en
» habit de cour. Mon tarif varie selon
» les gens à qui j'ai affaire. Quintu-
» plons la somme convenue, et agis-
» sons à l'instant.—Mais, monsieur...
» —Le succès est sûr, vous dis-je.—
» Mais cent vingt-cinq louis...—Ne
» sont rien pour un homme comme

» vous. — Je conviens que je suis au-
» dessus de cela. — Donnez-les donc.
» — Diable, diable! — Allons, vous
» faites l'enfant..... Ah, mon Dieu!
» que vous êtes lent à dénouer les cor-
» dons de cette bourse! — C'est que
» cent vingt-cinq louis.... — Font trois
» mille francs, je le sais. Allez donc,
» quinze louis encore, s'il vous plaît.
» Voilà qui est bien. Allez m'attendre
» au Tapis Vert. Dans un quart-
» d'heure, vous aurez de mes nou-
» velles. »

Si cet homme était un escroc, disait madame d'Atys en prenant le bras de son mari, et en recueillant soigneusement les œillades qu'on lui adressait déjà de tous les côtés. — Si cet homme est un escroc, nous aurons perdu mille écus. Mais s'il est de bonne foi, nous sommes vengés de Merlicourt; j'obtiens sa place, je la fais faire par Durocher, je vole peu,

je passe pour un très-honnête homme, et je jouis de la vie.

Le Tapis-Vert est, comme chacun le sait, une grande et magnifique pièce de gazon, bordées d'allées d'arbres et de bosquets charmans. C'est là que les femmes à prétention allaient se faire voir, et il y avait toujours beaucoup de femmes. C'est là que se rassemblaient tous les amateurs, et il y avait toujours beaucoup d'hommes. Dès que madame d'Atys parut, les amateurs se réunirent autour d'elle. Dès que les autres femmes se virent abandonnées, elles lui cherchèrent des imperfections; elles lui en trouvèrent mille. Les regards passionnés des hommes la vengèrent, et elle disait, de manière à être entendue, que les hommes de cour sont des êtres charmans!

A ces mots un cordon bleu, qui épiait l'occasion de parler à Vénus

en habit de cour, lui proposa son bras, et offrit de lui faire voir Versailles. Le bras d'un cordon bleu donne de la considération à une femme quelconque, et le bras fut accepté. Un cavalier brillant de parure, de jeunesse et de santé, vint se placer devant Roberville, et l'obligea à s'arrêter. Il ne proposa rien : il prit le bras que le bon mari venait d'abandonner. Il était clair qu'un homme qui se met familièrement à côté d'nu cordon bleu, doit être d'une naissance distinguée, et madame d'Atys n'eut garde de retirer son bras. Elle entendait à droite et à gauche des propos galans, de ces jolis *riens* que savaient prodiguer les Français d'alors et qui tournaient si facilement la tête à toutes les femmes. Madame d'Atys ne trouvait pas le temps de répondre, et elle n'y perdait pas ; mais un sourire enchanteur était le prix de chaque

mot agréable. Elle ne cessait de sourire ; elle était ivre d'orgueil, et Roberville, dont on ne daignait pas s'occuper, marchait derrière, en se grattant l'oreille.

Tout-à-coup, on entend murmurer : Voilà M. Bontems. Toutes les femmes connaissaient M. Bontems ; toutes cherchaient à fixer l'attention de M. Bontems ; toutes savaient à quoi menait sa protection.

M. Bontems ne fut pas incertain sur l'identité de l'objet qu'il cherchait. D'Atys brillait au-dessus des autres, comme Diane effaçait ses nymphes, ou plutôt comme Calypso, qui n'était pas tout-à-fait aussi chaste. M. Bontems s'approche ; il salue assez légèrement l'homme au cordon bleu ; il lui dit quatre mots à l'oreille, et celui-ci se retire. Le cavalier élégant, qui tenait l'autre bras, n'a rien entendu ; mais il est au courant des affaires. Il

fait à madame d'Atys une profonde révérence, et se perd dans la foule. Roberville se dispose à reprendre la place qu'on lui a enlevée. Bontems devine d'abord un mari. Il lui demande si madame a son mémoire; Roberville répond qu'oui. « En ce cas, attendez » ici. Je vais introduire madame dans » le cabinet du roi. » Roberville supplie humblement M. Bontems de le protéger. « Voilà, lui dit le *Bonneau* » du jour, la plus puissante des pro- » tections. » Il désignait madame, et il disparaît avec elle.

Ils s'enfoncent dans des corridors obscurs; ils montent, ils descendent des escaliers dérobés, ils arrivent à un petit logement fort sombre, mais élégamment décoré. Madame d'Atys demande si elle est chez le roi. « Vous êtes » chez moi, lui dit Bontems. — Et pour- » quoi chez vous, monsieur? — Il est de » règle absolue, madame, que je sache

» ce que je présente à mon maître. Je » suis très-satisfait de ce que je vois; » il me reste maintenant...—Je ne » vous entends pas, monsieur. » Bontems jugea inutile d'en dire davantage à une femme qui n'entendait rien; mais ses procédés devinrent si clairs, si vifs, que madame d'Atys s'écria: « Je ne vous permettrai pas cela, mon» sieur.» C'était la première fois qu'elle disait non. Mais Bontems n'était pas beau.

Il invoquait la règle absolue, invariable. Madame d'Atys se défendait toujours. « Voulez-vous, lui dit-il en» fin, parler au roi, et jouir des hon» neurs de sa couche? vous n'avez » que ce moyen d'y parvenir. » A ces mots, la tête de madame d'Atys se monte. Déjà elle se voit sur les marches du trône; elle distribue les grâces; elle dispose des emplois, des honneurs; les grand de l'état sont à ses

pieds. Elle cède, en pensant que le chemin qui conduisait jusqu'au roi, était un peu détourné.

Bontems sortit, et envoya une femme de chambre, qui avait le talent et l'habitude de mettre celle qui devait être présentée, en état d'être déshabillée en un tour de main. Une heure après, il vint prendre madame d'Atys, et la conduisit avec autant d'égards et de marques de déférence, que s'il ne se fût rien passé entre eux : l'étiquette l'ordonnait, et M. Bontemps ne voulait pas qu'on pût soupçonner qu'il était le *hulla* de son maître.

Les charmes de notre belle firent sur le prince l'impression qu'ils produisaient sur tous ceux qui la voyaient. Elle fut accueillie de manière à justifier ses espérances. Elle présenta son mémoire. Le monarque prétendait s'occuper de tout autre chose que de lecture. Une sujette n'a rien à refuser

à son souverain, tout le monde sait cela ; mais l'expérience avait appris à madame d'Atys que les conquêtes faciles sont celles qui flattent le moins. Elle résista précisément autant qu'il le fallait, pour donner une certaine idée de sa pudeur ; et elle mit dans sa résistance la coquetterie propre à ranimer des sens presqu'éteints.

Un amant de cet âge, tranchons le mot, un vieux libertin, éprouve le besoin des longs intervalles, et il est bien aise de les remplir d'une façon qui empêche sa belle d'en calculer la durée. Or, quel moyen plus sûr de distraire une femme de certaines choses, que de l'occuper de ses intérêts? Le roi prit le mémoire, et le lut fort bien. Si de honteuses faiblesses déshonoraient le prince, il n'en était pas moins éclairé et judicieux, quand ses passions satisfaites le rendaient à lui-même. Les friponneries de toute es-

pèce, dont il tenait la preuve, le mirent en fureur. Il jura qu'il ferait pendre Merlicourt et ses principaux agens, et il envoya chercher M. le chancelier.

Il paraîtra un peu extraordinaire qu'il choisît ce moment pour parler d'affaires sérieuses. La gravité du premier magistrat du royaume ne devait pas s'accorder avec le désordre de toilette de madame d'Atys. Mais l'étonnement cessera, si l'on se rappelle que la favorite en titre jouait avec la perruque de M. le chancelier, et que celui-ci oubliait à ses pieds la dignité de son rang. Oh! le bon temps, le bon temps!

Le mémoire de Roberville, celui de M. de la Galissonnière sont remis au chancelier, avec l'ordre de faire arrêter Merlicourt et ses complices, et de nommer des commissaires pour instruire leur procès. Un coup d'œil suppliant et enchanteur à la fois, vaut à

madams d'Atys la promesse de la place de directeur géuéral des vivres. Tout le monde est content, et chacun agit d'après l'impulsion qu'il vient de recevoir. Madame d'Atys est plus complaisante que jamais; son auguste amant oublie de nouveau son âge; le chancelier relève sur le mémoire les noms des délinquans; des ordres sont expédiés pour les différens ports.

Déjà des agens de la police s'étaient portés à l'hôtel de madame d'Atys; déjà Merlicourt s'était placé à une croisée d'un café voisin, pour la voir monter en voiture, et jouir de sa peine et de sa confusion. M. Marais arrive au grand trot d'un cheval noir boiteux et d'un blanc aveugle, qui les traînaient dans un fiacre jaune à moulures rouges, doublé d'un vieux point de Hongrie. On avait jugé dans les bureaux, que puisque Merlicourt était condamné, on ne lui devait plus d'égards;

que la lettre de cachet lancée contre lui pouvait avoir été sollicitée par quelque jolie femme; que cette jolie femme pouvait être madame d'Atys comme une autre, et qu'il était au moins prudent de suspendre, afin de ne pas se mettre mal avec quelqu'un qui avait incontestablement de puissantes protections à la cour.

En conséquence, M. Marais apportait à son confrère l'ordre de ne point agir, s'il en était temps encore, ou du moins de se retirer sans bruit, s'il avait parlé. Il apprend que Zulime a déclaré de bonne foi que Roberville et sa femme sont allés à Versailles, et que madame devait être présentée par M. Bontems. Une simple conjecture se convertit en certitude, et Marais s'écrie aussitôt que son confrère a mal conçu la mission dont il est chargé; que son erreur allait compromettre la réputation d'une femme

respectable; qu'il s'agissait d'arrêter Merlicourt, et qu'à la vérité on avait ajouté verbalement qu'on pourrait le trouver chez madame d'Atys; qu'enfin... « Voilà votre homme, dit Zulime en interrompant Marais. Le » voyez-vous, là, au café de Flore? » Marais s'élance, il part comme un trait, il entre, il prononce le fatal *de par le Roi.*

Merlicourt pâlit et monte dans le fiacre doublé de point de Hongrie. On le mène à la Bastille, et l'ex-directeur général disait en se promenant circulairement dans une chambre ronde de trois pieds de diamètre: « Il est bien singulier que je me trouve » en prison, au moment où je comp» tais y faire mettre mon infidèle! » *Vanitas vanitatum!*

Il était sept heures du soir, et Roberville attendait toujours M. Bontems au Tapis Vert. Il se promenait,

il s'asseyait, il marchait, il bâillait, il tempêtait. Si les amateurs d'un sexe charmant démêlaient d'un coup d'œil une jolie femme au milieu de cent autres, les femmes de ce temps-là, plus modestes, plus timides en apparence, étaient aussi très-justes appréciatrices du mérite extérieur, et, sans sortir de la réserve que leur impose l'usage, elles savaient regarder un bel homme de manière à l'encourager. Roberville, occupé de ses projets d'élévation, ne s'apercevait pas qu'il fixait l'attention de la plupart de ces dames. Deux d'entr'elles vinrent enfin s'asseoir sur un banc de marbre, dont notre héros occupait un bout. Il est tout naturel que des femmes fatiguées s'asseoient, et deux femmes qui causent n'ont rien à craindre de la médisance. Il est vrai que celles-ci auraient pu prendre un autre banc que celui où venait de se

placer un très-joli homme. Mais elles en étaient éloignées de deux pieds et demi au moins; elles ne daignaient pas le regarder; qu'avait-on à dire?

Cependant un intervalle de deux pieds et demi n'est pas impossible à franchir. La conversation de ces dames était très-animée, et on ne parle pas vivement, sans que le corps s'agite un peu. Sans le vouloir, sans même y penser, et surtout sans s'en apercevoir, elles se trouvèrent assez près de Roberville, pour que l'une d'elles le touchât de son éventail. Quand on a donné un coup d'éventail à un inconnu, on ne peut se dispenser de lui adresser quelques mots d'excuses. Un homme qui sait vivre, ou qui a seulement des yeux, répond toujours à une jolie femme, et lorsqu'on a commencé à se parler, on continue ordinairement, quand on se convient.

Roberville, qui était d'abord à un

bout du banc, se trouva bientôt, je ne sais comment, entre les deux petites causeuses. Le temps lui parraissait moins long avec elles; elles le trouvaient rapide auprès de lui; tout allait à merveille.

Déjà elles savaient que madame de Roberville avait été présentée par M. Bontems. Déjà Roberville avait appris que les maris jouent à la cour un rôle un peu plus sot qu'ailleurs; qu'on ne s'y occupe pas d'eux; que leurs femmes, fières des bonnes graces du maître, les regardent comme leurs très-humbles serviteurs, et qu'il ne devait pas s'étonner que M. Bontems le fît atsendre. Mais comme la chose la plus désagréable a toujours son beau côté, on ajoutait que ces maris-là avaient le bon esprit d'oublier qu'ils étaient mariés, et qu'ils trouvaient mille occasions séduisantes, quand ils étaient jeunes et bien faits. Ces der-

niers mots étaient accompagnés d'un regard tellement expressif, qu'il était impossible que Roberville ne l'entendît pas. Il oublia un moment M. Bontems et ses espérances de fortune.

Il était huit heures. Roberville devait se croire tout-à-fait oublié. Il n'avait rien pris depuis neuf heures du matin; et comme rien n'est aussi triste que l'amour quand il a faim, notre héros pria ces dames de lui faire l'honneur de dîner avec lui. On lui fit sensir avec ménagement que des femmes d'un certain ton n'entrent pas chez un traiteur. On ne donna son adresse qu'après s'être fait prier autant qu'il le fallait pour la faire désirer davantage. On convint d'un signal, et on se sépara très-empressé de se revoir.

Un homme à bonnes fortunes ne reste pas long-temps à table; mais un homme à bonnes fortunes, qui n'est pas amoureux, sait accorder ses plai-

sirs et ses affaires. Roberville, en sortant de chez le traiteur, retourna au Tapis Vert, et n'y trouvant ni M. Bontems, ni son valet de chambre coiffeur, ni le valet de chambre du valet de chambre, il courut s'oublier au sein de la volupté.

Le signal convenu était un peu bruyant; mais la maison était isolée; elle était tout-à-fait à l'extrémité de Versailles; les rues adjacentes étaient habitées par des artisans, plus amateurs de repos que d'intrigues; ainsi, il n'y avait à craindre que les suites du *gare-l'eau*, auxquelles on est exposé partout.

Roberville fait résonner ses mains comme un homme qui a reçu un billet de parterre pour faire réussir une mauvaise pièce. Un petit laquais se présente à une porte qui ouvre sur un vaste jardin en assez mauvais état. Roberville ne conçoit pas que des

femmes d'un certain genre ne fassent pas au moins ratisser leurs allées. Le petit laquais le conduit sous quelques arbres où régnait une obscurité profonde. Il lui prend la main; il le guide à travers de hautes herbes de toute espèce. Roberville se pique les jambes, et s'écrie que lorsqu'on donne un rendez-vous à un homme qui ne connaît pas les lieux, on fait au moins arracher les chardons et les orties. Le petit laquais lui met la main sur la bouche; il lui recommande le silence, parce que M. le comte n'est pas couché encore, et qu'il est aussi jaloux de sa sœur que de sa femme. Roberville apprend avec plaisir qu'il va coiffer un comte. Il n'a pas encore fait de cocu de cette importance, et il espère bien s'allier doublement avec celui-ci, car les deux dames lui ont paru également prévenues en sa faveur. Pendant qu'il se livre à ces dou-

ces idées, son guide lui fait descendre un escalier délabré, et, toujours prompt à accorder les circonstances et ses projets, il trouve tout simple qu'on le cache à la cave, en attendant le moment fortuné.

Tout-à-coup il entend derrière lui la porte de cette cave se fermer avec un certain bruit. Roberville n'est pas brave, et ce petit incident dissipe aussitôt les fumées d'amour qui l'enivraient déjà. Que devint-il, lorsque des flambeaux éclairèrent le lieu de la scène... une cave infecte et ruinée; des murs chargés de limaçons; un fond humide et glissant, et ce qui était plus effrayant encore, quatre hommes, à la mine rébarbative, sortis d'un caveau contigu, armés jusqu'aux dents, et dont les intentions ne pouvaient paraître équivoques.

« Ah ! mon petit monsieur, lui dit » l'un d'eux, vous croyez les jolies femmes !

» mes ! Ah! vous croyez n'avoir qu'à
» vous montrer pour leur tourner la
» tête! Ah! vous êtes assez borné pour
» croire que des femmes, qui annon-
» cent de la naissance et de l'éduca-
» tion, donnent des rendez-vous dans
» une cassine abandonnée! Mon cher
» ami, duper un sot et un fat, est œu-
» vre pie, et nous pouvons faire no-
» tre métier avec vous en sûreté de
» conscience. Permettez que nous pro-
» cédions à votre inventaire... Une
» montre à répétition, enrichie de
» brillans ?... confisquée à notre pro-
» fit. Un beau solitaire ?... cela nous
» convient encore. Une boîte d'or ?...
» nous aimons la vaisselle. Vous avez
» sans doute quelques louis dans vo-
» tre poche.... Non, ne vous donnez
» pas la peine. Je vais y fouiller pour
» vous.... Deux, cinq, sept, neuf....
» c'est modique; mais il faut s'en
» contenter, puisqu'il n'y en a pas

» davantage... Une épée d'acier ? cela
» n'a de prix que chez le fourbisseur.
» Un habit brodé en soie, c'est une
» misère que cela. Allons, mon cher,
» nous allons vous bander les yeux,
» et vous mettre dans un endroit,
» d'où vous ne suivrez pas nos traces.
» Nous irons ensuite nous réjouir à
» vos dépens avec madame la com-
» tesse et sa belle-sœur. »

On le mène les yeux bandés, il ne sait où. On l'attache à un arbre; on lui donne trois ou quatre petites tapes sur les joues, et on s'éloigne en se moquant de lui.

Le premier soin de Roberville fut de chercher à recouvrer l'usage de ses mains. Les messieurs qui l'avaient mis là, avaient probablement passé par les mains de la maréchaussée : ils savaient faire des nœuds. Ceux qui retenaient Roberville, se serraient en proportion des efforts qu'il faisait.

Il jugea qu'il n'avait d'autre parti à prendre que d'appeler à son secours, si toutefois il était dans un lieu d'où il pût être entendu. Il cria long-temps, et il commençait à désespérer de se tirer de là, lorsqu'une voix glapissante se fit entendre dans l'éloignement : « Qui appelle? que voulez-vous? » où êtes-vous? » A ces mots, Roberville double ses cris. Il prie, il conjure, il supplie. La bonne vieille s'approche, prend ses ciseaux, coupe les cordes et détache le mouchoir, en poussant des exclamations, et en pressant ses questions de manière que Roberville ne savait à la quelle répondre.

Lorsqu'il eut satisfait la curiosité de sa vieille, il apprit qu'il était au bout de l'avenue de Sceaux. Revenu des charmes d'un sexe qu'il appelait perfide, rendu à lui-même par sa triste aventure, il reprit le chemin du

château. Il était temps de savoir ce qu'était devenue sa femme, ce qu'elle avait fait pour lui, ou du moins ce qu'elle pourrait faire. « Parbleu, di-
» sait-il en marchant, ces voleurs sont
» d'assez bons diables ; car enfin, où
» en serais-je s'ils m'eussent désha-
» billé ? L'orateur de la troupe est un
» homme de très-bon sens : il m'a dit
» des choses un peu dures, mais d'une
» grande vérité. Je me suis conduit
» comme un enfant qu'un papillon,
» une mouche, distraient de l'objet
» qu'il poursuit. Quand réfléchirai-
» je donc, avant d'entreprendre ? Al-
» lons, Roberville, renoncez aux
» aventures galantes, et occupez-vous
» exclusivement de votre fortune. »

En raisonnant ainsi, il voit à ses pieds un papier roulé. Ce n'était pas un billet de banque : il n'y en avait pas alors en France. Ce n'était pas non plus un effet de la caisse d'Es-

compte, elle n'était pas encore établie. Cependant Roberville ramasse le papier, par un mouvement machinal de curiosité. Il s'approche des croisées d'un café : il ne pense pas à y entrer, il ne lui reste pas de quoi prendre une limonade. Il déroule son papier . . . c'est un billet d'entrée au spectacle de la cour. On donnait ce jour-là *Alzire*, très-mauvaise tragédie, comme tout le monde le sait, mais qui charmait la cour et la ville, également dépourvues de goût et de jugement.

Dans toute autre circonstance, un billet de comédie eût été la trouvaille la plus insignifiante pour un homme qui venait d'être volé. Elle était précieuse pour Roberville, qui pouvait rencontrer là sa femme, ou M. Bontems, qui pouvait se flatter au moins d'obtenir des indications propres à trouver l'une ou l'autre.

Il se présente ; il entre. Il est frappé de la richesse de la salle et de la magnificence des spectateurs. Il est ébloui de la beauté d'une femme sur laquelle sont fixés les yeux du roi et de toute la cour. Il la regarde plus attentivement... Il reconnaît madame de Roberville. « Oh! oh! dit-il, si je m'en » rapporte aux apparences, mes affaires sont en bon train. Allons savoir précisément où elles en sont. »

Madame de Roberville était fort olie; mais elle ne justifiait pas l'engouement général qui avait frappé son mari : aussi n'existait-il pas. Un seigneur avait dit à l'oreille d'un autre qu'elle avait été introduite dans les petits appartemens; le mot avait passé d'oreille en oreille. Le roi regardait la jeune femme avec complaisance. Les uns observaient jusqu'à quel point elle était digne de la préférence que le maître semblait lui

accorder; d'autres calculaient déjà, sur les regards qu'il lui adressait, la mesure des égards qu'ils auraient pour elle. Vive les gens de cour pour tirer parti de tout!

Roberville arrive à la porte de la loge qu'occupait madame. On lui signifie qu'il ne peut y entrer. Roberville trouve fort extraordinaire qu'un mari ne puisse aborder sa femme partout. Il élève la voix; un homme accourt, c'est Bontems. « Ah! vous voilà,
» mon cher; je suis fort aise de vous
» rencontrer. — Il vous eût été facile
» de me voir plutôt, et vous m'eussiez
» épargné une algarade fort désagréa-
» ble. — Parlez bas. — A la bonne
» heure. Je vous ai attendu quatre
» heures au Tapis Vert; j'ai voulu me
» dissiper un peu; j'ai été volé.... —
» Bien, bien. Ce n'est pas de tout
» cela qu'il s'agit. — Ah! cela ne vaut
» pas la peine que j'en parle. — Finis-

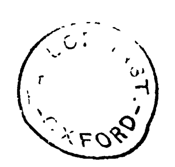
» sons, que venez-vous faire ici? —
» Parbleu! je viens causer avec ma
» femme.—Votre femme! Celles que
» sa majesté honore de ses faveurs,
» n'ont plus de mari. — Ah! le roi a
» honoré ma femme de ses faveurs!
» au moins ce cocuage-là n'est pas dés-
» honorant, et peut avoir son côté
» avantageux. Que me donne sa ma-
» jesté, en échange de ce qu'elle m'ôte?
» —La place de Merlicourt. Vous
» êtes nommé. — Je suis nommé! je
» suis nommé! Dites bien à sa majesté
» que je suis le plus humble de ses
» serviteurs. — Bon, allez-vous-en.—
» Je ne demande pas mieux. Mais je
» vous dis qu'on m'a volé.—Eh bien,
» vous volerez à votre tour.—A la
» bonne heure. Mais en attendant, il
» faut que je retourne à Paris, et je
» n'ai pas le sou.—Je n'ai pas le sou,
» je n'ai pas le sou! Expression ca-
» naille.—Oh! ma foi, qu'on s'ex-

» prime comme on voudra, on passe
» toujours pour canaille, quand on n'a
» rien. — Partez, vous dis-je. Votre
» voiture vous attend où vous l'avez
» laissée. — Je le sais; mais madame....
» — Madame aura les carrosses de la
» cour. Où donc avez-vous vécu? —
» Allons, je souperai une heure plus
» tard, voilà tout. Dites à ma femme...
» — Oh! l'ennuyeux personnage qu'un
» mari! Je ne m'étonne pas que les
» accidens soient si communs. » Et
Bontems prend Roberville par les
épaules. Il le pousse au milieu de cinq
à six pages, qui le poussent à travers
une double file de valets de pied, qui
le poussent à leur tour jusque dans la
rue, où il arrive sans savoir comment.

Madame de Roberville s'occupait
fort peu de son mari. Le retour de tendresse
qui l'avait surprise, était déjà
très-calmé; et ce qu'il en restait venait
de s'évanouir devant les idées de gran-

deur qui l'occupaient uniquement. Son sort allait être brillant, sans doute. Mais elle attendait avec impatience la fin du spectacle, et M. Bontems, pour savoir quelle terre on lui donnerait, si elle serait érigée en marquisat ou en duché, quand elle serait publiquement présentée ; si elle aurait le tabouret, etc.

La toile baissée, Bontems vint la prendre mystérieusement, et lui annoncer à l'oreille qu'elle aurait l'honneur de coucher avec le roi. Tant de bonheur parut à la petite femme un présage certain de son élévation. Les questions se multiplièrent tellement, elles étaient d'un genre si extraordinaire, que Bontems, qui ne faisait rien que méthodiquement, ne put s'empêcher de rire comme un fou. Madame d'Atys, très-choquée de cette liberté, lui dit sèchement qu'il ne lui convenait pas de s'oublier ainsi auprès de la



maîtresse de son roi. Bontems lui rappela qu'elle avait été un moment la sienne. Madame d'Atys lui donna un soufflet. Bontems l'embrassa, en riant plus fort que jamais, et il la conduisit jusqu'au lit du roi, en l'accablant de quolibets.

Madame d'Atys conclut de ces privautés, que son exaltation n'était pas prononcée encore, et ce n'était pas mal juger pour une femme sans esprit. Mais elle prévit quels avantages une nuit royale pouvait lui donner, et elle se promit bien d'user du double ascendant qu'allaient lui assurer sur le prince sa beauté et le plaisir.

Personne ne voit aussi promptement ni aussi juste qu'une femme qui craint de perdre son amant, et à cet égard, la maîtresse en titre d'un roi est plus femme qu'une autre. L'attention que sa majesté avait donnée à madame d'Atys pendant le spectacle; certains

coups d'œil d'intelligence qui leur étaient échappés, avaient été remarqués de la favorite, qui ne pouvait se coucher sans savoir qui était la nouvelle débarquée, quels étaient ses projets, et quels seraient les moyens de la renvoyer dans sa province, s'il y avait lieu.

Elle assembla aussitôt son conseil privé, composé de quelques seigneurs sans talens, sans qualités, mais qui s'élevaient à force de ramper. Ils jouèrent d'abord d'indignation; ils ne concevaient pas qu'une petite provinciale osât se déclarer la rivale d'une femme accomplie, d'une femme qui méritait de voir l'univers à ses genoux. Cette audace devait être punie; mais il fallait d'abord connaître la téméraire. Ces messieurs courent déposer chez eux les décorations qu'ils déshonorent. Ils se partagent les différens quartiers de la ville. Ils ne rougissent pas de

s'adjoindre ceux de leurs valets en qui ils reconnaissent quelque intelligence. A leur inquiétude, à leur activité, on eût cru que l'ennemi était aux portes de la capitale.

Il est des momens où la toute-puissance aime à se dépouiller de sa splendeur, et à jouir des charmes d'une douce égalité. Ces courts instans sont favorables à la beauté qui sollicite; l'amour, d'ailleurs, sait-il rien refuser? Madame d'Atys demanda beaucoup, et obtint tout ce qu'elle avait demandé : mais une nuit fatigante, à la suite d'une soirée assez bien employée, ramène chez un vieillard la raison avec l'impuissance. Le roi sentit l'inconvenance de ses promesses, et le ridicule dont il se couvrirait en les tenant. Il passa avec Bontems dans son cabinet. Il fut convenu qu'on mettrait madame d'Atys au *Parc-aux-Cerfs*, et qu'on l'amuserait, sous différens pré-

textes, tant que la fantaisie de sa majesté durerait.

En conséquence de cet arrangement, le fidèle Bontems proposa à madame la marquise d'écrire à sa femme de confiance à Paris, et d'en faire venir les objets nécessaires à la représentation et à la volupté. Madame la marquise, enchantée de s'entendre donner ce titre, eût écrit à toute la terre. Elle fit une longue liste de ce qu'il lui fallait; et elle ordonna à Zulime de suivre les paquets et les cartons, et de venir reprendre son service auprès d'elle. Elle finissait par quelques mots de bienveillance. Elle disait que de quelque pompe qu'elle fût environnée, elle n'oublierait jamais ses anciens serviteurs, et que Zulime occuperait toujours une place distinguée dans son palais et dans ses affections.

La petite tête de Zulime tourna aussi à la lecture de cette lettre. Elle prit le

clefs de l'hôtel, et se mit en chemin pour Versailles, en faisant ausi ses rêves de grandeur. Elle pensait qu'on n'approche la maîtresse du roi que par l'intervention de sa femme de confiance; que tous les hommes, amans ou solliciteurs, doivent payer une audience en proportion de leur amour, ou de l'importance de l'objet qu'ils poursuivent. Ainsi, cadeaux du roi, cadeaux des courtisans de madame, cadeaux des grands qui veulent grandir encore, cadeaux des petits bourgeois qui veulent devenir quelque chose; et avec tant de cadeaux, quatre ans doivent suffire à une femme de chambre adroite, pour avoir aussi une fortune, un hôtel, et trouver un mari qui lui donne une certaine consistance dans le monde. Mademoiselle Zulime prenait les grands airs dans sa vinaigrette, comme si elle eût été dans son carrosse, et elle regardait ses

compagnons de route comme ses laquais.

Cependant le conseiller Bonneau insinuait adroitement à madame la marquise que le roi avait des ménagemens à garder avec la favorite qu'elle allait remplacer; qu'il ne pouvait la renvoyer brusquement; qu'il lui fallait quelques jours pour préparer une rupture, et qu'il jugeait à propos de couvrir ses nouvelles amours du voile du mystère. Il ajoutait que madame la marquise, qui sans doute aimait le roi pour lui-même, ne balancerait pas à lui sacrifier, pendant une semaine ou deux, l'éclat auquel elle était destinée, et dont elle jouirait ensuite avec plus de sécurité. Madame la marquise ne trouvait pas ces raisons excellentes. Elle eût voulu régner à l'instant même sur le monarque et sur ses états. Mais comment se refuser à ses désirs, sans craindre de lui déplaire, et de perdre

une fortune assurée ? Madame d'Atys se laissa conduire.

Elle daigna prendre le bras de Bontems ; elle l'assura de sa constante protection ; elle lui promit un régiment pour son fils, et elle s'engagea à marier sa fille. Bontems répondait à ces promesses par des protestation de respect et de dévouement absolu. La scène méritait d'être écrite ; elle ne le fut pas ; et je me garderai bien de la faire d'imagination, de peur de lui ôter de son originalité.

Madame la marquise fronça le sourcil en entrant dans le jardin, et en y voyant folâtrer douze à quinze jeunes filles, peut-être aussi jolies qu'elle. « Où m'avez-vous menée, mon cher ? » C'est encore un couvent que cette » maison. — Madame la marquise se » trompe. C'est l'asile des amours ; » c'est un temple que lui a élevé notre » maître, et où il vient quelquefois

» oublier le poids de sa grandeur. —
» Que dites-vous, Bontems? C'est donc
» un sérail que ceci? — Précisément,
» madame la marquise. Mais.... —
» Mais, mais.... Je vous trouve bien
» impertinent d'y conduire une femme
» comme moi. — Permettez, madame
» la marquise... — Je ne permets rien.
» Je me plaindrai, et je vous ferai
» chasser. — J'espère que madame
» n'aura pas la dureté de m'ôter ma
» place. Si elle veut réfléchir un mo-
» ment, elle sentira qu'elle ne jouirait
» nulle part d'un aussi entier *incognito*.
» Destinée pour la cour, elle appren-
» dra ici à commander avec aisance, à
» accorder avec dignité, à refuser
» avec grace.—Qu'est-ce que c'est,
» mon ami, qu'est-ce que c'est? Ai-je
» quelque chose à apprendre? Votre
» maître ne me trouve-t-il pas parfaite?
» Ne me l'a-t-il pas juré devant vous?
» Ramenez-moi chez le roi: je vous l'or-

» donne.—Je m'empresserai toujours
» d'obéir aux ordres de madame la mar-
» quise. Mais j'ai l'honneur de lui repré-
» senter que je ne fais et ne dis rien que
» par ordre exprès de sa majesté.—Le
» roi veut me confondre avec ces peti-
» tes filles-là!—Il veut qu'elles forment
» votre cœur, qu'elles vous obéissent,
» qu'elles s'empressent à vous plaire.
» —Ah! voilà qui devient différent.
» — Il exige que vous soyez connue
» dans cette maison sous le nom de
» mademoiselle de Courville.—A quoi
» bon?—Toutes les demoiselles que
» vous voyez, sont de qualité, ou no-
» bles, et vous prendrez ici vos pre-
» miers degrés de noblesse. — Ah!
» j'entends, on ne peut être marquise
» sans être noble.—Cela arrive quel-
» quefois, et n'en est pas mieux. Vous
» ne voudriez pas avoir l'air d'une par-
» venue.— Mais on dit que celle que
» je vais remplacer....—J'avoue que

» son origine est un peu obscure;
» aussi son élévation a fait étrangement
» clabauder. — Fort bien. Je sortirai
» d'ici comme demoiselle de qualité.
» — Oui. Le roi veut que son nouveau
» choix soit généralement approuvé,
» et que les hommages que vous ren-
» dront ses courtisans soient sincères.
» — Je n'ai rien à répliquer à cela. »

Il était inutile que Bontems fît la leçon à ces demoiselles. L'expérience leur avait appris que la dernière arrivée était l'objet des empressemens du prince et le canal de ses graces. Les délaissées n'étaient pas fâchées de sortir d'un lieu où elles ne respiraient plus que l'ennui et le dégoût. Mais elles aspiraient toutes à une retraite décente et avantageuse. Le prix de leurs bons et loyaux services était fixé à cinquante mille livres. Cependant celles qui étaient protégées doublaient la somme et la portaient en

ot avec leur expérience et leurs ap-
as à un gentilhomme dont elles re-
evaient la chaumière, à un commis
de la guerre, à un major de place,
qui, en reconnaissance, leur don-
naient un état.

En conséquence, tous les égards,
toutes les attentions qui pouvaient
flatter mademoiselle de Courville, lui
furent prodigués. Elle se crut vrai-
ment reine du grand boudoir. Elle
promit des commis et des majors à
qui en voulut, et le but de Bontems
fut rempli.

Pendant qu'on intriguait au Parc-
aux-Cerfs et ailleurs, les intimes de
la favorite couraient les rues, les
tripots et les auberges de Versailles.
L'un d'eux, plus adroit et plus actif
que les autres, fatigué de recherches
inutiles, était retourné chez lui, avait
repris son habit brodé, avait envoyé
chercher des chevaux de poste, et

était allé descendre chez Marais, qui lui devait sa place. Si le duc de*** n'avait pas été retenu chez lui par la goutte, il eût épargné bien des démarches à ces petits grands seigneurs; il n'eût pas manqué d'aller au spectacle de la cour; il eût infailliblement reconnu madame d'Atys et déchiré le voile dont elle s'enveloppait.

M. Marais, qui se croyait un personnage, ne se levait pas aisément à une heure du matin, et il murmura, bien qu'on lui eût annoncé son protecteur. Madame Marais, qui couchait avec son mari, quoique déjà ce ne fût plus l'usage, lui représenta qu'il pourrait avoir besoin encore de monsieur le comte, et que les gens qui nous sont utiles doivent toujours nous trouver une physionomie ouverte. D'après ce raisonnement, Marais passa sa robe de chambre, alla au-devant de monsieur le comte, l'aborda

d'un air riant, et lui protesta qu'il s'estimerait trop heureux de lui être bon à quelque chose.

Il n'y avait pas d'apparence que Marais pût rien découvrir cette nuit. Aussi le comte se borna à lui demander ses bons offices pour le lendemain. Il lui raconta, dans le plus grand détail, ce qui s'était passé au spectacle de la cour, ce qui s'était fait et dit chez la favorite. Il parla des inquiétudes fondées de la dame, et de la magnificence avec laquelle elle récompensait un service. Le hasard avait mis Marais au courant de toute l'affaire. Vous vous rappelez que Zulime lui avait appris que madame d'Atys était allée à Versailles, et qu'elle devait être introduite par Bontems.

Cependant, comme les hommes n'estiment les choses qu'en proportion des difficultés qu'ils éprouvent pour les obtenir, Marais jugea à pro-

pos de faire acheter à monsieur le comte les éclaircissemens qu'il pouvait lui donner à la minute. Il se jeta dans un fauteuil, se frappa le front, fixa ses yeux sur le parquet, les reporta au plafond, se leva, ouvrit un carton, retourna quelques paperasses, et vint se rasseoir en disant : « Il est impos-
» sible que je ne trouve pas quelque
» notice sur cette femme, moi qui
» sais ce qui se passe à Versailles
» comme à Paris.—Voyez, mon cher
» Marais, cherchez, secondez mon
» impatience. »

Marais ouvre un autre carton. Il en tire une note... « Madame de Ro-
» berville conduite aux Repenties...
» — Eh ! ce n'est pas cela, monsieur.
» — Un moment, monsieur le comte.
» Madame de Roberville, sortie du
» couvent, devient maîtresse du duc
» de***, à qui elle est enlevée par
» le directeur général des vivres de

la

» la marine. — Ce n'est pas cela, » vous dis-je, ce n'est pas cela. — » Peut-être, monsieur le comte. Voyez-» vous ce numéro qui me renvoie à ce » carton-ci?.... Son mari, premier » commis aux vivres de la marine, se » brouille avec Merlicourt... — Eh, » qu'ont de commun ce mari et ce » Merlicourt... — Attendez... Voyons » le n° 33... Ah! ce mari adresse au » roi un mémoire appuyé d'une lettre » fulminante de M. de la Galissonière; » il ne peut pénétrer jusqu'au souve-» rain.... Dubourg, valet de chambre » de M. Le Bel, se charge de son » affaire; M. Le Bel consent à pré-» senter la dame.... — Nous y voilà! » nous y voilà! Le Bel lui a parlé » dans les corridors, à la sortie du » spectacle, et l'a menée on ne sait » où. Mon cher Marais, je n'oublie-» rai jamais le service que vous me » rendez. Quelle clarté dans les indi-

» cations ! quelle exactitude, quelle
» méthode dans la tenue de vos pa-
» piers ! Vous êtes un homme unique
» dans votre genre. » Or, vous saurez que sur ces papiers si bien tenus, il n'y avait pas un mot de ce que Marais venait de lire.

« Monsieur le comte, avez-vous
» votre voiture à la porte ? — J'ai ma
» chaise de poste. — Prenez cette
» adresse : c'est celle de madame de
» Roberville ou de madame d'Atys.
» Sachez si elle est ou non à Versailles.
» — J'y cours, mon ami... Je suis à
» vous, tout à vous. Je n'attends que
» l'occasion de vous le prouver. »

Le comte fait voler les chevaux. Un louis fait lever le portier, un autre louis fait descendre Lafleur. Madame est à Versailles; sa femme de chambre lui a porté vingt paquets. Elle va donc y rester; c'est donc elle qu'on a vue au spectacle; c'est donc une fille en-

tretenue que Le Bel a mise dans les bras de son maître : elle n'est plus à redouter, et la favorite va retrouver le calme et le sommeil.

Le comte repart. Il court à crever les chevaux ; il arrive, il se fait annoncer, il est introduit. La maîtresse en titre est désolée. Elle n'a pas vû le roi avant son coucher. La nouvelle favorite va lui ravir sans doute sa personne et son cœur, la dépouiller de son influence, de sa considération. Il faut mourir quand on a été tout et qu'on n'est plus rien. « Il faut vivre, » madame, et plus heureuse que ja- » mais, s'écrie le comte. » Il entre en matière, et à mesure qu'il débite ce qu'il a appris de Marais, la figure de madame s'épanouit et devient enfin rayonnante. Elle jette ses bras au cou du comte ; elle le presse contre son cœur ; elle lui jure qu'à la première promotion il aura le cordon bleu ;

elle lui remet deux cents louis pour Marais.

Un doux sommeil rafraîchit ses attraits, ranime son imagination, et lui rend tous ses moyens de plaire et de persuader. A peine est-elle éveillée, qu'elle s'occupe des mesures propres à lui ramener un prince dont elle est forcée de tolérer les fantaisies, mais qu'elle veut empêcher d'avoir un goût prononcé. Elle envoie chercher Le Bel. Elle lui reproche d'avoir donné au roi une femme publique, et elle oublie qu'elle a passé de la fange au trône : nous oublions si aisément ce qui nous humilie !

Le Bel, interdit, effrayé, proteste que madame de Roberville est mariée, et qu'il connaît son mari. La favorite lui répète que madame de Roberville est une fille, et elle ajoute qu'en pareille circonstance toute erreur est crime de lèse-majesté. Elle

entre dans tous les détails qu'elle tient du comte. Elle terrifie Le Bel, elle l'accable, elle le réduit à n'être plus que l'instrument de ses volontés.

Elle l'interroge avec la sévérité d'un juge et l'orgueil d'une reine. Elle apprend que Merlicourt est à la Bastille, que le chancelier a reçu l'ordre de lui faire son procès, que sa place est accordée à Roberville, que sa femme a la promesse d'une terre érigée en marquisat; mais qu'à ce dernier égard le roi est décidé à se rétracter. La comtesse sent que ces mesures de rigueur, que ces grâces accordées annoncent plus qu'un simple goût. Elle prévoit qu'un moment de séduction peut suffire pour engager sérieusement le roi et le faire aller au delà de ses promesses. Elle exige de Le Bel le serment solennel de tout faire pour perdre madame de Roberville dans l'esprit de son maître.

Le Bel promet tout ; il convient de la nécessité d'agir sans le moindre délai, et il sort convaincu que la comtesse peut le renverser, en éclairant son amant sur la conduite première de sa nouvelle conquête.

Les fripons ont entre eux certaines règles qu'ils appellent principes, probité, et dont leur intérêt mutuel ne leur permet pas de s'écarter. La favorite pensa que si elle abandonnait ceux à qui elle vendait les emplois, elle perdrait la confiance des aspirans et une branche considérable de son revenu. Elle fit prier le chancelier de se rendre chez elle.

Elle se plaignit avec amertume qu'il lui eût caché les mesures prises contre Merlicourt. Le chancelier s'empressa de l'assurer qu'il n'avait reçu les ordres que la veille au soir, et qu'il n'attendait que l'heure du lever de madame la comtesse pour venir les

lui communiquer. La favorite se rendit garant de l'innocence de Merlicourt. Elle fit entendre qu'elle ne doutait pas que monsieur le chancelier ne choisît des commissaires disposés à la faire éclater. Elle demanda qu'ils fussent nommés à l'instant, qu'il leur fût ordonné de se transporter aussitôt à la Bastille, et de solliciter, d'après leur premier interrogatoire, la mise en liberté de l'accusé. Le chancelier, homme ambitieux, et par cela même courtisan, était né avec de grands moyens, un coup d'œil sûr, un tact fin. Il aimait l'équité, et il était juste, quand on lui permettait de l'être. Il osa résister. La comtesse lui ferma la bouche avec ces quatre mots : « Si » vous ne cédez, je me brouille avec » vous. » Or, *je me brouille avec vous* voulait dire : dans huit jours vous n'aurez plus les sceaux. Les commissaires furent nommés.

Le contrôleur généra fut mandé ensuite, et poussé à déclarer au roi qu'on ne pouvait destituer subitement un homme à la tête d'une administration importante, sans interrompre les opérations; que la reddition de ses comptes demandait au moins trois mois, et qu'il fallait qu'il fût libre pour s'en occuper. Enfin le ministre de la marine, qui avait un parti puissant contre lui, et qui ne se soutenait que par la favorite, consentit à ôter le commandement de la flotte de Brest à M. de la Galissonière.

Ces mesures n'étaient qu'un hommage rendu à cette probité de corsaires dont je vous parlais tout à l'heure. Le point essentiel était de faire chasser avec éclat celle qui osait prétendre au cœur du souverain, et de la punir jusque dans son mari, en l'éloignant de tutes les places.

Il n'est pas de femme qui ne sente qu'il est plus facile d'écarter une rivale que de ramener un inconstant. Toutes celles qui ont un peu d'expérience savent que l'amour n'allume pas deux fois son flambeau au même autel. La comtesse jugea qu'il fallait devenir une femme nouvelle; abandonner la délicatesse, la décence, les soins tendres et touchans qui avaient assuré l'empire à celles qui l'avaient précédée, et qui jusqu'alors avaient soutenu le sien. Quoi de plus facile à la comtesse que de prendre une route opposée, qui pourrait paraître piquante dans sa nouveauté? Il suffisait pour cela qu'elle revînt à ses premières habitudes.

Son conseil entendu, elle arrêta que Bacchus serait désormais associé à l'Amour; que la licence serait substituée aux grâces, et la débauche à la volupté. On disposa enfin de l'hon-

neur du prince et de l'état, et un mot suffit pour rappeler cette époque fatale: *La France, ton café f... le camp.*

Le Bel avait promis de bonne foi d'inspirer à son maître de l'éloignement pour madame de Roberville. Il réfléchit cependant que madame la comtesse jouissait de la faveur depuis quelques années; que le roi n'était plus capable de constance; qu'il serait facile de le détacher entièrement; qu'une favorite nouvelle, qui lui devrait son élévation, se laisserait guider par lui, et deviendrait indubitablement l'instrument de sa fortune. Un an, six mois, lui suffiraient pour la rendre considérable et indépendante. Ces réflexions l'emportèrent sur ses sermens. Il se rendit au Parc-aux-Cerfs. Il eut avec madame de Roberville une longue conversation. Il se garda bien de lui parler de ses vues personnelles; mais il voulut connaître

quelles seraient les ressources de cette femme, pour fixer quelques instans un homme dont les sens étaient émoussés. Il chercha l'esprit, les talens, les connaissances, l'aménité. Il parla de tout ; on ne lui répondit rien, ou on répondit mal. Il vit avec douleur qu'il fallait renoncer à ses espérances. Il résolut de faire renvoyer madame de Roberville, et de s'en faire un mérite auprès de la comtesse.

Roberville, de retour à Paris, s'était présenté dans les bureaux de son administration, avec l'assurance d'un homme qui vient de triompher de son concurrent. Il avait assemblé les chefs, et annoncé sa nomination d'un air vain et satisfait. Pouvait-on douter un moment ? Le roi avait parlé. Tenait-on alors à un chef, à un ami disgracié? Le devoument de Pélisson à Fouquet n'était plus qu'un ridicule digne d'être *chansonné*. On vénéra, on invoqua

l'idole nouvelle. Quelques pauvres honnêtes gens, car dans tous les temps il y en a partout, gémirent intérieurement sur le sort de la France, et gardèrent leurs places, parce qu'ils en avaient besoin.

Durocher fut embarrassé un moment. Il est une pudeur naturelle dont l'homme le plus vil ne se défait jamais entièrement. Celui-ci se présenta avec une sorte de timidité. Roberville daigna lui sourire et lui prendre la main. Durocher sentit que sa démarche auprès de Merlicourt, que ses déclamations contre Roberville étaient ignorées, et passant de l'incertitude à l'audace, il loua la justice et le discernement du roi. Il s'applaudit de travailler sous un chef dont les lumières et la probité allaient épurer une administration corrompue. Il parla tant, il mit tant de chaleur et de vérité dans son débit, que Roberville, pour commen-

cer l'épuration, le nomma premier commis, en remplacement d'un homme habile, accusé d'aimer Merlicourt, quoiqu'il fût incapable d'aimer personne.

Un directeur général ne peut vivre comme un simple particulier. On doit quelque chose à l'importance de sa place, au public et à soi-même, et il faut que l'ouvrier vive du superflu de l'homme opulent. Ce raisonnement doit se traduire ainsi : J'ai vécu dans l'obscurité, et j'en ai été humilié. Une circonstance imprévue me lance sur le théâtre du monde, et je veux éblouir à mon tour ceux que je laisse derrière moi. J'ai vu prodiguer à la richesse, l'estime, la considération, le respect, et je veux être, comme un autre, estimé, considéré, respecté.

En conséquence, Roberville loua un hôtel magnifique dans le faubourg Saint-Germain. Il n'avait pas encore

ces richesses qui devaient lui tenir lieu de connaissances, de talens administratifs et de qualités. Mais un propriétaire ne demande pas d'argent d'avance, pourvu qu'on meuble les lieux de manière à garantir les loyers. Un tapissier vend à crédit, pourvu qu'on ne chicane pas sur le prix des articles, et qu'on assure les payemens. Il restait à Roberville neuf mille livres de rente, et avec un carré de papier marqué il se procura un superbe mobilier. Un carrossier, un marchand de chevaux, ne sont pas moins traitables qu'un tapissier; et quand on voit les choses en grand, on ne tient pas à une hypothèque de plus ou de moins. En quarante-huit heures la maison de Roberville fut montée.

Ce n'est rien encore que d'avoir une maison. Il faut égaler le luxe de son prédécesseur. Il faut, comme lui, recevoir du monde, faire admirer la frai-

cheur, l'élégance de l'ameublement, avoir ses complaisans à table, et payer leurs égards en perdant au jeu. Tout cela ne se fait qu'avec de l'argent comptant, et on trouvait alors, comme aujourd'hui, toutes les facilités imaginables de se ruiner ; il n'en coûtait même pas si cher : on ne payait en intérêts que cinq pour cent. On pouvait donc tenir quelques mois de plus. On pouvait même manger au delà de ce qu'on avait, parce que le code hypothécaire n'existait pas, et qu'on prenait dans vingt bourses cinq cent mille francs sur un bien qui valait cent mille écus. D'après cela Roberville ne devait manquer de rien. Il recevait de toutes mains, et il n'avait pas la moindre inquiétude : les bénéfices de sa place devaient tout payer en trois mois.

Ces premières dispositions terminées, il s'aperçut qu'il lui manquait

encore quelque chose. On l'avait séparé de sa femme à qui il ne tenait plus que faiblement. Cette séparation, d'ailleurs, était le garant de son opulence future, et il n'y a guère de maris qui ne se consolent en pareille circonstance; et puis il y avait long-temps qu'en ce genre-là Roberville avait appris à ne s'affecter de rien. Cependant, il était du bon ton qu'un homme riche aimât ou parût aimer quelque chose; et Roberville éprouvait le besoin de suivre un usage assez généralement adopté. Toujours prompt à former des projets, il en fit sur son amour à venir d'aussi sages que les mesures qu'il venait de prendre en finances.

« J'ai eu des femmes, des filles, des » veuves, toutes d'une classe distin» guée. Toujours même manière d'ai» mer, toujours uniformité de plaisirs. » De l'esprit, des prétentions, de l'exi» gence, voilà ce que j'ai trouvé chez

» ces dames ; et à la longue, cela de-
» vient fatigant.

» Je veux une petite fille bien sim-
» ple, bien naïve, bien jolie, bien
» faite, dont le babil m'amuse, dont
» l'étourderie m'égaie, dont la ten-
» dresse m'attache.

» Une grande dame, dans ses atours,
» est une idole qu'il faut adorer de
» loin. Je ne craindrai pas de chiffon-
» ner l'étamine de ma petite, de dé-
» ranger son bonnet ; et quand l'amour
» nous égarera l'un et l'autre, je n'au-
» rai qu'une épingle à ôter, qu'un
» cordon à défaire.

» Les belles dames doivent beau-
» coup à leur lacet. Ma petite ne dai-
» gne pas en faire usage. Avec ou sans
» corset, son joli sein est toujours le
» même.

» On recherche une femme bien
» née ; on se presse autour d'elle.
» L'amour-propre est flatté en pro-

» portion de son rang; mais l'amour
» est à l'amour-propre ce que tout est
» à zéro. Que m'importe à moi qu'un
» joli minois soit de qualité, ou non?
» Irai-je chercher le bonheur dans
» ces bureaux d'esprit où des bé-
» gueules rendent des oracles, où il
» faut recueillir, admirer le moindre
» mot qui leur échappe, où elles pro-
» noncent effrontément sur Helvé-
» tius, Mably, Voltaire, Diderot? Ma
» petite ne connaît seulement pas leurs
» noms; mais, sans s'en douter, elle
» possède l'art de plaire.
» Qu'est l'amant d'une belle dame?
» l'esclave de ses volontés, le martyr
» de ses caprices. Ma petite ne veut
» rien, n'exige rien, et permet tout.
» Une grande dame règle mes dé-
» marches, mes pensées et jusqu'à
» mes plaisirs. Ma petite ne calcule
» rien, elle est toujours contente
» quand j'ai beaucoup de santé.

» Une grande dame croit m'hono-
» rer par des faveurs que dix autres
» ont obtenues avant moi. Ma petite
» est reconnaissante du bonheur que
» je lui procure, et elle m'invite in-
» génument à lui en procurer en-
» core. ».

Roberville n'avait pas observé que les femmes en général ont des goûts, des habitudes conformes à leur éducation et à leur rang ; qu'elles se font un caractère d'après les circonstances où elles sont placées ; mais qu'elles sont toutes les mêmes au fond. En attendre de la reconnaissance, c'est déjà prévoir le moment où on n'inspirera plus d'amour, et alors on n'obtient plus rien d'elles. Cet homme épousa sa cuisinière avec qui il vivait, mais qui a cessé de l'aimer. Elle proteste de son dévouement, de sa tendresse, en ôtant son tablier pour aller à l'église. Elle oublie, en revenant,

qu'elle l'a porté, et la semaine n'est pas écoulée, quelle commande impérieusement à son mari et à sa servante.

Roberville a donc décidé qu'il aura une petite fille, bien jeune, bien jolie, bien neuve, qui ne verra que par ses yeux, qui n'aura d'idées que celles qu'il lui communiquera, qui le caressera, le fêtera, le respectera. Il ne sait encore où la trouver. Mais il y a dix mille petites ouvrières à Paris. On les rencontre le matin, le panier au bras, portant leur modeste dîner, et allant commencer leur journée. Dès le lendemain, il sortira en redingote; il se tiendra sur le Pont-Neuf; il arrêtera celle qui lui paraîtra pouvoir remplir les conditions qu'il exige. Il lui parlera, il la reverra, il parlera encore, il persuadera. En attendant, il se fait habiller, et il fait mettre ses chevaux pour aller faire l'important

dans ses bureaux. *Vanitas vanitatum!*

Il monte en se balançant. Il caresse d'une main le pommeau de son épée; il joue de l'autre avec une superbe boîte qui a remplacé celle qu'on lui a volée à Versailles. Il *chantonne* un petit air : c'est en *chantonnant* qu'il a l'habitude de s'annoncer dans ses bureaux; c'est à ses fredons que les plus empressés de ses commis accourent et lui présentent leur hommage. Il s'étonne d'être dans l'antichambre et de n'avoir vu personne. Il chante plus haut, et il est toujours seul. Il entre dans le premier bureau : à peine lève-t-on les yeux sur lui. Il s'arrête, il fronce le sourcil; il voit sur toutes les bouches un rire sardonique, qui ajoute à son indignation. Il ouvre une seconde porte, il la pousse avec violence, il ne se possède plus, il va éclater... Il est frappé d'étonnement et de crainte... Merlicourt est devant

lui. Les deux adversaires se regardent, se mesurent. Ils s'écraseraient si la foudre était dans leurs mains. Bientôt les deux visages se composent; ils affectent un air serein; ils se couvrent de ce vernis du grand monde, qui n'est que le masque des passions basses et haineuses. Merlicourt tire enfin un papier de sa poche et le présente à Roberville.

« Le roi, vu le rapport des com» missaires nommés pour instruire le » procès de M. de Merlicourt, con» vaincu que les accusations portées » contre lui sont calomnieuses, or» donne à son contrôleur général et » à son ministre de la marine de le » rétablir dans ses fonctions, et dé» clarer l'accusateur incapable d'être » jamais employé à son service direc» tement ni indirectement.

» *Pour copie conforme*, etc. »

On reconnaît ici la suite des manœuvres de la comtesse. Les ministres, forts du rapport des commissaires, avaient facilement persuadé le roi. Merlicourt était la victime des intrigues d'un tracassier, d'autant plus dangereux qu'il savait trouver des appuis en apparence très-recommandables. Si cependant il plaisait à sa majesté d'examiner la conduite de M. de la Galissonière, elle reconnaîtrait la justesse des observations qu'on a déjà eu l'honneur de lui soumettre. Elle démêlerait au premier coup d'œil l'ambition d'un homme qui depuis long-temps vise au ministère, à qui tous les moyens d'y parvenir paraissent légitimes, et qui n'a voulu renverser Merlicourt qu'afin de pouvoir ensuite inculper le ministre. Ces déclamations étaient appuyées par les caresses, les séductions, les insinuations perfides de la favorite. Le Bel

avait agi de son côté. Il avait représenté à son maître que la persécution qu'avait essuyée l'honnête Merlicourt, était l'ouvrage de madame de Roberville; qu'une femme qui ne balançait pas à compromettre ainsi son souverain dans l'opinion publique, ne l'aimait pas, et était par conséquent indigne de lui. Il ajoutait que cette femme, jolie à la vérité, n'avait aucune ressource dans l'esprit, et le roi commençait à s'en apercevoir. Pressé de toutes parts, attaqué dans tous les sens, il céda aux impulsions qu'on voulut lui donner. Ce fut au milieu d'une orgie qu'il signa l'exil du meilleur officier de notre marine, la réintégration de Merlicourt, et qu'il ordonna de renvoyer madame de Roberville.

Elle revint à Paris, accablée du coup qui la frappait, ulcérée des plaisanteries amères de Le Bel Elle ne

réfléchissait

réfléchissait pas qu'elle avait gagné, en quatre jours, 50,000 fr. et du plaisir ; que l'honneur d'avoir passé par le Parc-aux-Cerfs allait la mettre à la mode, et qu'on se disputerait la gloire de se ruiner pour elle. Ces calculs sont d'une fille, et une femme qui croit tomber du trône, qui est encore ivre de ses grandeurs et étourdie de sa chute, a besoin de vingt-quatre heures au moins pour se dépouiller tout-à-fait de son auréole, et reprendre ses premières habitudes. La situation de Roberville était réellement déplorable. Forcé de ployer, avec les apparences du respect, sous les ordres du roi, et de s'interdire jusqu'à la plainte, il restait chargé d'un loyer énorme et de dettes de tout genre. Il était clair que ses créanciers, instruits de sa disgrâce, allaient l'attaquer dans ses biens et dans sa personne. Il ne voyait plus que huissiers, procureurs, contraintes par corps,

geôliers, verroux. C'était le moment de lire le chapitre de Sénèque : *Du mépris des richesses*. Roberville, en sortant de ses bureaux, d'où on le chassait sans retour, ne pensa qu'à sauver les débris de sa fortune.

En effet, quoi de commode, et par conséquent de naturel, comme une banqueroute ? « Je dois, à la » bonne heure ; mais je tombe de la » manière la plus imprévue : ne suis-» je pas assez à plaindre ? Faut-il en-» core que je me dépouille de tout » en faveur de mes créanciers ? Ne » m'ont-ils pas traité en juifs ? N'est-» il pas juste que je les en punisse ? »

C'est d'après ce raisonnement, ou tel autre à-peu-près semblable, par lequel on cherche à s'arranger avec sa conscience, ce qui prouve l'hommage involontaire que l'être le plus corrompu est forcé de rendre à l'équité ; c'est d'après ce raisonnement qu'on met ses meilleurs effets à cou-

vert; on étend son passif; on restreint son actif; on se cache pendant quelques jours; on fait assembler ses créanciers; on offre quinze pour cent; on retire ses lettres-de-change; on reparaît dans une certaine aisance, et on est encore assez bien vu des hommes......., ceux à qui on a fait perdre exceptés; mais rien n'oblige à voir ceux-là.

Roberville sortait donc avec la résolution bien prise d'enlever son argent, ses bijoux, et ce qu'il y avait de plus portatif dans son mobilier. Il trouve au coin de la rue un homme assis, et pleurant sur une pierre. Il reconnaît Durocher. «Que fais-tu là?
» — Vous voyez. — On t'a donc chassé
» aussi? — M. de Merlicourt m'a dit:
» Vous m'avez félicité, il y a huit
» jours, d'avoir congédié un ingrat;
» vous avez mis votre attachement
» pour moi au rang de vos premiers

»devoirs, et, avant-hier, vous avez
»assuré Roberville de votre dévoue-
»ment: vous l'avez invité à porter
»la lumière dans toutes les branches
»d'une administration déprédatrice!
»Loin de moi ces hommes qui vont
»toujours au soleil levant! — Quoi,
»Durocher, lorsque Merlicourt m'a
»ôté ma place de premier commis,
»tu lui as dit qu'il avait fait un acte
»de justice? — Oui, je l'ai dit. — Et tu
»ne rougis pas de l'avouer! — Pour-
»quoi n'en conviendrais-je point?
»Je n'ai plus rien à craindre ni à
»espérer de toi.

»Voilà donc les hommes, disait
»Roberville en s'éloignant, je reste
»seul dans ma disgrâce; je suis dé-
»laissé par celui même que j'avais
»associé à mes intrigues. Il est donc
»vrai que la vertu seule lie les hom-
»mes, et que ceux que leur intérêt
»rapproche, ne tiennent les uns aux

»autres que par la prospérité ! »

Roberville faisait toujours les plus beaux raisonnemens du monde quand il tombait dans le malheur. S'il eût recherché les causes de cette nouvelle infortune, il eût avoué franchement qu'il la méritait, et par les motifs qui l'avaient décidé à agir contre Merlicourt, et par l'usage qu'il avait fait d'un moment de bonheur, et par les moyens mêmes qui l'avaient préparé. En effet, complice maintenant des déréglemens de sa femme; ne rougissant plus d'en recueillir le prix; croyant légèrement à une nomination dont il n'a pas de titre; se conduisant comme s'il eût été installé et reconnu; affichant un luxe révoltant, et qu'il ne pouvait soutenir qu'à force de déprédations; négligeant ses fonctions; donnant sa confiance à un homme qu'il méprisait; renvoyant, pour l'avancer, un

sujet instruit et expérimenté; voilà ce qu'il a fait en quatre jours; et il se plaint des hommes! et il parle de vertu!

En dissimulant des bassesses qui n'étaient pas publiques; en se résignant à une honorable indigence; en abandonnant tout à ses créanciers, il pouvait rendre encore sa chute respectable. Le monde l'eût attribuée à la versatilité d'une cour corrompue, il eût plaint la victime; il s'y fût intéressé, l'estime générale pouvait l'aider à se relever encore. Roberville ne vit que les privations auxquelles il se soumettrait en se comportant en homme d'honneur. Il frémit à l'idée des besoins dont il serait la proie; et mettant son intérêt du moment avant les principes, qui seuls assurent un bien-être constant, il courut dépouiller ses créanciers.

CHAPITRE IV.

Toutes les banqueroutes n'enrichissent pas.

Tout fait du bruit à Paris. Une bagatelle, qui présente un côté plaisant, ou qui inspire quelqu'intérêt, passe de bouche en bouche, de cercle en cercle, et, vingt-quatre heures après, est renvoyée du salon à l'antichambre, et de l'antichambre au chansonnier du Pont-Neuf.

Une lingère, un tapissier, un bijoutier, ne savent rien de ce qu'on dit chez M. le comte, chez Mme. la marquise, chez le fermier-général un tel. C'est au chansonnier qu'il appartient d'instruire la classe inférieure de tout ce qui arrive d'extraordinaire. C'est lui qui a le privilége de faire rire ceux que l'événement ne touche pas; c'est lui que pouvait craindre Roberville.

Cependant, avant que sa mésaventure fût chantée, il fallait que le laquais, qui vendait un sujet *chopine* au poète de la rue Mouffetard, fût instruit des détails; que le poète se mît en verve avec du vin frelaté; que sa chanson fût faite, et, d'après l'abondance du sujet, celle-ci devait être longue. Il fallait que le censeur y eût apposé son vu; que l'imprimeur eût *tiré* pour la ville et les provinces, et que le chanteur eût appris son air. Tout cela ne se fait guères qu'en trois ou quatre jours, et il n'en faut qu'un pour déménager un hôtel, quand on a ses raisons pour ne pas perdre de tems.

Roberville, qui se décidait à la minute, et qui opérait toujours bien, comme vous le savez, forma le projet de faire porter son mobilier chez sa femme, et d'aller ensuite à Versailles essayer de tirer parti de sa faveur. Et quoi de plus facile? La maîtresse du

roi n'a besoin, à Paris, que d'un pied-à-terre : il n'y avait donc pas d'inconvénient à encombrer sept à huit pièces de l'hôtel de la marquise de Courville. Et pourquoi ne ramènerait-elle pas son auguste amant aux sentimens de bienveillance qu'elle lui avait d'abord inspirés pour son mari ?

Telles étaient les idées nouvelles dont s'occupait Roberville, en remplissant une assez vaste cassette de son argent, de ses bijoux et de sa vaisselle. Il fait porter le précieux coffre dans sa voiture ; il s'y place tant bien que mal, et il ordonne de *toucher* chez madame.

« Ah ! c'est vous, Monsieur, lui dit »Zulime, je ne sais si ma maîtresse »pourra vous recevoir. — Madame »est à l'hôtel ! — Hélas ! oui. — Que »vient-elle faire à Paris ? — Des ré»flexions sur l'instabilité des choses »humaines. — Comment, elle n'est

»plus rien ? — Non, Monsieur, Mais, »vous-même, qu'avez-vous ? Vous »me paraissez préoccupé. — Moi, »j'ai perdu ma place. — Ah ! mon »Dieu ! Madame sera affectée de cet »événement au point de ne pouvoir »vous parler. — Va toujours m'an- »noncer........ Ah ! descendons cette »cassette, et mettons-la en sûreté. »

La cassette placée dans un cabinet, dont Roberville met la clef dans sa poche, Zulime monte, et rend compte à madame de ce qui se passe en bas. Madame juge à propos de s'expliquer avec monsieur, de manière à ne lui laisser aucun doute sur ses intentions. Elle le fait entrer dans son boudoir. On avait alors des boudoirs, appelés ainsi, je ne sais pourquoi ; car c'est l'endroit de sa maison où une jolie femme boude le moins.

« Mon cher ami, dit Mme. de Ro- »berville, quand je vous ai épousé,

»j'étais aussi étrangère au monde »qu'au plaisir. J'ai connu depuis l'un »et l'autre, et je me suis conduite »d'après mon expérience. Je vous ai »quitté, parce que vous étiez de»venu moraliste, grondeur, et par »conséquent ennuyeux. Je vous ai »repris par une de ces fantaisies qui, »pour être inexplicables, n'en sont »pas moins fréquentes. Cette fan»taisie est satisfaite, éteinte, et, très»certainement, elle ne se reproduira »plus. Je me suis arangée hier, pour »le plaisir, avec un petit abbé, et »pour l'intérêt avec un maréchal de »France. Indépendamment de cet »hôtel, et de ce qu'il renferme, j'ai »cent mille écus à moi, et M. le ma»réchal m'aidera à grossir mon capi»tal des intérêts accumulés, et du »superflu de ce qu'il me donnera. »Vous êtes ruiné, paresseux, inca»pable : vous voyez qu'il ne peut »plus y avoir rien de commun entre

» nous. Je n'entends pas même que »vous transformiez ma maison en »magasin. Tout ce que je peux, c'est »de garder le dépôt que vous venez »de mettre ici, et de vous le rendre »à votre première réquisition. N'at»tendez rien de plus, et retirez-vous, »parce que mon petit abbé va venir »déjeûner avec moi. Adieu, mon »cher ami.

»Suis-je assez humilié, disait Ro»berville en remontant dans son car»rosse? Maltraité par une femme, »dont je partage l'avilissement, trop »vil moi-même pour avoir conservé »le droit de me plaindre, me voilà »donc placé entre la misère et l'op»probre! » Et comme celui qui paraît redouter le plus l'opprobre, craint réellement la misère, Roberville envoie chercher un carrossier, un maquignon, un tapissier, une lingère, dans des quartiers opposés à ceux qu'habitent les marchands qui

lui ont fourni. Il consent à vendre à tout prix, pourvu qu'on paie comptant, et qu'on enlève de suite. Dix marchés sont conclus ; les acquéreurs sont allés chercher des charrettes, et le maquignon un palefrenier pour conduire les chevaux. Les uns et les autres doivent payer au moment où ils enlèveront.

Le diable qui, dit-on, se mêle de tout, fourra son nez crochu dans cette affaire. Sans doute, il ne voulait pas servir les marchands qui avaient livré de bonne foi; il ne voulait pas non plus empêcher les fripons, que Roberville avait mandés, de s'enfoncer de quelques pieds de plus en enfer. Que voulait-il donc? c'est ce que je n'ai jamais pu savoir précisément, parce que je ne suis pas aussi heureux que certaines personnes, très-dignes de foi, qui l'ont vu et qui lui ont parlé.

Quoi qu'il en soit, c'est incon-

testablement lui qui souffla à Durocher, l'idée infernale qu'il mit à exécution avec autant de promptitude que de succès.

« Combien donneriez-vous à un »homme qui vous empêcherait de »perdre 10, 20, 40, 60,000 francs, »fut-il dire à la lingère, au tapissier, »au marchand de chevaux? Quinze »louis, dit l'un; cent pistoles, dit »l'autre; douze cents francs, répon»dit le troisième. — Mes sûretés? — »Je dépose chez un notaire. — Dé»posez, et dépêchez-vous; il n'y a »pas un moment à perdre.

»Roberville a contracté des dettes, »qui montent à quatre fois la valeur »de son bien. — Est-il possible! — »Il est sans emploi. — Quoi, cette »grande place..... — Il l'a perdue. — »Ah! mon Dieu! — Il est impossible »qu'il vous paie. — Courons, agis»sons, sauvons ce que nous avons »fourni. Prévenons une banqueroute.

»— Il est capable de la faire. — Et »de prouver qu'il n'y a pas de sa »faute. — Les banqueroutiers sont si »adroits ! — Ce sont des fripons. » Et celui qui parlait ainsi avait manqué trois fois.

Au moment où on chargeait les premières charrettes, où on y entassait, pêle-mêle, les velours, les damas, les glaces, dorures, on est arrêté, pétrifié par un *halte-là*, que prononce un commissaire qu'avaient amené avec eux les marchands qu'on allait spolier. L'un reste un bras en l'air; l'autre, la bouche ouverte, ne peut achever la phrase commencée. Celui-ci demeure immobile comme la statue de marbre qu'il porte sur son épaule ; celui-là laisse tomber un lustre de cristal et le met en pièces. Roberville, qui a reconnu le commissaire à sa grande robe et à sa volumineuse perruque,

se sauve au grenier, et se fût réfugié sur les toits, s'il n'eût craint de se casser le cou. Désolé maintenant d'avoir fait les dispositions d'une banqueroute, qui ne lui rapportera pas un sou, et qui le rendra la fable du public, il s'occupe cependant du soin de mettre sa personne en sûreté. Il se blottit dans un grand coffre, où on mettait du bois à brûler, qui appartenait au propriétaire de la maison, et qu'on avait monté sous les tuiles, parce que, selon Roberville, ce bahut déhonorait son escalier.

Le commissaire, aidé de son clerc, grand et maigre bas-normand, au teint hâvre, au dos arqué, à l'œil actif, aux doigts crochus, le commissaire commença son procès-verbal, à la suite duquel devait venir un inventaire, qui ne pouvait être terminé qu'à la douzième ou quin-

zième vacation. Il ne manquait, pour qu'il ne restât rien aux créanciers, qu'un procureur qui intervînt dans cette affaire : il en viendra peut-être deux.

Or, comme un procès-verbal est un acte qui rapporte un peu au rédacteur, le commissaire eut soin de faire le sien aussi clair et aussi court que le lui permit sa logique, qui n'était pas celle d'Helvétius ; et, pour ne pas perdre son tems, il écrivit un *inventaire* en grosses lettres, en tête d'un cahier de vingt feuilles de papier marqué. A la vue de ce cahier, les créanciers pâlirent à leur tour.

Sous le titre, le clerc bas-normand grossoya, à neuf lettres par ligne, un extrait, aussi long que l'original, des titres de chacun sur les biens-fonds de Roberville, de leurs droits, motivés sur des fournitures considérables. Vint ensuite copie des mé-

moires, bien et duement arrêtés p ledit Roberville ; et comme on n'*in* *trumentait* pas alors après le sole couché, qu'il ne se couche, au moi de juin, qu'à neuf heures, et qu'il en était quatre de relevée, M. le commissaire jugea à propos de clore sa vacation.

Il se retira, en déclarant qu'il amènerait, le lendemain, des ouvriers pour remettre les meubles en place, afin qu'on pût reconnaître le propriétaire de chacun. Les créanciers déclarèrent qu'ils se chargeraient volontiers de ce travail. Le commissaire leur observa que les parties intéressées ne pouvaient, selon je ne sais quel article de je ne sais quelle ordonnance, mettre la main à rien, à peine d'être poursuivies pour fait de *dol*. L'esprit de cette ordonnance était probablement de donner aux officiers de justice,

l'innocente facilité d'employer des ouvriers à 30 sous, et de porter leurs journées à 3 livres.

Et comme une ordonnance plus connue, prescrit de mettre un gardien près des effets séquestrés, M. le commissaire jugea convenable d'en nommer un, dans cette circonstance délicate, qui eût un caractère public. En conséquence, il nomma son clerc, avec émolumens de 6 fr. par jour, dont moitié réversible........, vous vous doutez à qui.

Lorsqu'un Suisse, couché et endormi, a sa responsabilité sous son oreiller, le gardien d'un mobilier considérable, distribué dans vingt pièces, ne saurait être trop vigilant. Notre grand clerc avait allumé des bougies partout, parce que les gens mal-intentionnés, ne sachant où il serait, n'oseraient se présenter nulle part; et il est constant qu'on sait

toujours où est un homme qui parcourt une vaste maison la nuit, une lanterne à la main. Il n'était pas démontré du tout qu'il y eût des gens mal-intentionnés ; mais il est toujours bon de pouvoir couvrir ses marches et ses contre-marches d'un prétexte spécieux. Or, les prétendus mal-intentionnés étaient d'honnêtes voisins, que la curiosité avait tenus à leurs croisées pendant la journée précédente, et qui pourraient être assez badauds pour vouloir connaître à quoi le grand clerc allait employer le tems.

Notre bas-normand, invisible derrière ses bougies, était partout, examinait tout, revenait sur ses pas, examinait encore; et, comme il avait beaucoup de facilité, il eût pu, à une heure du matin, faire l'inventaire de mémoire.

« Il est bien extraordinaire, disait-

»il, en trempant sa croûte dans un »doigt de vin, que Dieu ait tout »donné aux uns, et rien aux autres. »Ne serait-ce pas plutôt les hom»mes, qui, intervertissant tout, alté»rant tout, ont effacé jusqu'à la trace »de sa bienfaisance paternelle; et »n'est-ce pas entrer dans les vues de »la Providence, que de tâcher de »ramener l'égalité primitive? Ma »femme, par exemple, court les »rues avec un mauvais casaquin d'in»dienne; elle dîne mal, et ne soupe »pas mieux. C'est pourtant une fem»me de mérite que ma femme, et »qui serait encore fort bien, si, à »l'aide de quelque parure, elle ren»dait une sorte de fraîcheur à des »attraits, que quarante ans ont un »peu altérés. Il y a là-haut des ri»deaux de mousseline brodée des »Indes, qui lui feraient des robes et »des mantelets magnifiques. N'est-il

»pas affreux de pousser le luxe jus-
»qu'à faire des rideaux avec de la
»mousseline des Indes, et n'est-il
»pas louable de contribuer à la ré-
»pression de pareils excès? Ma foi,
»je vais rappeler un peu l'égalité de
»mon côté, en confisquant les ri-
»deaux au profit de ma femme.

»Faire le bien d'une compagne
»estimable, est un devoir sacré pour
»un mari; mais, lorsqu'il a rempli
»ses obligations, lui est-il défendu
»de s'occuper de lui? J'ai un mau-
»vais habit noir, râpé partout, et
»recousu aux coudes; et il y a ici,
»à côté, une tenture de velours cra-
»moisi, dont je tirerais un habit,
»veste, culotte, bien longs et bien
»larges, une redingotte et une robe-
»de-chambre. Mettons la tenture avec
»les rideaux.

»Comme il est indispensable de
»régler toutes nos actions d'après

»l'exacte probité, il ne faut pas exposer un honnête tailleur, qui ne »donne pas dans le luxe, mais qui »vit de son aiguille, à perdre ses »façons. Il y a au salon une tapisserie de haute-lice, bordée d'un »large galon et d'une crépine en or : »je vais dégalonner la tapisserie de »haute-lice.... Voilà qui est fort bien. »Mais, demain, quand le tapissier »cherchera et ne trouvera point ses »rideaux, son velours et sa crépine.... »Eh bien! ces objets étaient déjà disparus quand M. le commissaire est »arrivé; et ce qui prouve combien »les commissaires et leurs clercs surtout, sont utiles, c'est qu'on n'a »rien enlevé depuis que je suis ici. »C'est cela, c'est cela. Cette réponse »ferme nécessairement la bouche au »tapissier.

»Le joli paquet que j'ai fait là! Il »y a là-dedans, une petite fortune.

»Gloire, gloire éternelle à l'inven-»teur des inventaires !

»Voyons maintenant où je mettrai »cela; car il n'est pas possible de ha-»sarder d'emporter un paquet aussi »volumineux sous le bras. Il faut le »cacher quelque part, et ma femme, »en venant voir son mari, sortira »tantôt une pièce, tantôt l'autre, »attachée sur sa chemise, aux cor-»dons de son jupon piqué. Où cache-»rai-je mon paquet? Eh! parbleu, »dans ce grand coffre au bois qu'on »a monté au grenier, et auquel per-»sonne ne pensera.»

Voilà notre bas-normand qui prend son paquet, qui monte l'escalier sur la pointe du pied, et qui cherche son coffre à tâtons. Il s'est bien gardé de prendre de la lumière; car, qu'eût-on imaginé, en le voyant se promener sous les combles? On n'avait pas meublé le grenier, et les mal-intentionnés

eussent

eussent pu juger défavorablement le restaurateur de l'égalité.

C'est dans ce coffre que s'était caché Roberville, et il ne pouvait y rester toujours. La nécessité de sortir de cette maison se faisait plus vivement sentir de minute en minute ; et le calme de la nuit, le silence qui régnait partout, avaient rendu quelque courage au malheureux prisonnier. Déjà il avait levé le couvercle avec toutes les précautions d'un homme condamné à craindre désormais jusqu'à son ombre. Il sort une jambe ; il écoute, en retenant son haleine ; il passe la seconde ; il est de bout. Il va chercher l'escalier, tâcher de gagner le jardin ; à la faveur des espaliers, il espère monter au haut du mur ; et au risque de se casser le cou, il sautera dans la rue. Il est arrêté dans ce nouveau projet par un soufflet qu'il reçoit, il ne

sait de qui, ni comment. Il jette un cri : un cri répond au sien.

Le Bas-Normand, en cherchant le coffre, allongeait un bras, et le portait circulairement de droite à gauche. La main avait rencontré la figure malencontreuse de Rôberville, et la terreur était égale des deux côtés. Le paquet, échappé de dessus l'autre bras, était tombé sur le plancher avec un certain bruit. Cette circonstance éclaira Roberville. « Monsieur le voleur, dit-il en se jetant à genoux, vous volez en petit, et moi en grand; voilà toute la différence, et entre confrères, on ne s'égorge pas. »

Si le Bas-Normand avait eu le temps de se remettre, il eût peut-être profité de cet aveu pour prendre le haut ton, afficher les grands principes, et se faire honneur de l'arrestation du confrère. Il répondit, encore agité

par la crainte : « Hélas ! mon cher » ami, chacun vole comme il peut. »

Une petite société qui fait la guerre à la grande, se rapproche, se serre, se soutient réciproquement, et quelquefois devient forte par le sentiment même de sa faiblesse. Les deux voleurs, après s'être fait humblement leur confession, convinrent d'agir de concert. Il était égal à Roberville que son mobilier passât dans les mains d'un Bas-Normand, ou de quelque Parisien. Le Bas-Normand était bien aise de se défaire d'un homme qui ne pouvait l'aider dans ses spéculations, et qui, par cette raison, était embarrassant. D'après cela, on arrêta que Roberville sortirait, non par-dessus le mur, parce qu'ainsi qu'il l'avait prévu, il pourrait se casser les jambes, mais par la porte ; qu'en reconnaissance de ce service, il irait éveiller la femme du confrère, la conduirait

sous le mur du jardin, où elle recevrait le paquet déjà fait, ce qui est bien plus court que de l'enlever par parties. D'ailleurs, le mari, débarrassé de celui-là, s'occuperait d'en faire un autre.

En conséquence, le Bas-Normand va frapper à la loge du Suisse. Il lui crie que le recors qu'on a laissé avec lui est attaqué d'une colique épouvantable, et qu'il faut qu'il ouvre la porte. Le Suisse, encore endormi, n'entend que la moitié de ce qu'on lui conte, et articule à demi : « La clef » est sur la table. »

Roberville, échappé, oublie et le Bas-Normand, et sa femme, et le paquet, ce qui n'est pas loyal. Mais si le besoin rapproche certains hommes, le même sentiment les éloigne ; et le besoin le plus pressant de Roberville était de mettre sa personne en sûreté, et non de rendre à la femme de mérite

une apparence de fraîcheur, à l'aide de sa mousseline des Indes. Il se hâta de sortir de Paris.

Le Bas-Normand réfléchissait, en attendant sa femme, à ce qui venait de se passer. Si j'avais arrêté cet homme, pensait-il, j'aurais reçu des créanciers une récompense honnête, qui ne m'aurait pas empêché de garder mon paquet. J'aurais au moins joui légitimement de ce qu'on m'aurait donné, ce qui eût un peu allégé certain poids que je sens là... Bah! qu'importe, après tout, de quel genre est la jouissance, pourvu qu'on jouisse? et puis, n'est-il pas possible que tout ce qu'il y a ici soit mangé par la justice, et alors les créanciers m'auraient-ils donné quelque chose? Ma foi, j'ai fort bien fait de laisser évader ce pauvre diable; il me rendra peut-être la pareille dans une circonstance semblable. Il est bon de tout prévoir, et

si ma conscience crie, je la laisserai dire : elle finira par s'apaiser, comme celle de tant d'autres.

A la fin de ce monologue, le Bas-Normand s'aperçut que le jour commençait à poindre. Il sentit que le moment de jeter le paquet par-dessus le mur était perdu, et il fut le mettre dans le bahut. Il avait à peine baissé le couvercle, qu'il secoua les oreilles au bruit de sept à huit grands coups du marteau de la porte. Il descendit l'escalier en quatre sauts, ouvrit une fenêtre, et demanda du ton le plus calme qu'il put prendre : « Qui est là? » — Ouvrez, c'est l'huissier Buisson. »

« Que diable, disait le Bas-Nor- » mand, en allant ouvrir, M. le com- » missaire avait bien besoin d'envoyer » cet huissier! Pourquoi partager avec » lui des produits que nous pouvions » nous réserver; et comment ferai-je » des paquets à présent? » Ce n'était

pas le commissaire qui envoyait Buisson.

Durocher avait touché les fonds déposés par les créanciers. De ce moment il n'avait plus rien de commun avec eux, et il lui importait peu quelle tournure prendrait leur affaire. Dans cette circonstance, il n'y a que de l'insouciance à lui reprocher, et ce n'est pas un crime capital. Mais les empêcher de retirer leurs marchandises, après s'être fait payer pour les leur faire recouvrer, est une idée archi-diabolique, qui ne pouvait sortir que du cerveau de Durocher. Il avait trouvé tout simple de tirer encore vingt-cinq louis du propriétaire de l'hôtel, et il avait été le prévenir de se mettre en garde contre le coup qu'on lui préparait.

Le propriétaire avait passé la soirée précédente à conférer avec son procureur, à peu près aussi honnête homme

que ceux qui figurent dans cette scène; et le résultat de la conférence avait été d'expédier à Buisson l'ordre d'aller saisir, au point du jour, tout ce qu'il y avait à l'hôtel. Vous jugez bien qu'on se proposait encore d'*instrumenter* promptement, vivement et efficacement.

« Qu'y a-t-il pour votre service, » monsieur l'huissier? — Monsieur, je » viens saisir. — De quelle part ? — » De celle de M. Turc, procureur au » Châtelet, fondé du pouvoir du pro» priétaire de cet hôtel. — Vous ve» nez trop tard, monsieur. Tout est » saisi, et il y a inventaire commen» cé par M. le commissaire Mutel. » — Je ne viens pas trop tard, mon» sieur, et je vous apprends qu'un » commissaire ne peut *instrumenter* » que chez les personnes mortes de » mort violente ou subite. — Êtes-vous » bien sûr de cela, monsieur ? — Très-

» sûr, monsieur. — Nous avons cepen» dant été appelés par les créanciers...
» — Qui n'entendent pas plus les af» faires que vous. — Qu'est-ce à dire,
» monsieur? — Qu'il y a lieu ici à une
» action civile, que le Châtelet est le
» tribunal compétent, et que le com» missaire Mutel n'a rien à voir dans
» tout cela. En conséquence, vous al» lez avoir la bonté de vous retirer.
» — Et nos frais, monsieur? — Ils sont
» faits contre l'esprit et la lettre de
» toutes les ordonnances. — Est-ce une
» raison pour que nous les perdions?
» — Non, je dis seulement que vous
» ne préléverez rien sur le produit de
» la vente des effets que je saisis. Mais
» vous pouvez tenter la voie d'action
» contre ceux qui vous ont mis en
» œuvre. Vous n'y êtes pas fondés.
» Cependant, je crois qu'ils aimeront
» mieux vous donner deux cents francs,

» que de manger cent écus en plaidoiries.

» Allons, messieurs mes recors, dispersez-vous dans ces différentes » pièces, et ayez soin que rien ne soit » distrait. Moi, je vais donner un » coup d'œil par toute la maison.

» Ah, mon Dieu ! disait tout bas » le clerc de Mutel, je suis ruiné, s'il » trouve mon paquet ! J'avais bien affaire de laisser échapper ce M. de » Roberville, dont la peau m'eût valu » de l'argent ! C'est quelque chose de » beau qu'une bonne action qui ne » rapporte rien ! Une bonne action » n'est que duperie. »

L'huissier Buisson, qui aimait mieux agir que pérorer, courait de chambre en chambre, le nez au vent. Il arrive sous les toits, il trouve le coffre, il lève le couvercle, il voit le paquet, il l'entr'ouvre. « Oh, oh ! dit-il, c'est » sans doute ce coquin de Bas-Nor-

» mand qui a fourré cela ici. Voler » un voleur est pain béni. » Et le paquet passe aussitôt du coffre sous un tas de foin, à dix pas de là.

Pendant que ces deux messieurs s'occupent de leurs affaires personnelles, le procureur Turc se présente, très-empressé d'agir. Le commissaire Mutel arrive presque en même temps. Il est suivi de douze à quinze crocheteurs, et des créanciers qui gémissent de voir échapper de la masse douze à quinze écus, qu'ils pouvaient et qu'ils devaient gagner eux-mêmes.

Le commissaire et le procureur entrent en explication. Turc parle dans le sens de l'huissier Buisson. Mutel soutient qu'un commissaire doit se porter et opérer partout où il est requis. Un des créanciers, qui prévoit que son commissaire sera évincé, profite de la vivacité et de la longueur de la contestation, pour aller cher-

cher maître Boisang, autre procureur, digne à tous égards de figurer avec son confrère Turc.

« Monsieur, dit maître Boisang à » maître Turc, un propriétaire a droit » de saisir, sans doute, mais jusqu'à » concurrence des loyers; et je saisis, » moi, afin d'assurer le surplus aux » créanciers. — Maître Boisang, il » existe un bail de trois, six, neuf, » et pour assurer les loyers de trois » ans, je saisis la totalité, parce que » je ne sais combien ces guenilles se- » ront vendues. — Des guenilles, maî- » tre Turc, des guenilles! Ce mobi- » lier paierait l'hôtel et au delà. Je » saisis le tout de mon côté, sauf à pré- » lever sur la vente ce qui sera alloué » au propriétaire; et je soutiens qu'il » ne peut, lorsque le locataire est in- » solvable, prétendre en indemnité » que la faveur d'un an de loyer. — » Moi, je soutiens le contraire, maître

» Boisang, et je prouverai mon dire à
» l'audience. — A l'audience ! Ah !
» vous voulez plaider ! Je fais assigner
» dès ce jour; demain je présente re-
» quête, et en attendant, je commence
» mon inventaire, entendez-vous,
» maître Turc ? — Je commence aussi
» le mien, maître Boisang. Vos mena-
» ces ne me font pas peur. Ah, ah !
» j'en ai vu bien d'autres.

» Permettez, dit le commissaire
» Mutel, que je saisisse, et que j'in-
» ventorie aussi, pour sûreté des émo-
» lumens de ma vacation d'hier et
» des écritures faites. — Qu'est-ce que
» c'est, monsieur le commissaire,
» qu'est-ce que c'est ? Pour une misé-
» rable bagatelle, vous allez multiplier
» les frais, frustrer des créanciers lé-
» gitimes.... — Et ne deviens-je pas
» créancier légitime aussi, moi qui ai
» été mandé ? Je veux multiplier les
» frais, dites-vous ? Eh ! messieurs,

» fait-on quelque chose sans frais, et
» les procureurs ont-ils le droit exclu-
» sif d'en faire? je saisis et j'inventorie
» à mes risques et périls.
» Arrêtez, messieurs, arrêtez! s'é-
» crie en entrant maître Grugeons;
» c'est moi qui saisis et inventorie
» pour M. Bernard, qui a fourni trois
» services d'argent, un de vermeil,
» cinq bagues et trois boîtes d'or.
» — Vous n'êtes pas fondé, réplique
» vivement maître Turc. Et pourquoi?
» reprend maître Grugeons. — Mon
» huissier n'a trouvé ici aucun des ar-
» ticles dont vous parlez. — Ils ont été
» distraits sans doute. Mais j'ai mon
» mémoire arrêté, et j'entends être
» admis à partager au marc la livre. —
» Attaquez le débiteur dans ses biens-
» fonds. Vous avez contre lui la voie
» de l'expropriation forcée. — Croyez-
» vous me l'apprendre? Mais vous l'a-
» vez aussi, et vous en userez, n'est-il

» pas vrai ? — Je n'y manquerai point, » parbleu ! — Eh bien, je fais comme » vous, je saisis partout, j'inventorie » partout, j'écris, je plaide partout, » et je prends partout..... où il y a de » quoi prendre. »

Voilà donc trois procureurs et un commissaire travaillant à l'envi à la ruine du débiteur et des créanciers ! Oh ! c'est un joli métier que celui de procureur.... pour ceux qui l'exercent.

Mais par quel hasard maître Grugeons est-il venu *occuper* pour l'orfévre-bijoutier ? Un homme adroit et intelligent n'oublie rien ; et Durocher, enchanté des succès de la veille, n'avait pas dormi de la nuit. Il pensa qu'on ne monte pas aussi magnifiquement une maison, sans y mettre de la vaisselle. Occupé lui-même de l'ameublement de l'hôtel, il ignorait à quel orfévre Roberville avait donné la préférence de l'opération où il allait l'en-

traîner. Mais comme Durocher avait toujours un expédient à sa disposition, il se leva de très-bonne heure, et fut trouver les syndics de la communauté. Les syndics, alarmés sur la fortune d'un de leurs confrères, coururent chez le receveur de la marque d'or et d'argent, qui ne put leur donner aucun renseignement sur cette affaire. Ils se remirent en course, et arrivèrent chez un petit homme, qui marquait secrètement et honnêtement, avec un poinçon que lui avait fait un graveur de la monnaie, et à un tiers seulement du droit établi, la vaisselle que lui apportaient des orfévres connus et discrets.

Le petit homme leur avoua, après s'être fait un peu prier, qu'il avait marqué la semaine précédente pour deux mille écus en droits, de grosse vaisselle à M. Bernard. Les syndics se remirent en route, portèrent l'alarme

dans l'âme de leur confrère, et firent valoir le zèle et la probité de Durocher. Durocher ajouta qu'il était dans la misère, et que tout bon office vaut un salaire. Bernard lâcha cent pistoles à Durocher, et Grugeons aux trousses de Roberville.

On commençait à chanter sur le Pont-Neuf les trente-six infortunes de Roberville, parodie en vingt-trois couplets des trente-six infortunes d'Arlequin : dans ce temps-là, bien ou mal, on parodiait tout, et il y avait autant d'esprit dans cette parodie-là que dans bien d'autres que je pourrais citer. Trois particuliers qui avaient l'habitude de faire leurs affaires aux dépens d'autrui, entendirent la fameuse complainte, qui déjà avait passé du Pont-Neuf au carrefour de Bussy : un sujet heureux fait une fortune rapide dans la capitale ; et déjà les auteurs de la foire taillaient leurs plumes,

et se disposaient à mettre en action les couplets du poète de la rue Mouffetard. Dans ce temps-là encore, on aimait à traiter des sujets tout faits. Cette manière dispensait d'inventer; et pour peu que le créateur eût mis de dialogue dans son ouvrage, il ne restait plus qu'à copier, ce qui ne laisse pas d'être commode.

Les trois personnages, qui écoutaient la romance au carrefour de Bussy, étaient précisément ceux qui avaient prêté soixante mille livres à Roberville, et qui avaient, en raison des intérêts, réduit son revenu à neuf mille francs. Chacun d'eux, et par un mouvement spontané, courut chez son procureur, fit saisir les fermages, et donna ordre de poursuivre le remboursement du capital, en vertu de son droit d'hypothèque. Madame de Roberville, ivre d'une opulence passagère, incapable de s'occuper de l'a-

venir, ne pensait point à faire valoir ses droits.

Voilà maintenant sept enragés, se disputant, s'arrachant les morceaux, et qui finiront peut-être par se battre avec les os, lorsqu'il ne restera plus que cela.

Terminons, le plus succinctement que nous le pourrons, l'histoire de cette procédure, qui n'était pas sans exemple, et qui fera peut-être encore quelque heureux imitateur.

On écrivait de tous les côtés. Les procureurs, le commissaire, l'huissier, le clerc broyaient du noir à qui mieux mieux à l'hôtel. Les domestiques étaient renvoyés, comme bouches inutiles, et on n'avait conservé le Suisse que parce qu'il fallait empêcher les voleurs de dehors de se réunir à ceux de dedans. Or ce Suisse était un homme d'un grand sens. Il jugea qu'on vendrait mal les chevaux, si on les laissait mourir de

faim ; et comme il avait au gr
du fourrage et de l'avoine, il se
gea, peut-être par un de ces mo
mens sympathiques, qui attire tel
vers tel autre, de fournir sans fr
à la subsistance de ces pauvres a
maux.

En disposant les bottes dont il allai
charger les cordes de la poulie, le
bon Suisse trouva le paquet, qui avait
d'abord appartenu au tapissier, puis
à Roberville, puis au Bas-Normand,
puis à l'huissier Buisson. « Ce qu'on
» trouve, dit le Suisse, et qui n'est
» réclamé par personne, appartient à
» celui qui a trouvé. » En conséquence,
il délie une botte de foin, met le paquet dans le milieu, relie sa botte, la
descend avec les autres à l'écurie ; et
comme pendant la journée personne
ne réclama le paquet, et pour cause,
le bon Suisse décida qu'il y avait prescription. Il chargea, à la nuit tom-

bante, sa femme de porter le paquet chez sa commère, où il crut qu'il serait plus en sûreté que dans sa loge.

A l'entrée de la rue Montmartre, un autre honnête homme, qui passait auprès de la *Suissesse*, vit, à la lueur d'un réverbère, briller un bout de crépine qui sortait de la serpillière; et pan, il arrache le paquet et s'enfuit. La *Suissesse* crie au voleur, et le voleur court plus vite. A quatre pas de l'égout, il aperçoit une patrouille du Guet qui venait droit à lui. Que va-t-il faire? point de rue à droite ni à gauche, la cour Mandar n'était point bâtie; aucune allée n'est ouverte, et il faut prendre son parti. Il jette son paquet dans l'égout, et se propose de venir le reprendre plus tard. Il n'est pas au bout de la rue, qu'un orage violent éclate; la pluie tombe à flots; le paquet roule, il est entraîné par le torrent, et va se perdre dans la rivière.

Tel est le sort de la plupart de
ses que les hommes se disputer
s'agite, on se tourmente, on b
pour arriver à zéro.

Si une saisie et un inventair
sent pour provoquer une vente
ciaire, à plus forte raison est-el
noncée quand les formalités son
plies quatre fois. Un huissier-p
vendeur et son clerc vinrent
prendre leur petite part des dép
des créanciers. A la suite de la
vinrent quatre procès sur le pa
pendant que les procès se suiv
vinrent sept actions en expropr
forcée. Le jugement prononc
créancier, qui ne venait pas en
utile, provoqua une surenchère
sonne n'ayant enchéri, le cré
interjeta appel au parlement, d
mier jugement. Le parlement
tout, recommença tout; et c
la fortune mobilière et immob

de Roberville n'était pas inépuisable, il s'en fallut de dix mille francs qu'il y eût de quoi payer entièrement les frais. Partant, pas un sou pour les créanciers; dix mille francs, au contraire, à payer par eux, au nom de qui avaient été faites les *poursuites et diligences*; et c'est depuis cette époque que lorsqu'un débiteur dépose son bilan, on se garde bien de le poursuivre, et qu'on s'arrange avec lui comme on peut, c'est-à-dire comme il veut.

CHAPITRE V.

Punition du coupable qui a conservé quelque sentiment d'honneur.

Roberville a quitté Paris, théâtre immense où brillent tour à tour les talens et l'ineptie, l'élévation et la bassesse, l'intrigant et l'honnête homme; écueil contre lequel viennent se briser l'orgueil, l'ambition, la rapacité; gouffre qui engloutit les fortunes et les hommes, où tout disparaît après avoir ébloui un moment; où on oublie tout, hors la mode et le plaisir; où la frivolité est l'idole qu'on encense constamment; où les femmes ne paraissent dominer que pour être asservies aux usages, aux convenances, et surtout à l'amour.

Roberville marchait, en faisant de profondes

profondes et d'inutiles réflexions sur le passé. Où portera-t-il ses pas? Où cherchera-t-il un asile? Un nom qu'il ose à peine prononcer, et qui toujous se présente le premier lorsqu'il est battu par l'infortune, un nom qui rappelle la vertu aimable, l'amour du devoir, la considération qui accompagne l'homme de bien, de l'Oseraie enfin est le dieu tutélaire que Roberville invoquerait encore, s'il se croyait digne de l'approcher.

Désespérant de l'intéresser autrement que par le mensonge, il conçut le projet de le tromper, de cacher ses fautes, et de ne présenter qu'une victime du malheur, titre toujours sacré auprès de son ami. Une copie de son mémoire au roi rendrait ses intentions respectables; l'original de la lettre de M. de la Galissonnière atteste-rait leur sincérité; et l'estime d'un tel

avant, avait un hôtel magnifi
des meubles somptueux, un équi
élégant, des flatteurs et des valets
trop heureux de rencontrer au p
du jour un misérable cabaret o
puisse se reposer. Ainsi le roi de
racuse, soumis à son humble fortu
était maître d'école à Corinthe.

Roberville aura-t-il cette force
prit qui fait tout supporter, ce cou
tranquille et froid qui élève l'hon
au-dessus des circonstances? L'hon
vicieux ne s'occupe que des jouis
ces qu'il a perdues; il ne vit que p
les regretter; il n'agit que pour
procurer de nouvelles. Son repos

Roberville, dégradé, étudiait un discours bas, flatteur, mensonger, qui pût surprendre de l'Oseraie, lorsqu'un homme se présenta gaîment à la porte du cabaret. Des souliers ferrés, des guêtres de cuir, une veste d'indienne, un habit percé au coude, un chapeau d'où pendaient quelques lambeaux, tristes restes d'un bord d'argent, un mauvais violon sous le bras, et pardevant une trousse, faite d'un morceau de vieille tapisserie, et remplie de chansons; tel était l'extérieur du nouveau compagnon que la fortune offrait à Roberville.

Il entre. Il dépose son violon sur une table, et sa personne sur une escabelle. Il tire du milieu de ses chansons le grignon de pain, le morceau de fromage; il demande *chopine*. Son front serein annonce la paix du cœur, et un sourire habituel marque son contentement.

lui faisait faire la grimace. La ca
tière s'était pourtant empressée
servir ce qu'elle avait de mieu
compagnon, au contraire, tro
son pain et son fromage excelle
savourait sa piquette, et s'il inter
pait un moment son repas, c
pour dire de ces gaillardises, ur
grivoises peut-être, mais qui p
vent l'absence du souci. Il a déje
il va payer et partir. « Combie
» chopine, notre hôtesse? — Six bl
» camarade. — C'est donné, ma
» car il est excellent. Je veux voi
» galer aussi. Écoutez une cha
» nouvelle, qu'on chante par

» j'aime les chansons, je ne chante
» même pas mal, à ce que dit nôt'
» bourgeois, et si l'air n'est pas diffi-
» cile....—Je vous l'apprendrai, notre
» hôtesse. J'ai là mon violon, vous le
» suivrez. Je ne regarde pas à un quart
» d'heure, quand il s'agit d'obliger
» une brave femme comme vous.—
» Voyons, chantons, et je paye cho-
» pine à mon tour.—Tope. »

Cette chanson, comme vous l'avez probablement prévu, était celle qui avait fini de donner l'éveil aux créanciers de Roberville. Il interrompit le chanteur au quatrième couplet, il paya son écot, et il sortit en se disant: « Ma honte est publique; je ne peux » plus tromper personne. »

Il renonce au projet de surprendre de l'Oseraie; non qu'il se repente de l'avoir formé, mais il juge l'exécution impossible. Il s'éloigne encore de Paris, il marche au hasard; il s'asssied

dorée, ne dédaigne pas d'y pr
place entre une nourrice et un
cin. Peu lui importait où le mé
la brouette : le mouvement, l
versation, pouvaient l'arracher
même, et c'est ce qu'il voulait.

Le capucin finissait de dire so
viaire, et la nourrice de faire
son enfant. Ces importantes
tions terminées, on recomme
jaser. Le capucin apprit à ses c
gnons de voyage qu'il allait p
sur Saint-Vincent de Paule da
couvent de Sœurs de la Charit
le prédicateur, lorsqu'il avait
lent, était fort bien traité, quoi

procureur qui venait de saisir les meubles d'un coquin. « Ma bonne, dit le
» capucin en nazillant, les apparen-
» ces sont souvent trompeuses, et la
» charité chrétienne défend d'y croire;
» elle ordonne même de pardonner
» au coupable.—Oh! révérend père!
» il n'est pas question ici d'apparen-
» ces, et ce Roberville est un fripon,
» comme vous êtes un saint homme. »
Elle commence l'histoire dès son origine; elle n'oublie aucune circonstance, elle en ajoute, selon l'usage. Lorsqu'elle s'arrête pour cracher, le capucin prend la parole, et dit bénignement : « Dieu amolisse l'ame du
» pécheur, et lui fasse la grace de s'a-
» mender ! » La nourrice reprenait, après la pieuse exclamation; et elle n'était pas à la moité de son récit, que Roberville se plaignit d'une colique qu'il n'avait pas, et se fit descendre sur le grand chemin.

de chansons lui a appris qu'il es
le chemin d'Etampes, et il aime
tant aller à Etampes qu'ailleurs.

Une maison simple, mais agré
se présente à lui. Une cour plante
tilleuls, tapissée d'espaliers, do
vert gazon est coupé par de p
allées sablées, s'étend jusqu'
grande route. Une grille, dont
couleur legère couvre le fer, tou
triste et menaçant, fait la sûret
propriétaire, et permet à l'œil d
garer dans la plaine.

Roberville s'arrête devant
grille. Une jeune femme est assis
le gazon. Elle encourage, elle g

bras. Roberville ne voit pas son visage, mais il est frappé des graces de son maintien, et de ses moindres mouvemens. La douce anxiété, la tendresse attentive, portent en avant, en arrière, deux bras arrondis, sur lesquels l'enfant chéri retrouve l'équilibre, ou cherche un appui. « Ah! di» sait tout bas Roberville, qu'il est » heureux le père de cet enfant! il « jouit de ses caresses; il trouve en » lui un lien nouveau, qui l'unit dou» blement à sa femme. La jeune » épouse trouve dans le plus saint des » devoirs le plus doux des plaisirs : » aime-t-on ainsi son enfant sans en » chérir le père ? Oh ! cette jeune » femme ne connaît, j'en suis sûr, » ni mousquetaire, ni duc, ni direc» teur général des vivres, ni roi, ni » maréchal de France, ni petit abbé. » Elle compte pour rien les jouissances » du luxe : et que sont-elles en effet ?

» L'ostentation est elle un sentiment?
» Ne cesse-t-on pas au contraire de
» sentir à mesure qu'on s'éloigne de
» la nature? Si je m'étais marié, com-
» me l'époux de cette jeune femme,
» content dans mon intérieur, ver-
« sant le bonheur autour de moi, je
» serais heureux de la félicité des
» miens, j'aurais conservé ma for-
» tune; je ne serais pas fugitif, errant,
» déshonoré. »

Pendant qu'il fait ces réflexions, et bien d'autres peut-être, l'enfant, dans la vivacité de ses jeux, porte les yeux sur lui et s'arrête. La jeune mère se tourne; Roberville croit la reconnaître; il est déjà reconnu. Un cri léger s'échappe de la bouche la plus fraîche et la plus pure; elle prend son enfant sur l'un de ses bras; elle court à la grille, elle l'ouvre; elle passe au cou du malheureux le bras qu'elle a réservé à l'amitié. « C'est vous, mon

» frère, qui m'avez si long temps ou-
» bliée ?—C'est vous, Félicité, que
» je retrouve heureuse, qui êtes si
» digne de l'être ! Ah ! j'oublie auprès
» de vous toutes mes infortunes.—
» Vous êtes infortuné ! Entrez, venez,
» reposez-vous ici. On nous avait dit
» cependant que vous étiez riche ;
» que ma sœur vivait dans l'opulence,
» et à Paris ; c'est là ce qu'on appelle
» le bonheur. Asseyez-vous, mon
» cher Roberville.—Plus de Rober-
» ville, oubliez ce nom-là. Je l'ai pris
» pour me dérober aux railleries
» qu'accumulaient sur moi mes pré-
» tentions au fauteuil académique, et
» leurs résultats piquans. Je reprends
» mon premier nom, pour cacher la
» victime de malheurs que je me suis
» attirés, et de l'humiliation qui en
» est la suite. »

Une petite table est déjà placée devant lui. Elle est couverte d'un linge

blanc comme la neige. Le vin est versé, les morceaux sont coupés par la main hospitalière. La douce voix invite, presse Roberville. Il est préoccupé, il entend mal, il mange peu. On confie pour un moment l'enfant chéri à une servante intelligente et douce. On se met à table avec Robert; des mots caressans le ramènent à lui, et l'exemple provoque l'appétit.

La bonne, l'aimante Félicité est un peu curieuse. On l'est plus au village qu'ailleurs, et sa curiosité était aiguillonnée par l'intérêt qu'elle portait à son beau-frère. Robert eût voulu lui cacher ce que son amour-propre craignait tant d'avouer. Mais la maudite chanson arriverait là comme ailleurs. Il faudrait la discuter couplet par couplet, justifier certaine circonstance, et pallier telle autre : ce serait à ne pas finir. Un récit franc et court prévenait toute explication postérieure. Robert

céda aux instances de sa belle-sœur.

Il contait avec adresse ; il glissait sur un fait, il se bornait à en indiquer un autre ; il cherchait enfin à concilier ce malheureux amour-propre avec la vérité. Rien n'échappait à la jeune femme. Elle pénétrait, elle entendait tout. Elle ne se permit pas une observation, elle ne proféra pas une parole ; mais souvent profondément affectée, elle levait les yeux au ciel, et semblait lui dire avec reconnaissance : Je vous remercie de m'avoir préservée de tant d'écueils.

Il était naturel que Robert désirât entendre l'histoire du mariage de Félicité. Elle fut courte, parce que les gens sages et heureux n'ont presque rien à dire. La journée qui va commencer ressemblera à celle qui vient de s'écouler. Leur vie est un long calme.

« Vous vous rappelez, mon frère,

» l'instant où j'ai quitté Paris. Ren-
» trée avec mon père et ma mère dans
» nos foyers de Rancy, je partageais
» mon temps entre les travaux domes-
» tiques et les arts dont j'avais acquis
» quelque habitude, en suivant les le-
» çons de ma sœur. Ma mère ne pa-
» raissait disposée à faire en ma fa-
» veur aucun sacrifice ; et au village
» comme à Paris, les hommes sont
» calculateurs. Je prévis que j'étais
» destinée à vivre seule, et je songeai à
» m'assurer des ressources. Je me per-
» fectionnai dans les talens que je n'a-
» vais pour ainsi dire qu'effleurés, et
» je voulus former par la lecture mon
» esprit et mon cœur. Les premiers
» livres qui me tombèrent sous la
» main, m'amusèrent beaucoup; mais
» quand je voulus me rendre compte
» de mes lectures, je trouvai que j'a-
» vais employé mon temps, à peu
» près comme mon père, qui lit tous

» les jours un journal. Je consultai » notre curé sur le choix de mes livres. « Il m'en donna dont il faisait un cas » particulier, et je m'aperçus qu'il » n'y avait de différence de ces vo- » lumes aux autres, que par l'ennui » que m'inspiraient les derniers. J'é- » tais fort embarrassée, lorsque M. Mo- » reau nous rendit sa première visite.

» M. Moreau est un homme de » vingt-cinq ans, d'une figure ouverte, » d'une taille bien prise, d'un sens » droit et d'une gaîté inaltérable. Il » héritait, d'une tante, deux cents » arpens de terre, dont il venait pren- » dre possession à Rancy, et un ami » commun l'avait recommandé à mon » père. Chasseur déterminé, il avait » pris son fusil pour charmer l'ennui » du chemin. Un lièvre et quelques » perdreaux, qui garnissaient sa car- » nassière, déterminèrent ma mère à » l'engager à dîner. Mon père ajouta

» à cette offre celle d'un lit. M. Moreau accepta franchement, et me regarda faire les apprêts du repas avec quelque interêt. Ma mère est grondeuse, et je suis docile; elle trouvait mal ce que je faisais; je tâchais de mieux faire, et je ne répondais pas. Voilà, dit M. Moreau, la meilleure façon de répondre. C'est le premier mot qu'il m'ait adressé.»

» Ma mère me chargea de faire les honneurs du dîner, et M. Moreau me dit : La grace et la cordialité font le charme d'un repas, et celui-ci me paraît excellent. Je ne répondis rien à M. Moreau, et je crois que je rougis.

« Après le dîner, je m'occupai des soins du ménage, et je perdis souvent de vue M. Moreau; mais il me sembla que ses yeux me cherchaient et qu'il me revoyait avec plaisir.

» Lorsque j'eus rétabli l'ordre par-

» tout, je rentrai, et je trouvai au
» milieu de la salle un pupitre dressé
» et ma harpe. Ma mère m'ordonna
» de commencer, et j'obéis. Lorsque
» j'eus fini le morceau, M. Moreau
» me dit : Vous avez deux talens, ce
» lui de bien exécuter et de ne pas fa-
» tiguer d'avance vos convives en ins-
» tances multipliées, et par ces répon-
» ses évasives qu'on prendrait pour de
» la modestie, si on ne démêlait le sot
» orgueil qui les dicte. Je fus bien aise
» que M. Moreau eût du discerne-
» ment.

» Je rangeai mon pupitre et ma
» harpe. Je pris mon ouvrage et je ne
» parlai plus. Quand on ne dit rien,
» on observe, et je m'aperçus que
» M. Moreau était rêveur. Je ne savais
» trop à quoi attribuer sa rêverie;
» mais je rêvai aussi.

» Ma mère s'en aperçut, toussa, et
» je repris mon aiguille.

» Je sortis, un panier au bras, et
» j'allai cueillir des fruits pour le sou-
» per. Je chantais, en les cueillant,
» la romance que j'avais accompa-
» gnée de ma harpe, non qu'elle me
» plût davantage qu'une autre, mais
» parce qu'elle avait fait plaisir à
» M. Moreau.

» M. Moreau était derrière moi. A
» la fin du dernier couplet, il me dit:
» Vous chantez mieux ici que dans la
» sale; pourquoi cela? — C'est parce
» que je me croyais seule. — On n'est
» jamais seule quand on a un cœur.

» Voilà le premier et le seul mot de
» M. Moreau auquel je n'aie pas ré-
» pondu.

» Il engagea la conversation et me
» parla d'abord d'économie rurale.
» Je répondis en persone instruite. Il
» me parla ensuite de moi, et je ne
» répondis plus que oui ou non.

» Ce genre de conversation me pa-

» rut pénible, et je le priai de m'indi-
» quer quelques bons ouvrages. Toute
» lecture oiseuse, me dit-il, offre plus
» ou moins de danger. Les autres vous
» sont inutiles, parce que vous savez
» ce qu'une femme honnête doit sa-
» voir. Ne lisez plus. Je ne lirai plus,
» répondis-je.

» Voyez, reprit-il, ce jeune arbre.
» Il est plein de sève et de vigueur. Ses
» rameaux souples et verdoyans s'é-
» tendent de tous côtés. Qu'on le taille,
» qu'on le régularise, on lui ôtera son
» énergie et sa grace. J'avais promis
» de ne plus lire, cédant à l'espèce
» d'empire que M. Moreau prenait
» sur moi. La comparaison du jeune
» arbre me persuada qu'il avait rai-
» son.

» Il cueillit une pêche, l'ouvrit et
» m'en présenta la moitié. Elle me pa-
» rut meilleure, peut-être parce que
» je la partageais avec lui.

» Nous soupâmes. Chacun se retira » dans sa chambre, et je m'aperçus, » pour la première fois, que j'étais » seule dans la mienne.

» Je ne dormis pas et je me levai » plus fraîche que la veille. Je descen- » dis au jardin. J'y trouvai M. Mo- » reau. Il me demanda si j'avais bien » reposé. Pour la première fois je » mentis à M. Moreau, et ce fut la » dernière.

» La politesse voulait que je lui » demandasse à mon tour comment il » avait passé la nuit. Il me répondit » qu'il n'avait pas dormi : je n'osai lui » en demander la cause.

» M. Moreau me dit qu'il était gar- » çon. Je rougis, et ce fût, je crois » de plaisir. Il ajouta qu'il avait à » Châtenai une jolie habitation, et un » domaine assez considérable qu'il » faisait valoir; et cela ne me fit ni » plaisir, ni peine. Il m'avoua qu'il

» s'ennuyait d'être seul, et son ennui » me parut naturel. Il m'assura qu'une » femme telle que moi ferait le bon- » heur de sa vie : je pensai qu'il fe- » rait aussi le mien. Il sollicita mon » aveu pour me demander à mes pa- » rens. Je ne répondis rien. Mais ma » main était dans la sienne, et pro- » bablement je la lui serrai, je ne sais » comment, car je vis la joie briller » sur son visage; et il me quitta aussi- » tôt.

» Une fille qui sait qu'on la de- » mande, est toujours embarrassée. Je » fus cacher mon embarras sous une » treille. Personne ne me voyait, et » je me sentais rouge comme une ce- » rise.

» Je rentrai en tremblant, et ma » mère me dit : Mademoiselle, em- » brassez votre époux! Je ne la fis pas » répéter.

» De ce jour, M. Moreau ne nous

» quitta presque plus, et je sentis bien-
» tôt que ce n'était pas le désir de l'in-
» dépendance qui me déterminait à
» me marier.

» Pendant les quinze jour qui s'é-
» coulèrent, M. Moreau m'inspira
» autant de respect que d'amour,
» et je ne conseillerai jamais à une
» jeune personne d'épouser un homme
» qu'elle ne respecte pas.

» Le notaire du village vint nous
» lire le contrat. On ne me donnait
» que deux mille écus. J'eus la fai-
» blesse d'en paraître humiliée. M.
» Moreau me dit à l'oreille : Qu'im-
» porte qu'un diamant soit monté sur
» un peu plus ou un peu moins d'or?
» Je souris à M. Moreau.

» On nous maria le lendemain. Le
» célébrant me demanda si je prenais
» M. Moreau pour mon époux. —
» Pour mon époux, pour mon ami,
» pour mon protecteur. — Promettez-

» vous obéissance? — Aimer, n'est-ce
» pas tout promettre? M. Moreau me
» sourit à son tour.

» On fit une noce, il y eut une fête:
» je ne vis que M. Moreau.

» Il me conduisit ici. Voilà votre
» demeure, me dit-il. Vous y serez
» libre, parfaitement libre : l'épouse
» sage n'obéit qu'à elle-même en rem-
» plissant ses devoirs.

» Depuis que je le connaissais, son
» maintien, ses manières, son ton,
» avaient toujours eu quelque chose
» d'auguste et d'imposant. Il avait
» voulu, me dit-il, me connaître et
» me juger. Sûr de moi, il allait reve-
» nir à son caractère : il y revint, et
» n'en fut que plus aimable.

» La paix, la gaîté, l'abondance
» et l'amour habitent cette maison.
» Tous nos jours se ressemblent,
» parce que tous nos jours sont heu-
» reux.

» Je ne croyais pas que notre com-
» mun bonheur pût s'accroître en-
» core. M. Moreau me dit, en rece-
» vant sa petite Cécile, que je lui de-
» venais plus chère. Moi, je sens que
» la tenir de son amour, c'est être
» deux fois mère.

» Vous savez tout, mon *frère.*
» L'histoire de cette première année
» est aussi celle de la seconde, et je
» crois pouvoir me flatter que ce sera
» celle de toute notre vie. »

Fin du Tome second.



